

Signal

EDITION SPECIALE DE LA «BERLINER ILLUSTRIRTE ZEITUNG» • PREMIER NUMERO AVRIL 1941

Belgique fr. 2.— / Bohême-Moravie Kr. 2.50 / Bulgarie leva 10.— / Danemark 50 ore / Alsace-Lorraine 25 Pf. / Finlande mk 4.50 / France 4 — / Gouvernement Général gr. 50 / Grèce drachmes 11.— / Italie lire 2.— / Yougoslavie dinars 5.— / Luxembourg 25 Pf. / Norvège 45 ore / Pays-Bas cents 20 / Portugal esc. 2.50 / Roumanie lei 16.— / Suède 50 öre / Suisse 45 centimes / Turquie kurus 12.— / Espagne pes 1.50 / Hongrie 36 Hllér / Etats-Unis 10 cts

De la
grâce pour
tout le monde

Dans ce numéro,
une photo illustrant notre
récit d'un étrange voyage

Quand la Lavande est en fleurs

un parfum exquis embaume les champs. L'heureux qui les vient visiter respire la fraîche odeur de mille et mille fleurs vivantes, et du fond de son coeur il ressent la senteur acerbe et l'arôme caractéristique de la lavande.

Ce parfum qui caractérise la fleur fraîche de la lavande a été recréé dans l'unique composition aromatique de Mouson :

Mouson-Lavendel

"avec la diligence"

Après le sport, le jeu, la danse — rafraîchissez-vous par la Lavande de Mouson — elle vous stimulera quand vous êtes fatigué, elle vous ranimera quand vous vous sentez mal.



Les connaisseurs préfèrent cette odeur de la lavande fraîche de Mouson "avec la diligence". C'est un parfum sportif, classique et acerbe, tout en étant doux.



DEMANDEZ MOUSON "AVEC LA DILIGENCE"



Communiqué de la Cinquième Colonne

Nos deux fantômes anglais, "Old Douglas" et "Young Gloucester" accompagnent Mylord quittant son vieux château pour se rendre à Londres



Le jeune fantôme Young Gloucester au vieux fantôme Old Douglas: « Pourquoi Mylord a-t-il une Rolls Royce à lui tout seul, et pourquoi les autres se pressent-ils tant dans l'autobus? » Old Douglas: « Tais-toi, n'oublie pas que tu es un fantôme anglais »

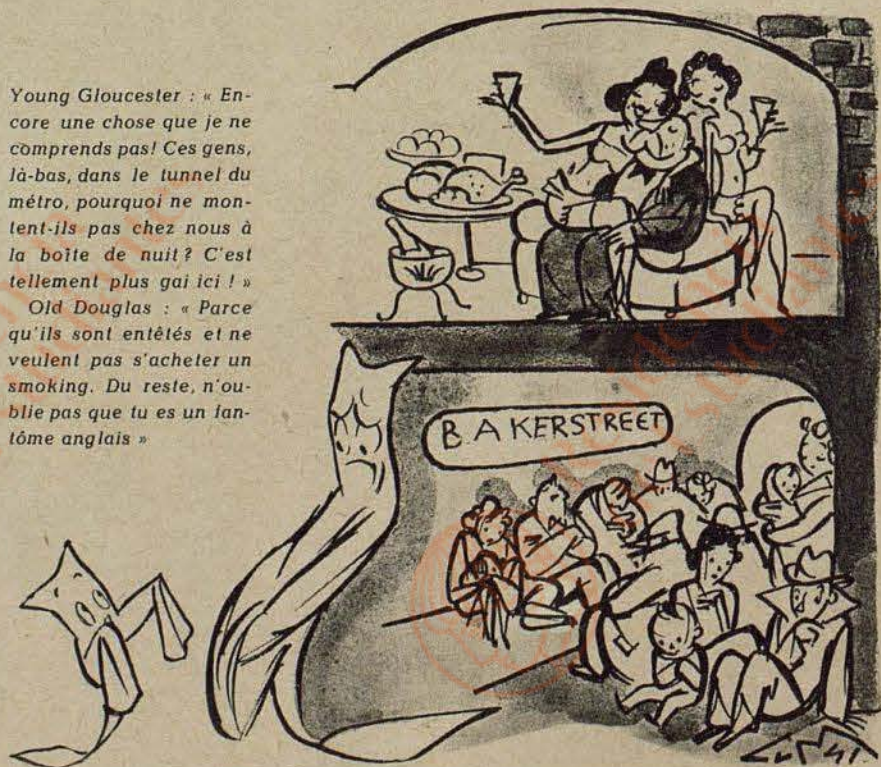
Young Gloucester: « Je n'y comprends rien, ces gens, là dehors, devant le club! Ils n'ont rien à faire, et pourtant nous sommes en guerre! »



Old Douglas: « C'est cela la démocratie, Young Gloucester; Mylord n'a rien à faire non plus. Et du reste, n'oublie pas que tu es un fantôme anglais! »

Young Gloucester: « Encore une chose que je ne comprends pas! Ces gens, là-bas, dans le tunnel du métro, pourquoi ne montent-ils pas chez nous à la boîte de nuit? C'est tellement plus gai ici! »

Old Douglas: « Parce qu'ils sont entêtés et ne veulent pas s'acheter un smoking. Du reste, n'oublie pas que tu es un fantôme anglais »

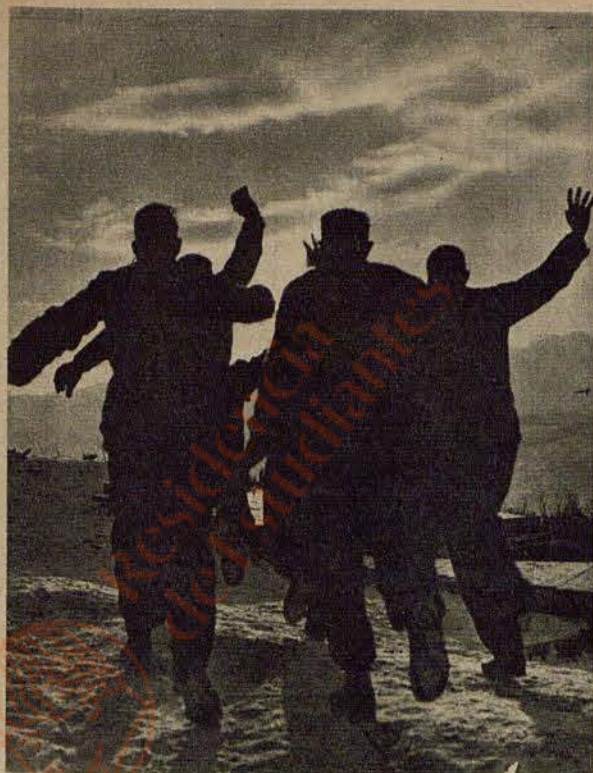


COPYRIGHT 1941 BY DEUTSCHER VERLAG BERLIN

Le revoilà!

Etrange alerte à Narvik

Joyeuse alerte. Nous sommes à l'extrême nord. Le bruit des coups frappés sur un objet métallique retentit dans l'air d'une claire journée d'hiver. Les hommes d'une batterie de DCA sortent de leur abri en riant et criant. Leur enthousiasme semble indescriptible. Ils savent que le grand moment est arrivé: le soleil luit de nouveau pour eux. Du milieu de novembre jusqu'au début de février, c'est-à-dire pendant plus de deux mois et demi, ces gens isolés dans un poste n'ont pas vu un seul rayon de soleil. Un massif élevé en interceptait tous les rayons, car il reste trop bas à l'horizon durant presque un trimestre. C'est un jeune Berlinoïse qui sonne l'alerte. A cet effet, il se sert d'un énorme bidon de lait. Il avait promis de donner l'alerte, dès que le premier rayon de soleil effleurerait son visage et il a tenu promesse



«Le revoilà!»

Une joie indescriptible se peint sur le visage des soldats qui, depuis presque une année entière, loin de leur pays, montent la garde contre l'Angleterre à l'extrême nord de la Norvège. Enfin le soleil est reparu et avec ses rayons se réveille chez cette jeunesse la joie de vivre

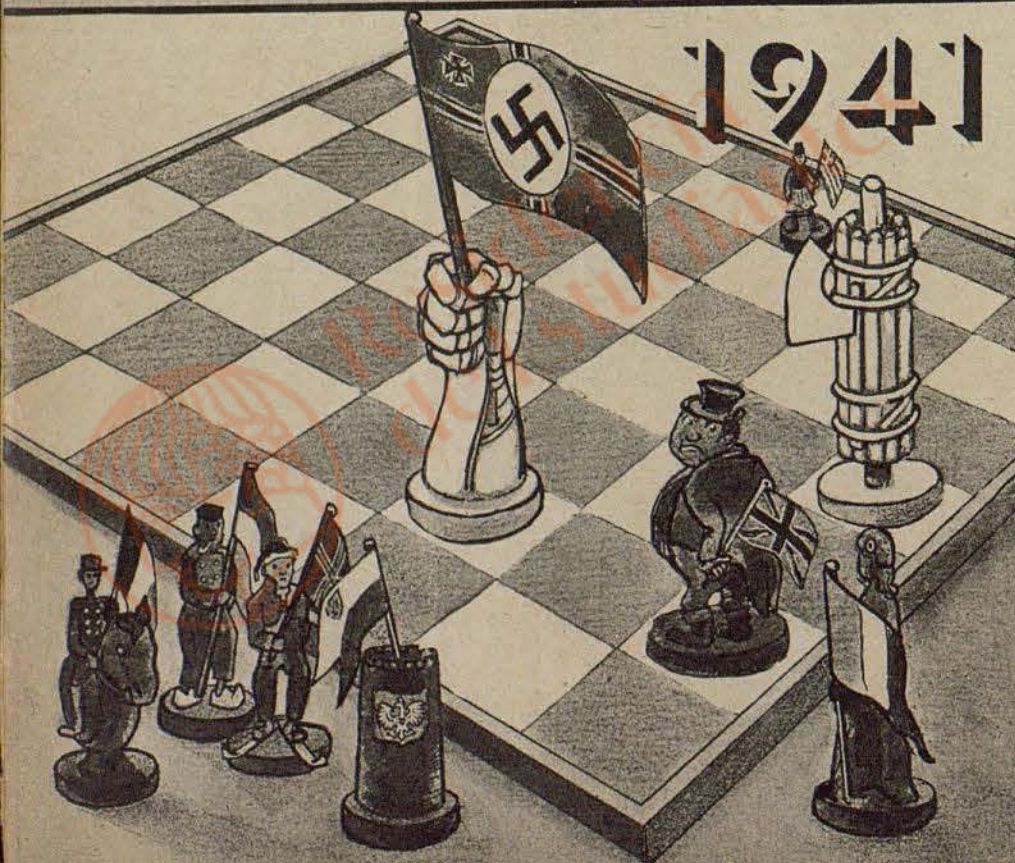
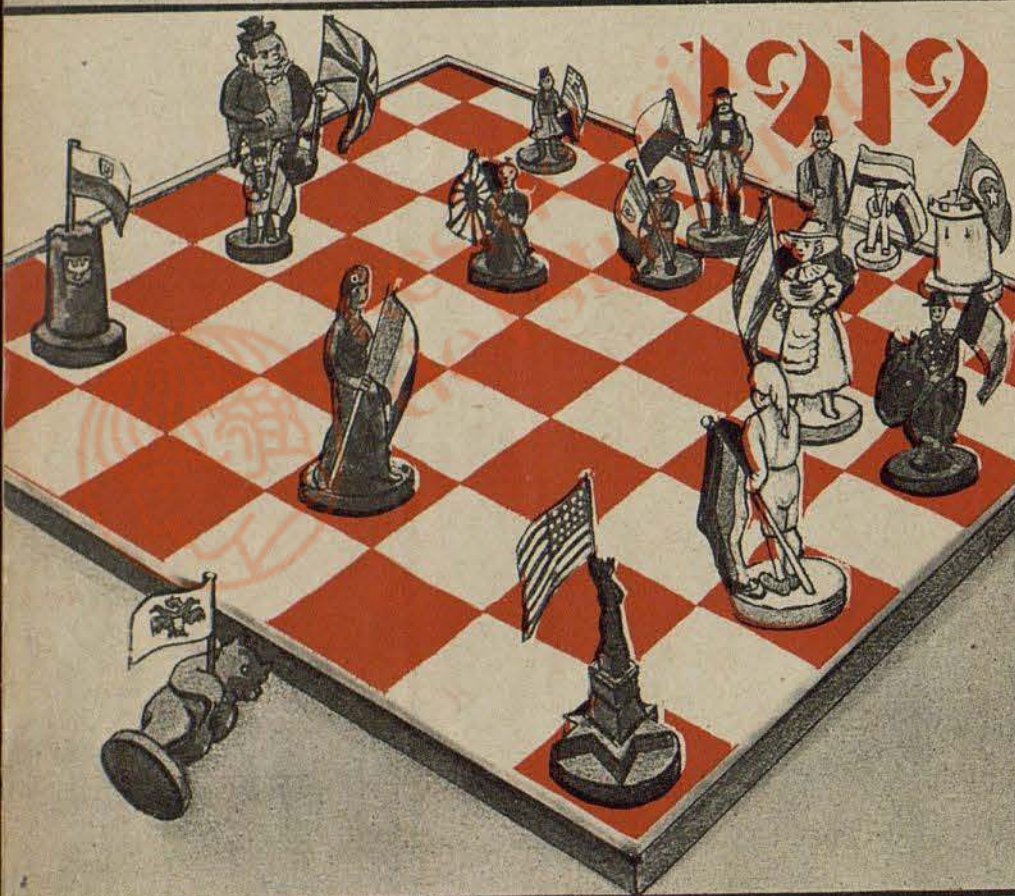
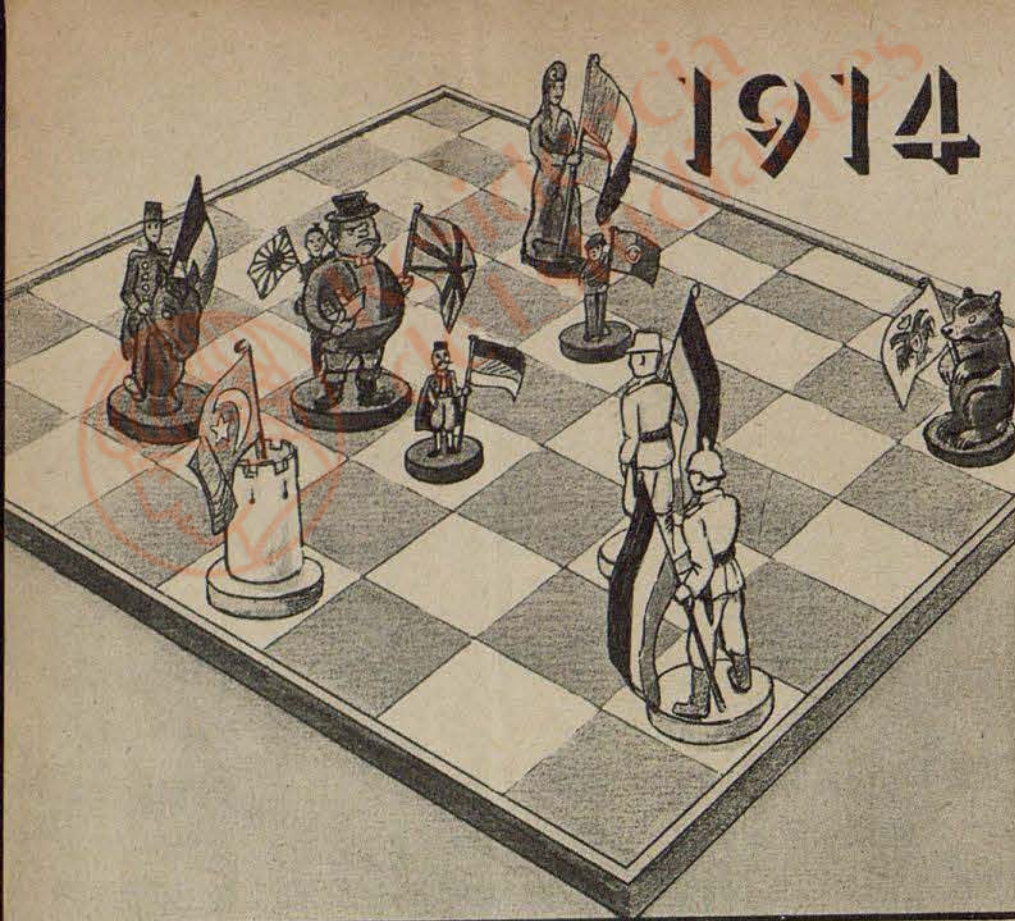


Jeux d'ombre sur la neige

«Etes-vous devenu fou? Qu'est-ce que vous faites là?» demande le sous-officier de service. «Voyez-donc, sergent! Le soleil! Le soleil est revenu! Il projette vraiment de l'ombre.»

On peut de nouveau photographier! Les fervents de la photographie vont chercher leurs appareils un peu gelés. Le soleil «ressuscité» donne enfin assez de lumière pour prendre de belles vues du paysage





La Paix qui n'était pas viable

Pourquoi 1939 devait-il succéder à 1919 ?

Est-ce que la Tchécoslovaquie, ce serait « la même chose que la Yougoslavie... ? » Cette question, ce n'est pas un élève d'une mission quelconque perdue dans la brousse australienne, ce n'est pas un enfant de huit ans qui l'a posée à son maître. Non, c'est un pair anglais, un membre de la Chambre des Lords, un habitant de la Tamise, qui l'a formulée. Elle s'adressait à un autre pair, en 1937, après un débat à la Chambre des Lords. L'un ne se gênait aucunement de poser la question, l'autre ne s'étonnait pas davantage de se l'entendre poser. On en revient toujours à la vieille expérience : l'Anglais cultivé s'y reconnaît mieux en Afrique qu'en Europe.

A la grande Conférence de la Paix de Paris, en 1919, M. Lloyd George s'en est souvent pris aux Français à cause de leurs exigences immodérées. Les politiciens français l'irritaient en lui reprochant sa connaissance toute primitive de la géographie ; mais les Français n'avaient pas été à meilleure école. On se rappelle les sarcasmes par lesquels Bismarck accueillit, en 1866, la menace émise par la France de ne pas tolérer que les Prussiens fissent jamais leur apparition sur le Zuiderzée. « Le fait que jusqu'à l'orthographe de ce mot a été respectée par les feuilles parisiennes, dénote à n'en pas douter, une suggestion étrangère, et qui n'a rien de spécifiquement français », dit Bismarck. C'est ainsi que l'autorité, s'il en fut, appréciait déjà à l'époque la connaissance qu'avaient les Français d'une région européenne assez voisine. En 1919, ce fut bien pis encore : Paris se vit inondé par les pétitions des quémandeurs les plus insolites, tel par exemple Bénès, qui livra des données fantaisistes sur la Bohême et la Moravie, mettant ainsi le comble à la confusion des esprits, ceux des « politiciens de la paix ».

A gauche : Une épreuve de force qui a duré 30 ans
En 1914, l'Entente provoquait au combat l'Allemagne et l'Autriche : Le jeu de la grande diplomatie avait atteint son point culminant. En 1919, l'Allemagne succombait à Versailles, sous le poids de la coalition que l'Angleterre avait dressée contre elle. Puis vinrent les horreurs de l'après-guerre, l'Allemagne réagit, et ce fut le National-Socialisme. Derechef, l'Angleterre excita au combat, mais, au cours de la guerre actuelle l'épreuve de force prit un tout autre aspect : Les Anglais se découvraient sans alliés, 1941 : La partie continue

A droite : « A bas la paix de violence » — Telle est la devise sous laquelle, dès mars 1919, toutes les couches de la population allemande protestèrent contre Versailles

Longueur totale des nouvelles frontières : 20.000 kilomètres

Des connaissances insuffisantes ; des mémoires de partis intéressés, mémoires dont on ne pouvait pas vérifier la véracité ; la tendance qui consistait à faire de la France une grande puissance prédominante sur le continent, alors que, de par sa nature et sa population, elle devrait être reléguée parmi les Etats européens d'ordre secondaire ; le désir de l'Angleterre de contenir la France en tant que grande puissance dans des frontières à l'abri de tout péril ; l'ingérence d'une théorie américaine, absolument étrangère à ce monde, mais d'autant plus tenace, c'est de ces éléments réunis qu'ont été faites les frontières de 1919. Et tout cela en quelques mois à peine !

A une époque où les masses s'aggloméraient de plus en plus dans les villes et les régions industrielles, l'essor rapide des transports entraînant la concentration de communautés toujours plus denses, afin que le niveau de vie ne baissât pas, à une telle époque, les frontières politiques et douanières furent prolongées de 20.000 kilomètres. On créa une multitude de petits Etats ; pour qu'ils fussent viables, il leur fallait, tout au moins, dans un cadre donné, tendre



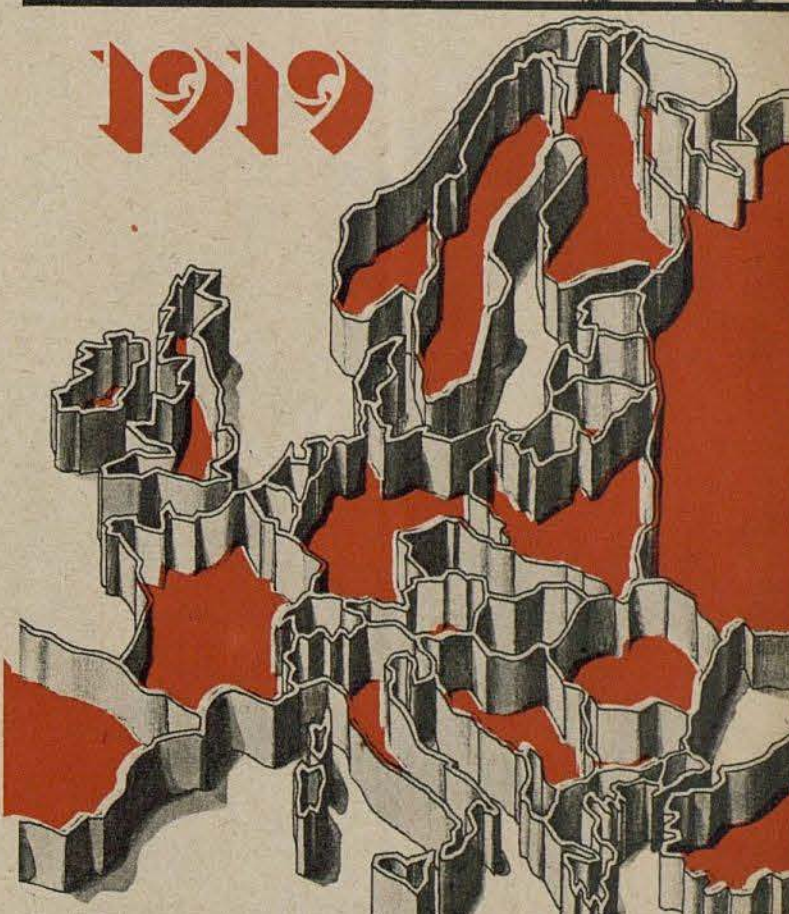
La délégation de la paix qu'on emprisonne derrière une clôture. Un document photographique qui caractérise les journées versaillaises de 1919, où l'on « négocia » la paix avec les représentants allemands

à couvrir leurs besoins par une production propre ; en réalité, ils vécurent aux dépens de l'Europe et de sa substance ; ils firent baisser un peu partout le niveau de vie et faiblir la capacité de concurrence avec d'autres continents mieux unifiés, tels que l'Amérique. La multiplication des Etats accrut d'autant plus l'insécurité générale que les « surfaces de frottement », causes virtuelles de nouvelles guerres, s'étaient multipliées, elles aussi, en rapport direct avec l'allongement des frontières. On se rendit compte de ces conséquences aussitôt que s'évanouit la lassitude consécutive à la Grande Guerre. Ce fut l'instant où l'on se mit fébrilement à conclure des pactes, chacun s'alliant avec n'importe qui et contre n'importe qui ; on sait la valeur de ces pactes, surtout depuis la fin sans éclat de la Petite Entente. Le tracé de ces frontières eut pour dernière conséquence le dépeuplement de contrées entières et de centres de production, dont la richesse avait tant profité à l'Europe. Qu'on songe, par exemple au Couloir polonais laissé en

friche, au recul de la production en Haute-Silésie polonaise, et aux progrès incessants du paupérisme dans les Sudètes, le pays même qui avait abrité jadis les trois cinquièmes de l'industrie austro-hongroise.

Voici un exemple impressionnant entre tous et qui fait voir combien les « diktats » de paix étaient non seulement injustes, mais hostiles à la vie, disons mieux : inviables ; et c'est la vie elle-même qui devait se charger un beau jour d'anéantir ces constructions artificielles. Il s'agit de la Tchécoslovaquie. Elle était condamnée dès l'instant où l'Allemagne avait repris assez de forces pour jouir d'une santé normale. Dans les premières années qui suivirent la constitution de cet Etat, les ressortissants allemands payaient, à eux seuls, 60 %, et plus, du total des impôts ; et ils en versaient toujours les 40 % durant la crise des dernières années. Or, près de la moitié de l'exportation tchécoslovaque (46 % exactement) prenait le chemin du Reich et de l'Autriche, quelque effort qu'on tentât contre cet état de choses. En additionnant les impôts, versés par les Allemands de l'intérieur, au prix des marchandises tchécoslovaques achetées par les Allemands de l'extérieur, on obtient une somme annuelle qui était le double du budget militaire de la Tchécoslovaquie, déjà si élevé. En d'autres termes, des gens de race allemande entretenaient pour ainsi dire deux fois, une armée qui les menaçait directement. Une simple grève des impôts à l'intérieur, une guerre commerciale à l'extérieur auraient suffi pour que s'écroulât tout le jeu de cartes. Les Anglais et les Français finirent eux-mêmes par juger cet état comme il le méritait. Aujourd'hui, nous sommes à même de porter un jugement sur le traité de paix signé en 1919, tel qu'il s'est révélé être dans son application. Nous n'avons même plus besoin de retenir uniquement les multiples efforts de ses auteurs pour se décharger de toute responsabilité, efforts qui se traduisaient par de longues justifications, où ils maudissaient la mixture

Suite page 8



Dans l'Europe de 1914 les murailles qui s'opposaient au libre-échange entre les Etats étaient presque inexistantes ; mais, souterrainement, les Grandes Puissances se livraient à une épreuve de force, et celle-ci eut des conséquences autrement fatales que des barrières douanières : une lutte à outrance pour la possession des marchés. Et celle-ci aboutit à la catastrophe : La guerre mondiale

Versailles a eu pour conséquence 20.000 km de frontières supplémentaires en Europe... Les Etats nouvellement créés s'industrialisèrent. Pour cela, il leur fallait de l'argent. La politique des vainqueurs se résume en ceci : Armer contre l'Allemagne. Or, il n'y avait que deux voies pour se procurer de l'argent : Celle des emprunts et celle des revenus ; c'est pourquoi s'élevèrent des dettes et des barrières douanières. Les emprunts furent souscrits, les barrières grandirent. Conséquence : La crise économique qui s'abattit sur le monde

Sous la pression de la guerre contre l'Angleterre, le continent européen serra les coudes, l'union économique du continent se fit, et pratiquement il n'y eut bientôt plus de cloisons de séparation entre les Etats. Les traités de commerce et les « clearing » de gouvernement sont, en quelque sorte, les précurseurs de l'économie européenne sur une grande échelle



Vu par l'œil d'aigle de l'appareil photographique moderne à longue distance :

Douvres

Photographié de l'avion, à une distance de 20 kilomètres: De la forteresse de Dover Castle (à droite) jusqu'à l'entrée du port (à gauche), du quai de la jetée jusqu'au plus haut ballon de barrage, on distingue

tous les détails du port britannique de la Manche. Depuis la campagne de Pologne, les reporters-soldats de l'armée allemande se servent du télé-objectif, et au cours de la guerre, on a sans cesse

travaillé au développement de cet appareil. Ses plaques et ses bandes de film sont sensibles aux lumières infrarouges. Plus perçant que l'œil d'un aigle, il pénètre des kilomètres de brumes et de brouillard. Un filtre rouge ou un filtre noir est posé devant

l'objectif de l'appareil photographique, afin d'y concentrer les rayons infrarouges à longues ondes, et d'éliminer les autres, à ondes courtes. Par un procédé spécial, un inventeur allemand a réussi à centupler la sensibilité à l'infrarouge des négatives. Ainsi,

l'appareil photographique à longue distance permet des prises de vue à un minimum de pose. Photo ci-dessous: une partie de la falaise entre Douvre et Deal, au nord-est de Douvres. Chaque rigole et chaque petit pli du terrain sont visibles sur la photo



De grands personnages anglais se firent les juges de l'Allemagne
Une photo de 1919: Les délégués allemands se rendent au procès intenté contre les «auteurs de guerre» allemands à la Cour Suprême de Leipzig. Ce procès spectaculaire faisait partie de la «paix». Il s'agissait, pour les Alliés, de charger l'Allemagne des responsabilités de la guerre

Suite de la page 5

La Paix de la «planche à dessiner»

qu'ils avaient eux-mêmes brassée. Nous pouvons témoigner du fait que les bastions de la contrainte ont été réduits les uns après les autres, sans un coup d'épée, sans un coup de feu. Et cela, parce que l'Allemagne a retrouvé la force qui lui est inhérente, et qu'elle l'emploie. La vie circule de nouveau dans ses artères, rien ne saurait arrêter ce courant, et le processus de revisionnisme ne devait pas nécessairement aboutir à la guerre si l'Angleterre n'y avait pas poussé elle-même. Par tous les moyens, l'Angleterre voulait empêcher une solution raisonnable du problème de la frontière allemande de l'Est, par tous les moyens y compris la guerre. Ceci acquis, une question d'énorme importance se pose à tout Européen de bon sens: à quoi bon une guerre, alors que la dernière eut pour résultat la paix qu'on sait, et que cette même paix est cause de la guerre présente? La danse infernale doit-elle reprendre, est-ce bien cela que les Anglais veulent?

Qu'est-ce qui poussa les Anglais à la Grande Guerre?

A l'origine de certaines guerres de l'Histoire, il y eut des questions que seules les armes étaient à même de trancher. La guerre austro-prussienne de 1866 est l'exemple classique d'une guerre, exemple qu'on puisse invoquer pour justifier le recours aux armes. En partant de cette donnée, demandons-nous quel fut, en 1914, le motif qui détermina les Français à entrer en guerre. Ceux-ci voyaient leur sécurité menacée par l'unité d'un pays dont la population accusait un excédent de 20 millions d'âmes par rapport à la population française; autre menace: l'efficacité de la production allemande. Et pourtant, en 1919, la France n'a pas touché à l'unité du Reich, non point qu'elle ne l'ait souhaité, mais vu son impuissance à le faire. Il ne lui fut pas davantage possible d'anéantir les «20 millions en trop»; même en mettant des millions d'Allemands à la merci d'autres Etats, soucieux de les «dénationaliser», on dépassait le but, en précipitant bien plutôt ainsi le réveil d'une conscience nationale allemande. Dans l'intervalle — et en raison même de l'oppression exercée — la population allemande est passée de 60 millions d'habitants à 80 millions — un bloc compact et qui s'appelle la Grande-Allemagne.

Le véritable but de guerre des Français, c'était de réduire le noyau de l'Etat allemand à une impuissance éternelle. Mais pour y arriver, il leur fallait l'aide constante

de la moitié du monde, en premier lieu celle de l'Angleterre et de l'Amérique. Mais, à la longue, impossible de compter sur un appui suffisant en temps de paix; aussi supportèrent-ils, à eux seuls, le fardeau d'une organisation destinée à opprimer l'Allemagne. Seulement leurs forces n'y suffirent point. La puissance française était tout artificielle, elle fut bientôt minée par les efforts qu'on lui imposait. Nous avons vu le colosse s'écrouler.

Et les Anglais, qu'est-ce qui les poussa, eux aussi, à la guerre? Quel est le problème qu'ils entendaient résoudre en faisant la guerre à l'Allemagne? Tout simplement venir à bout de la prépondérance allemande sur le continent, et vaincre par là-même un concurrent dont l'industrie et le commerce menaçaient de l'emporter à brève échéance. Les Anglais ont-ils atteint leur but? La réponse à cette question nous est déjà fournie par le fait que la même raison les engage à repartir en guerre, vingt ans après. La guerre mondiale avait affaibli l'Angleterre, et de façon décisive, à l'égard de l'Amérique et du monde entier, sans pour cela résoudre en rien les questions qui l'avaient soi-disant motivée. Or, les problèmes de la vie européenne, tels que les considéraient, en 1914, l'Angleterre et la France, apparaissent-ils différents de ce qu'ils étaient hier? La guerre présente offre-t-elle aux Anglais la moindre chance de réaliser les espoirs qui les animaient au moment où ils la déclenchèrent de gaieté de cœur? Pas le moins du monde: la vie européenne a continué son cours, et les événements actuels parlent plus que jamais en faveur de l'Allemagne; ils condamnent absolument le crime de ceux qui, pour cette seule question, ont livré l'Europe à un nouveau massacre.

Pourquoi? Parce que s'il y a eu des «diktats», la vie n'en a point, pour autant perdu ses droits; et parce que l'Europe entière se souvient encore de ce que signifie faire violence à la vie, vouloir l'étouffer. Tous se rappellent les méfaits du chômage, dans le monde entier, tous savent que, sur le continent, il n'est rien qui ne s'enchaîne, que les crises ne se limitent guère à un seul pays, en d'autres termes que les peuples d'Europe sont rivés au même sort.

Il y a un certain préjugé — et il s'est particulièrement accrédité dans les petits pays — qui a fait voir en l'Angleterre une amie de la liberté des peuples, parce que la division du continent est son intérêt, et qu'il vaut mieux pour elle que celui-ci soit morcelé en une multitude de petits Etats. Certes, cette amitié se vérifie pour certains habitants des pays qui participent

aux profits réalisés par les Anglais au détriment de ce qu'on appelle le commerce mondial. Mais il en va tout autrement des masses et des peuples que seules une étroite collaboration, une large fédération réussiraient à protéger sur les marchés mondiaux, contre la concurrence anglaise, celle-ci favorisée par des salaires de coolies. Dans ces dernières décades, et sous l'effet de la dernière guerre, la concurrence mondiale a pris des formes telles, que les peuples d'Europe se voient obligés de collaborer plus étroitement pour maintenir leur propre existence et le niveau de cette existence. Jusqu'à cette guerre, la politique anglaise était intéressée à l'existence d'états-tampons le long de la côte d'en face, et à ce que l'Europe n'unisse jamais ses forces.

L'Allemagne est pour l'Europe

La politique allemande est fort différente. L'Allemagne ne saurait faire opposition aux lois de la vie, telle qu'elle suit son cours sur le continent; et cela pour la bonne raison qu'elle participe elle-même à cette vie, et cela à un degré éminent. L'Angleterre entend ne pas lier son destin à celui de l'Europe; alors que l'Allemagne devrait renoncer à vivre, si elle méconnaissait les liens qui l'attachent à l'Europe; or, elle fait juste le contraire, tant en théorie qu'en pratique. C'est ce que démontre le cours pris par les événements de ces dernières dizaines d'années. On s'était arrogé le droit de piller à l'aise l'Allemagne, de la pressurer et de la réduire à la misère. Quelle en fut la conséquence? Que ceux qui avaient inoculé le mal à l'Allemagne, en furent atteints eux-mêmes: les Anglais et les Français traversèrent des crises semblables à celles qu'ils avaient suscitées en Allemagne. Celle-ci est le cœur même de l'Europe. Le continent demeure sain, tant que ce cœur le demeure lui-même; si ce dernier flanche, tout le reste du continent s'en ressent aussitôt.

Il y a beau temps que ces considérations ne sont plus d'un domaine purement hypothétique. Qu'on se souvienne de l'ardeur avec laquelle les Anglais avaient combattu les prix élevés que l'Allemagne payait aux pays agricoles du continent en échange des produits de leur sol. Aussi bien l'Allemagne souffrait-elle ainsi les revenus des agriculteurs en question aux fluctuations des marchés mondiaux anglo-saxons. Aujourd'hui, Mr. Willkie présente les choses sous le jour que voici: si ces méthodes allemandes triomphaient, si les intérêts économiques de l'Europe étaient désormais défendus, face au monde, par

un organisme unifié, si notre or était mis hors d'état de prendre sa course tyrannique et arbitraire, l'Amérique ne pourrait plus maintenir son niveau de vie. Oui, c'est bien de la sorte que les Anglais ont vu les choses en commençant cette guerre par une guerre économique et un blocus financier contre l'Allemagne (l'une et l'autre guerre, soit dit en passant, définitivement perdues pour les Anglais).

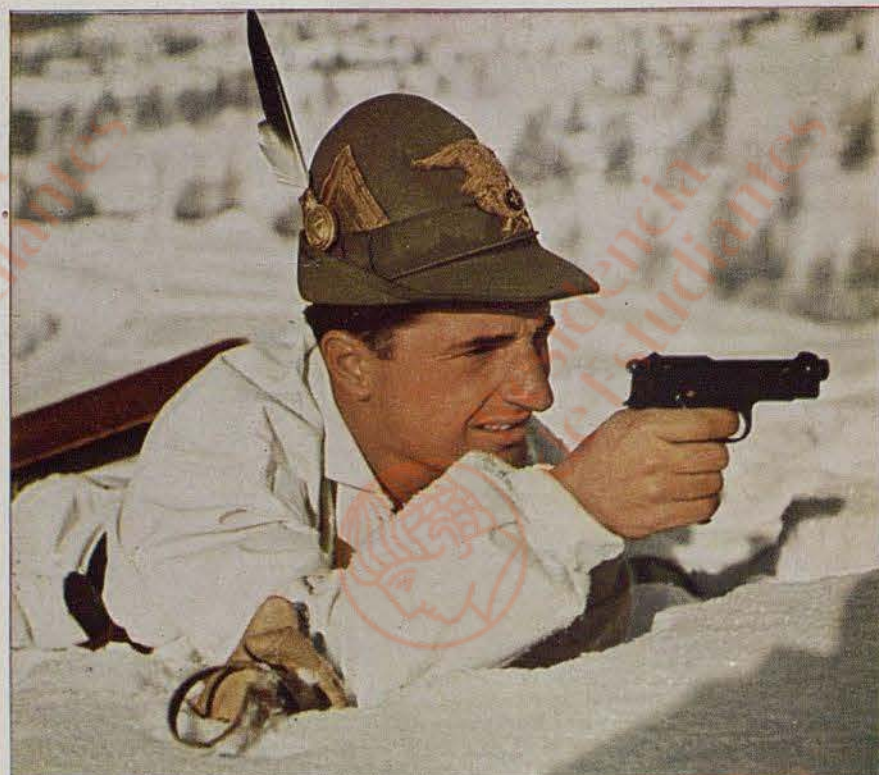
Les Britanniques le savent mieux que quiconque. L'Allemagne doit défendre l'Europe, afin de se défendre elle-même. Opposée à l'Europe, l'Allemagne ne saurait exister, elle ne saurait pas davantage espérer quoi que ce soit d'une blessure causée à l'Europe. C'est pourquoi l'Allemagne doit organiser la paix à venir de telle sorte que la prospérité du Reich soit fonction féconde de la prospérité du continent tout entier. L'Allemagne a besoin d'une paix qui achève l'Europe vers une existence nouvelle et qui lui soit propre. Car cette existence s'est transformée du tout au tout depuis le siècle dernier, depuis la révolution industrielle et la naissance d'états où la population est devenue de plus en plus dense. Si elle veut vivre, l'Europe n'a plus le loisir de s'occuper d'elle-même ni de ses petites querelles; elle doit, bien plutôt, prendre en considération les changements survenus dans le monde et les nouvelles conditions qui régissent la concurrence mondiale. De par son essence la plus profonde, la culture allemande tend, non point à la réalisation, dans cette vallée de larmes, d'un salut éternel, mais abstrait, celui dont parlaient les faiseurs de paix en 1919, et qu'ils promettent une fois de plus aujourd'hui; elle préfère, tout au contraire, se conformer aux lois de la nature. L'Allemagne ne saurait échapper au commandement dont dépend sa propre existence et que voici: mettre à l'unisson les institutions de l'état avec les données naturelles de la vie des peuples européens, et auxquelles il n'y a rien à changer; accorder aux nécessités de la situation mondiale du continent l'aspiration des peuples à disposer librement de leur propre existence et à lui donner la forme qu'ils souhaitent.

Au contraire de ce qu'imagine l'Angleterre, l'unité européenne ne se réalisera point par des discussions, mais grâce à la participation de tous aux tâches communes. A quel point l'Allemagne prend au sérieux la protection de la vie politique européenne et ses formes de développement, c'est ce dont on se rendra compte en considérant les sacrifices importants qu'elle a consentis rien que par le retour des Allemands des pays de l'Est. Rappelons encore les bienfaits que les Balkans doivent à la politique économique allemande; ce coin de l'Europe jouit de l'essor qu'a pris la politique en question depuis 1933, sans que la guerre y change rien que ce soit. Et mentionnons encore l'aplanissement des conflits entre états, grâce à des révisions et arbitrages ad hoc; ces conflits avaient été semés dans le monde, dans l'intention évidente de ne plus laisser souffler l'Europe. C'est ainsi que sur le plan économique se profilent déjà les linéaments de la paix projetée par l'Allemagne. Cette paix ne saurait apparaître, toute faite, sur la planche à dessiner, car elle doit d'abord revêtir les formes politiques qui conviennent le mieux à la nature politique des nations agissantes et productrices d'Europe. Il s'agit bien plutôt d'une paix qui se constituera progressivement selon une vue réaliste du budget européen. Dans ces conditions, rien d'étonnant à ce que la paix et la nouvelle Europe soient déjà plus avancées dans la voie de l'édification que la plupart d'entre nous seraient tentés de le supposer.



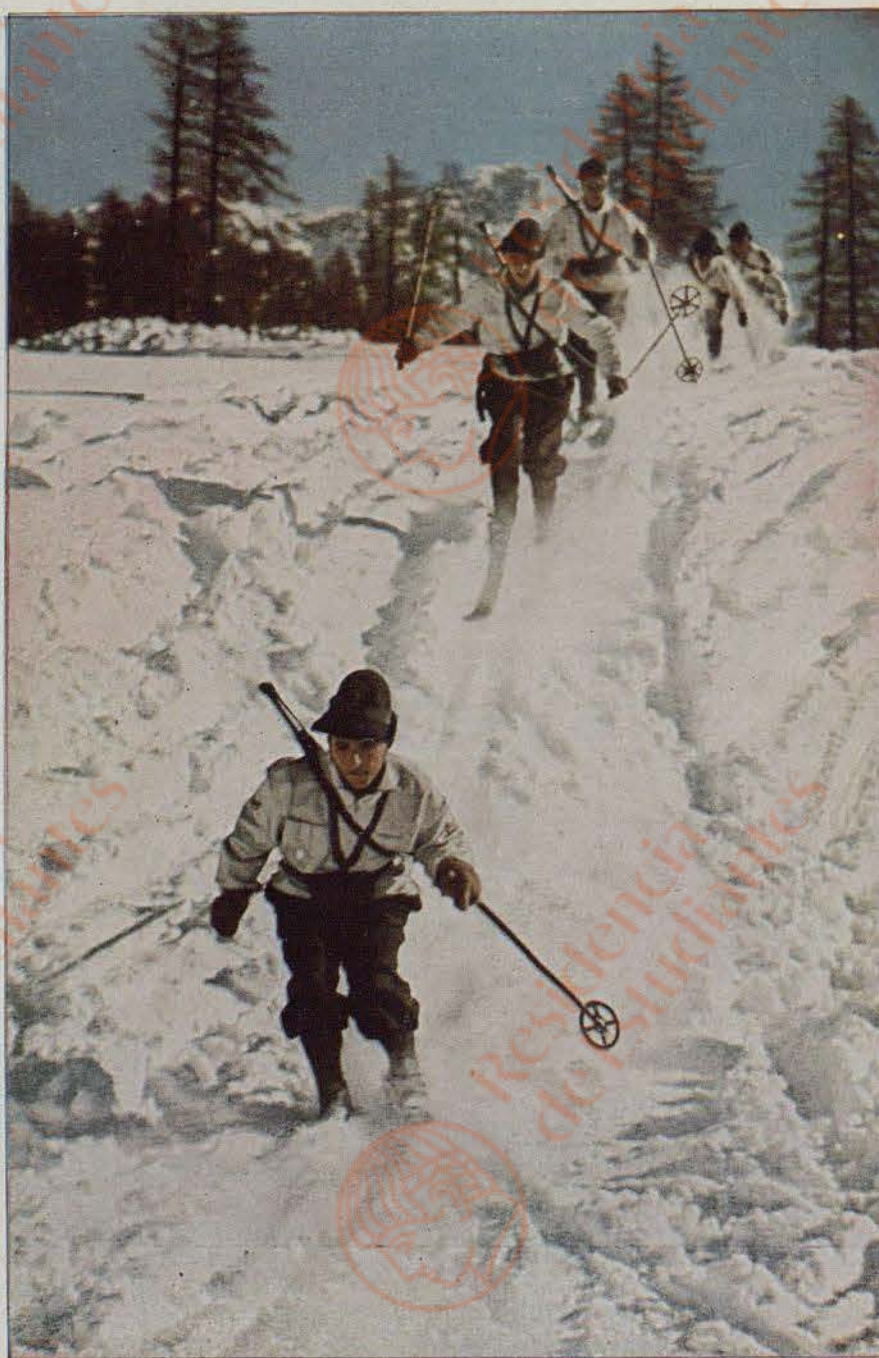
Le grand et le petit matelot du sous-marin

Après une longue action contre l'ennemi et qu'un gros succès avait particulièrement suivi, le lieutenant de vaisseau Schepke, décoré de la « Ritterkreuz », et tout son équipage ont été invités à Ruhpolding, en Haute-Bavière, pour s'adonner à cœur joie, en ski, à la descente des montagnes. Les chasseurs alpins de Reichenhall leur avaient prêté les vêtements « ad-hoc ». Le lieutenant de vaisseau Schepke a habité chez Tony Plenck, le célèbre skieur de fond du Chiemgau. Il est en train d'expliquer au petit Horst Plenck le modèle de sous-marin dont il lui a fait cadeau



Les fils de la montagne

Les Alpini italiens forment une troupe d'élite, recrutée parmi les habitants des Alpes et des Abruzzes et qui ont l'habitude de la montagne. Tout ce qu'ils ont fait, dès leur jeunesse, — l'ascension des montagnes, grimper, faire du ski, — devient, chez ces troupes, des records. Ils se rangent parmi les meilleurs tireurs de l'armée italienne



Descente rapide dans la vallée. Pour descendre, l'un derrière l'autre, un terrain difficile, il faut, en ski, une assurance absolue. Être bon skieur est, par conséquent, la condition primordiale chez les Alpini

C'est ainsi que la Bulgarie adhéra au Pacte tripartite

Deux photos relatives à la signature solennelle de l'acte historique qui a créé, dans les Balkans, une situation nouvelle conforme aux intérêts de tous les peuples européens

Une photo évoquant le magnifique décor dans lequel a été conclu le traité M. von Ribbentrop, Ministre des Affaires étrangères du Reich, conduit ses hôtes, le Président du Conseil royal des Ministres bulgares, le Prof. Dr. Filoff, le Comte Ciano, Ministre des Affaires étrangères d'Italie et l'Ambassadeur de l'Empire du Japon, M. Oshima, à travers les magnifiques salons du Palais du Prince Eugène. C'est au Belvédère que se déroulent, suivant la volonté d'Adolf Hitler, tous les événements présentant dans le Sud-Est européen une importance considérable pour le Reich



Un document d'importance historique

Le Führer s'entretient avec le Président du Conseil royal des Ministres bulgares, M. Filoff, après la signature de la déclaration solennelle d'adhésion au pacte germano-italo-japonais du 27 septembre 1940. Au fond: MM. von Ribbentrop, Ministre des Affaires étrangères du Reich et le Dr. Schmidt, Ministre plénipotentiaire

Qui a jeté les premières bombes ?

Par Hans Fritzsche

La propagande britannique affirme — chose curieuse, seulement depuis janvier 1941 — que ce sont les Allemands qui, dans cette guerre, auraient commencé à jeter des bombes sur des villes et colonies d'habitations. C'est le Sous-Secrétaire d'Etat Butler, qui, à la Chambre des Communes, a formulé cette affirmation. Elle marque la fin d'une phase de propagande, qui s'est ouverte immédiatement après la première grande attaque allemande contre des objectifs militaires à Londres. Cette propagande s'était alors bornée à lancer l'assertion, tout à fait fautive, que les Allemands choisissaient comme buts de leurs bombes les quartiers ouvriers, les églises ou même le Palais royal, à Londres. Mais qu'y a-t-il de vrai dans tout cela ?

Celui qui connaît les choses est tenté de hausser silencieusement les épaules à ces affirmations et de les prendre uniquement pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire pour un signe de faiblesse. Quiconque sait quels efforts le Führer a déployés, de longues années déjà avant cette guerre, pour limiter l'action, de plus en plus incommensurable des armes modernes, quiconque a vu et su comment, tout d'abord, il a proposé le complet désarmement, ensuite la renonciation à l'arme aérienne et enfin, du moins, l'interdiction des guerres aériennes de bombardement, naturellement, sous condition de réciprocité, ne sent pas le besoin de rappeler encore une fois ces arguments à des fins de polémique actuelle. Celui qui, en outre, en tant qu'Allemand, a vécu ces mois de l'année dernière, pendant lesquels la grande masse du peuple allemand écoutait avec un étonnement et un souci croissants, des déclarations qui n'étaient que des avertissements donnés comme unique réponse aux bombardements nocturnes effectués par les Anglais, considère peut-être même comme superflu de dire un seul mot sur ce sujet : qui a commencé à effectuer des bombardements nocturnes ? Mais, comme l'agitation anglaise, en de tels cas, a toujours tiré le meilleur profit des hausses d'épaule supérieures d'un adversaire qui sous-évaluait la capacité de métamorphose de la vérité laissée aux mains des Anglais, il n'est certainement pas inutile de rappeler quelques souvenirs.

Les premières bombes anglaises sont tombées le 12 janvier 1940

La première bombe allemande a été jetée sur le territoire britannique le 16 mars 1940 et cela au cours d'une attaque contre des vaisseaux de guerre anglais près des Îles Orcades, où une batterie de DCA au sol intervint, pour être d'ailleurs bientôt réduite au silence par les bombardiers allemands.

Winston Churchill affirma par après que le projectile avait presque touché une maison et, en réalité, n'avait atteint qu'un chien.

Deux mois auparavant, à savoir le 12 janvier 1940, des avions britanniques avaient, pour la première fois, jeté des bombes sur des colonies rurales allemandes, notamment sur la ville de Westerland (Île de Sylt). Le 20 mars, nouvelle attaque contre Sylt. Les Anglais affirmaient avoir touché des objectifs militaires ; mais les journalistes étrangers purent se convaincre de visu que seuls des objectifs civils avaient été endommagés. Etant donné que, lors de ces attaques, les Anglais avaient généreusement dispersé jusque bien loin dans le Danemark, les bombes soi-disant destinées à des objectifs militaires, on peut, en excipant d'une incapacité suffisante, contester l'intention de toucher des objectifs civils.

Le 12 avril 1940, des bombardiers anglais attaquaient la petite gare de la ville de Heiligenhafen sur la côte du Schleswig-Holstein. Cette attaque ne causa guère de dommages ; mais elle constituait la première attaque anglaise contre une installation allemande de trafic sans importance mili-

taire. Ici aussi, on peut, si l'on est généreux, parler peut-être encore d'une surestimation.

Le 23 avril, les quartiers d'habitations civiles d'Oslo furent attaqués par les bombardiers britanniques qui, à en juger par l'ensemble des conditions politiques et géographiques, avaient réellement visé ces objectifs civils.

Lorsque, les jours suivants, la localité balnéaire de Wenningstedt et la petite ville de Heide en Schleswig-Holstein, furent en butte à des bombardements nocturnes, le

Du 10 au 13 mai, 71 attaques aériennes anglaises contre le territoire du Reich

Si l'on peut encore trouver des excuses quelconques à l'attitude anglaise pendant cette période, on doit constater que le tableau change complètement dès le 10 mai. Dans la période du 10 au 13 mai, il ne s'est pas effectué moins de 71 attaques aériennes ennemies contre le territoire du Reich, dont 6 seulement contre des objectifs militaires et 14 contre des objectifs pouvant peut-être être considérés comme d'importance militaire : ponts, installations minières, et autres objectifs analogues ; mais 51 attaques furent dirigées contre des objectifs n'ayant manifestement rien de militaire.

Le 10 mai, à Fribourg-en-Brisgau, furent tués 57 civils, dont 13 enfants de 5 à 12 ans. Le 11 mai, les Anglais attaquèrent près de Boppard, le couvent de Marienburg qui n'est qu'un pensionnat de jeunes filles. Le même jour, ils endommagèrent l'hôpital et quelques maisons de la ville d'Emmerich. Le 12 mai, ils jetèrent des bombes sur Aix-la-Chapelle, tuèrent un enfant et blessèrent plusieurs personnes. Le 13 mai, des bombes ennemies frappèrent à Dusseldorf, plusieurs personnes logées dans un asile de vieillesse situé dans un quartier manifestement habité par la population civile. Le 15 mai, il y eut trois morts et quatre blessés dans une maison d'Eschweiler. Une ferme de l'arrondissement de München-Gladbach fut détruite et, le jour suivant, eut lieu une grande attaque contre les quartiers habités de Hambourg : 43 morts et 110 blessés, tel fut le total des victimes de cet attentat.

Dans tous ces cas, on ne peut plus parler d'erreurs ou de coups mal dirigés. Le nombre des attaques aériennes contre le territoire du Reich atteignait, au 22 mai, le chiffre de 228, dont 75 % dirigées contre des buts manifestement non militaires. Ces attaques coûtèrent à la population civile 136 morts, 305 blessés, dont de nombreux enfants et femmes.

A ce moment-là, les Anglais eux-mêmes, non seulement n'ont pas contesté ces attaques, mais ils ont encore fièrement insisté sur le fait que le succès avec lequel elles furent menées devait avoir un effet démoralisant sur le peuple allemand et qu'elles étaient certainement le moyen tout indiqué pour briser sa volonté de résistance. Winston Churchill lui-même a, à plusieurs

reprises, exprimé, à la Chambre des Communes et à la radio, l'espoir qu'il plaçait dans les résultats des bombardements britanniques.

Ce n'est que le 20 juin que commença la revanche allemande. Le 20 juin, en effet, le Haut Commandement de l'armée, en mettant l'accent sur les attaques britanniques mentionnées ci-dessus, communiqua que l'aviation allemande avait commencé à prendre sa revanche contre l'Angleterre. Il est aujourd'hui nettement établi que cette revanche, qui débuta alors, se borna à des buts exclusivement militaires.

Il était toutefois surprenant de voir que les Anglais ne comprenaient toujours pas que l'heure avait sonné et que leur sort allait se décider. 48 heures après l'important communiqué de l'OKW (du Haut Commandement de l'armée), des avions anglais atteignirent pour la première fois la périphérie de Berlin et bombardèrent le quartier de Babelsberg (qui n'est à proprement parler qu'un quartier de villas) endommageant entre autres un bureau de poste et un hôpital.

Comme ce genre d'attaques se poursuivait et que le 3 juillet par exemple rien qu'à Barmbeck, 22 enfants furent tués, le Führer adressa à l'Angleterre, dans son discours de paix du 19 juillet, l'avertissement suivant au sujet des événements ci-dessus : « Jusqu'aujourd'hui, je n'ai guère permis que l'on répliquât, mais cela ne doit pas signifier que cela est et restera ma seule réponse. » Les Anglais ne comprirent même pas cet avertissement !

Tout au contraire ! On inventa toujours de nouvelles méthodes permettant de s'en prendre à la population civile, telles que les « petites plaquettes incendiaires » et dès le 26 août, on entreprit d'attaquer uniquement les quartiers d'habitation de Berlin, soit chaque nuit ou une nuit sur deux, de sorte que tout le corps diplomatique et les journalistes étrangers purent toujours se persuader qu'il ne pouvait plus être question d'erreurs ou de buts mal visés.

Les paroles que le Führer prononça dans son discours du 4 septembre produisirent l'effet d'une délivrance : « Pendant 3 mois, je n'ai pas laissé donner la réplique, en pensant qu'ils mettraient fin à ces excès. Monsieur Churchill crut discerner

dans cette attitude un signe de notre faiblesse. Vous comprendrez que nous leur donnions maintenant la réplique nuit pour nuit et d'une manière toujours croissante. » Le 7 septembre, le Haut Commandement de l'armée communiquait : « C'est pourquoi, l'aviation allemande a entrepris d'attaquer Londres avec des forces puissantes. »

Le 8 novembre, le Führer exprima son étonnement de ce que le « stratège de génie » qu'était Winston Churchill ait justement attaqué l'Allemagne avec l'arme qui mettait l'Angleterre dans un rapport d'extrême faiblesse vis-à-vis du Reich. Il était d'avis que l'homme qui avait élaboré un tel plan était parfaitement fou. Après trois mois, il avait abandonné le combat, et cela avec la même décision avec laquelle il entraînait toujours en lutte. Il conclut par ces mots : « Le peuple anglais, qui a toute ma sympathie, peut en être reconnaissant à Churchill, ce maître de la science du crime. »

Dès l'instant des grandes attaques menées par l'Allemagne, on se tut décemment en Angleterre, pour prétendre soudain, après un certain délai que réclamaient les convenances, que c'étaient les Allemands qui avaient commencé. Et lorsque le monde eut oublié ces faits que nous venons justement de décrire, la radio londonienne déclara à grand tapage qu'il fallait faire remonter les origines de la lutte à Varsovie. Ce piètre argument, dont on n'avait d'abord pas tenu compte, est absolument faux, car Varsovie ne fut bombardée qu'après qu'elle eut, à l'instigation de l'Angleterre, refusé d'évacuer la population civile et qu'elle se fut décidée à résister en tant que place-forte. C'est du reste un état de fait qui vaut aussi pour Rotterdam.

La misère que l'Angleterre s'est attirée

Du reste, les Anglais eux-mêmes n'ont jamais invoqué Varsovie ou Rotterdam, au cours des mois pendant lesquels ils pouvaient encore se réjouir sans danger des « succès » de leurs bombardements nocturnes. Duff Cooper, que l'on désignait sous le nom de Ministre de l'information, a développé à cette époque une argumentation toute différente et dans le « Daily Mail », il a insisté sur le fait que ces termes de « civil innocent » appartenaient, par leur ordre d'idées aux siècles passés. A l'époque de la guerre totalitaire, il n'était plus possible de limiter les buts de guerre. Et finalement, nous autres, Allemands, n'avons point oublié qu'au cours de ces mois de guerre, on eut même recours à l'Eglise anglicane pour trouver des arguments permettant de justifier ces bombardements nocturnes et qu'à cette époque également, on prêcha aussi du haut de la chaire, dans les églises d'Angleterre, à l'adresse du peuple allemand, des paroles empreintes d'une volonté radicale de destruction qui n'avaient plus rien de commun avec la sainteté que réclame le christianisme.

La situation est exactement la même, qu'il s'agisse de bombardements ou de la guerre elle-même : lorsque la guerre débuta, les Anglais s'en vantèrent et déclarèrent : « Dites-le, vous autres Allemands, vous n'avez guère pensé que nous vous déclarerions la guerre ! » Maintenant qu'ils sont en train de la perdre, ils gémissent et se plaignent de ces vilains Allemands qui, à ce qu'ils prétendent, ont déclenché cette guerre, la leur. Une parcelle de cet humanitarisme, dont l'Angleterre fait aujourd'hui semblant d'être remplie, aurait évité à l'Angleterre, si elle avait joué son rôle à temps et avec honnêteté, toutes ces souffrances dont elle porte elle-même toute la responsabilité.



Atteint, mais rentré au port

Lors d'une attaque une machine allemande est atteinte par la D. C. A. anglaise. Le plan gauche est fortement endommagé par les éclats d'un projectile. Mais comme s'il n'était rien arrivé, l'avion de bombardement continue son vol et rentre sain et sauf à sa base. L'homme et la machine se sont montrés à la hauteur de leur lourde tâche

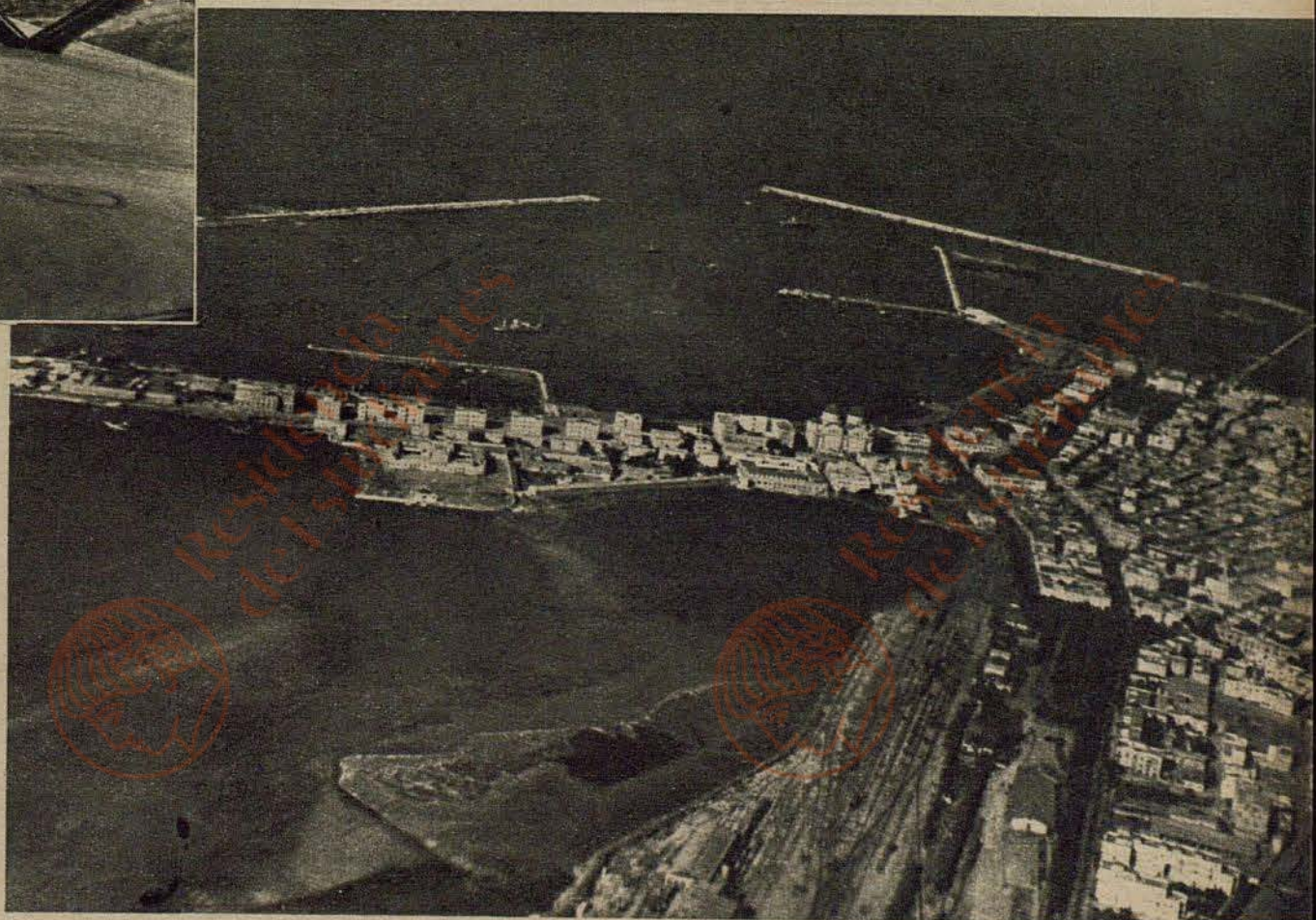
C'est Benghazi !

La capitale de la Cyrenaïque qui, après une lutte héroïque contre des Anglais bien supérieurs en nombre, dut être évacuée par les Italiens, se trouve maintenant exposée aux fortes attaques des forces aériennes réunies des Allemands et des Italiens

Des bombes de « Stuka » — colonnes de sable

Des observateurs allemands ont repéré dans la zone de combat du nord de l'Afrique des colonnes anglaises en marche. Des « Stukas » sont mis en action et leurs bombes atteignent avec la même sûreté le but, dans la chaleur ardente du soleil du désert que dans les régions plus froides du Nord. Des colonnes formidables de sable indiquent les coups qui ont dérangé sensiblement le mouvement de troupes ennemies

La guerre au-dessus de l'eau et du désert



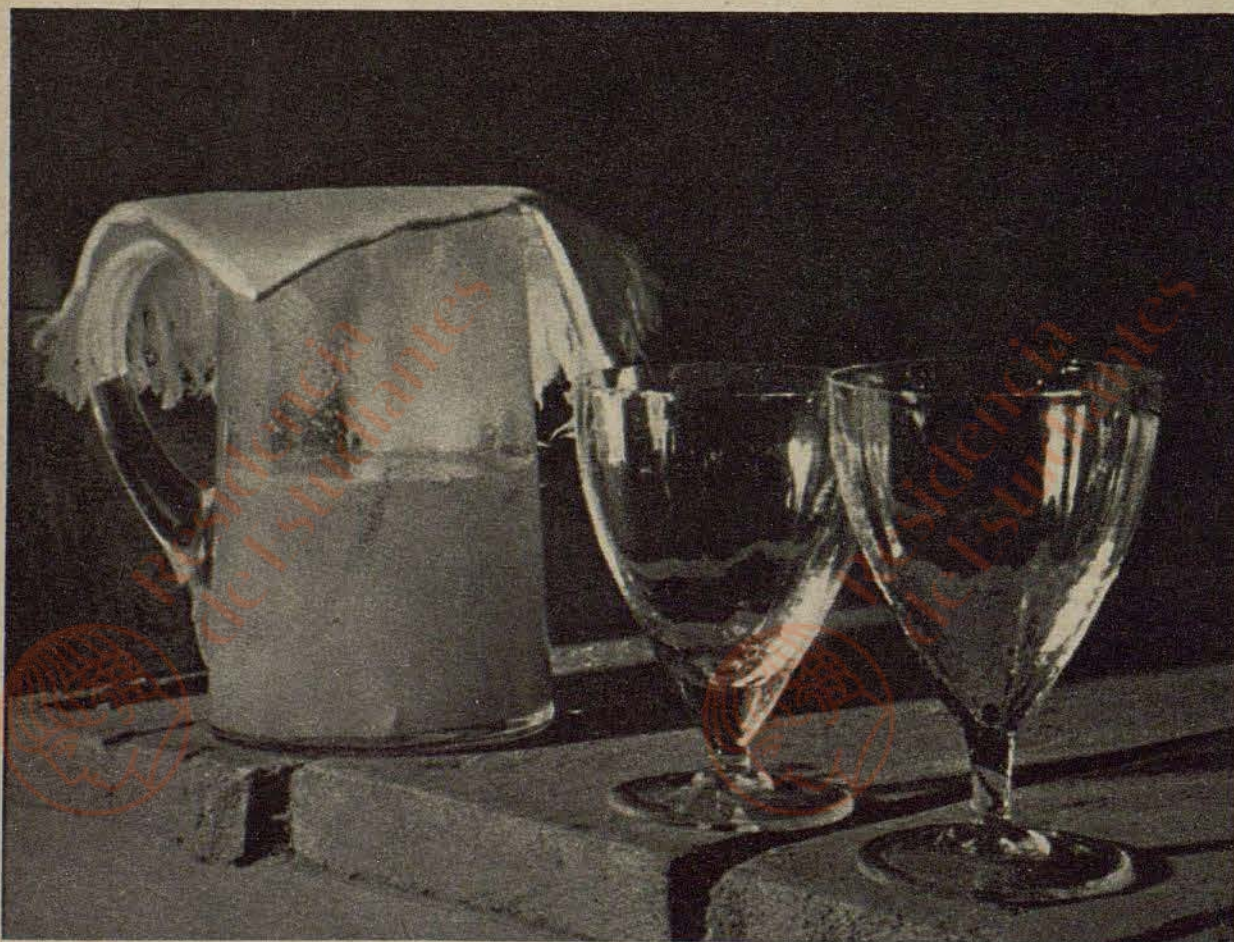


Malte, île anglaise entre la Sicile et l'Afrique du Nord italienne, reçoit également les « visites » des aviateurs allemands et italiens. Sans relâche, les « Stukas » bombardent le point d'appui anglais, solidement fortifié et paralysent par là la capacité d'action de la base maritime et aérienne britannique Photo : PK. Niemann

Le récit d'un étrange voyage:

De la grâce pour tout le monde

“Signal” présente les meilleurs patineurs du monde, le couple Maxi Herber et Ernst Baier

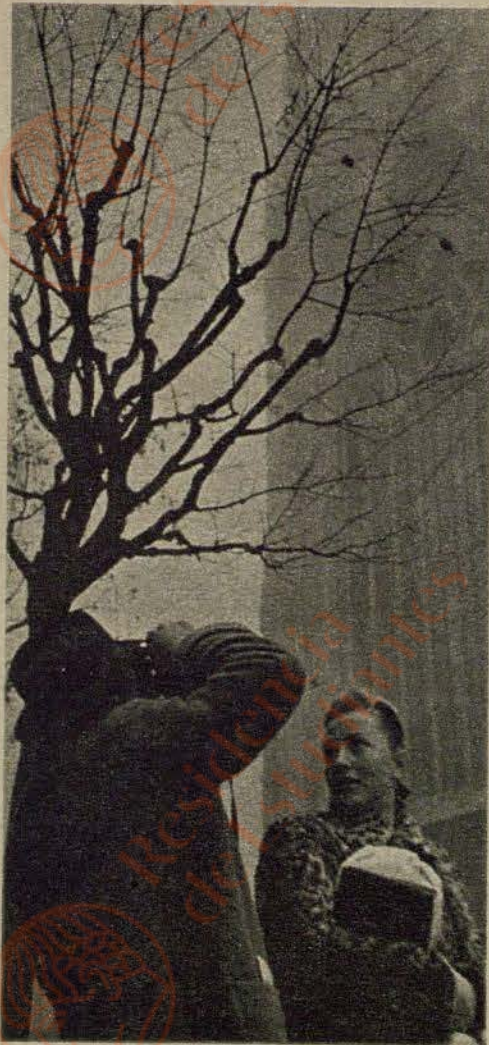


Depuis des années, Maxi Herber et Ernst Baier prennent part aux concours internationaux de patinage, et depuis des années, ils remportent les premiers prix. En 1935, ils gagnèrent leur premier championnat du monde; et ni aux Olympiades de 1936, ni plus tard, aucun autre couple n'a pu leur disputer ce titre. Grâce à leur patinage classique, ils ont triomphé de tous les autres et acquis leur célébrité mondiale. Dansant sur glace, ils montrent toujours la même harmonie unique. Un fox-trot, lent ou rapide, un rumba, la conga et la valse ravissante sont exécutés avec une telle grâce que le public applaudit à chaque fois avec un enthousiasme frénétique. Bien entendu, les deux artistes ont aussi une profession privée. Ernst Baier travaille comme architecte et Maxi Herber adore le dessin. Mais, du 15 octobre à la fin mars, ils appartiennent au sport allemand. Infatigables, ils se consacrent à leur entraînement. Infatigables, ils présentent leur dignité de champions aux grands concours de sport d'hiver. Partout où ils apparaissent, ils sont poursuivis d'admirateurs avides d'autographes. Jamais ils ne sont seuls. Ils appartiennent au public. Rien ne prouve mieux la cordialité qui les accueille, même au dehors des frontières allemandes, que ... la photo de gauche! Et qu'est-ce que l'on y voit? Une cruche avec du jus d'oranges et deux verres.

Le tout attend Ernst Baier et Maxi Herber au Palais de Glace de Milan. Il y a quatre ans ils se sont montrés là-bas pour la première fois, et Baier avait dit, tout en patinant, que Maxi et lui adoraient le jus d'oranges. Et depuis alors, chaque fois qu'ils viennent à Milan, ce petit signe d'affection les attend à un certain endroit de l'arène.



«Comment est la glace? Dure ou molle?» Le couple essaie la surface miroitante au Palais de Glace de Milan. Il dépend de l'état de la glace, que les mouvements soient accélérés ou ralentis. Ernst Baier l'essaye de ses patins. Quelques instants suffisent; il est satisfait: Oui, c'est toujours la bonne glace de Milan telle qu'il l'a connue aux autres concours



Dans la vie privée, Baier est architecte. Où il va, il photographie les monuments. Ici, c'est le Dôme de Milan... et Maxi attend patiemment

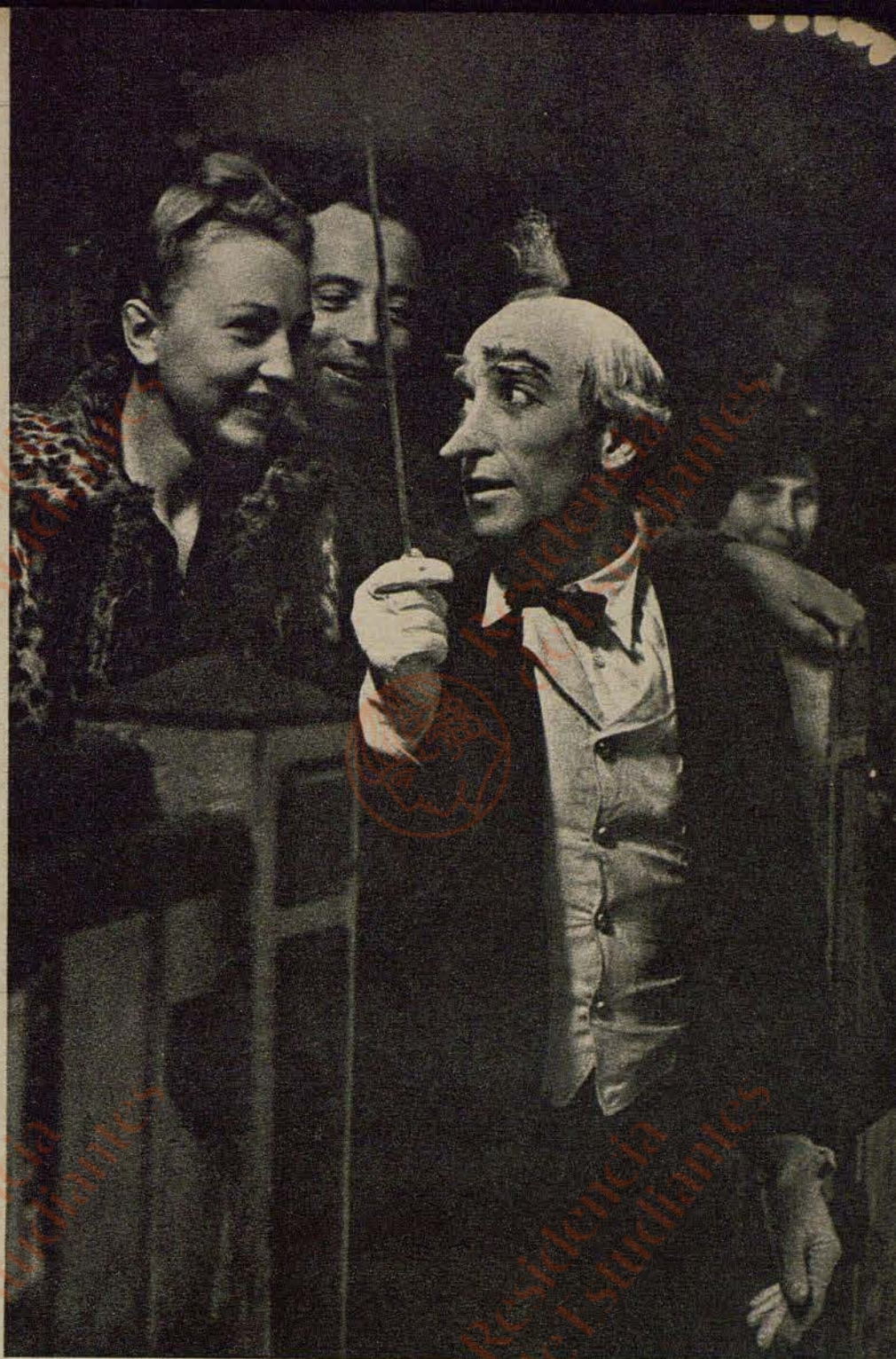


«Rouge et noir!» Est-ce que le Maître veut y jouer? Non — pour lui il n'y a que la blanche surface de la glace. A sa gauche Benno Faltermaier qui est venu pour la première fois faire un petit tour à Milan. La photo à droite, ci-dessus: à Milan, des tables de roulette sont installées à tous coins des rues. L'Italien aime bien y risquer sa chance en passant

A MILAN



Une passion commune: Des fruits, des fruits frais! Ernst et Maxi ne peuvent jamais résister aux vendeurs de fruits, et souvent ils goûtent la marchandise avant de l'acheter. Il se comprend qu'ils en emportent encore un deuxième sac



...peu de temps avant l'entrée en scène, ce même Benno Faltermaier s'adresse à Maxi. C'est un formidable clown de la glace. Ici, il personifie un chef d'orchestre en patins, numéro qui lui a valu des rires sensationnels



Un hommage à Maxi et Ernst Baier: Deux enfants italiens, aux costumes ravissants, viennent, en patins, leur apporter des fleurs. Ainsi l'on remercie le couple allemand de sa magnifique représentation. Maintenant, se dit-on, tous deux ont mérité du repos. Peut-être pourront-ils passer quelques jours à Milan?... Mais non!



Le public "vampirique"

De Milan, tous deux continuent jusqu'à Seefeld, au Tyrol, où le cinéma les attend pour travailler. En un rien, de temps la nouvelle de leur arrivée a fait le tour du village et à chaque pas, ils rencontrent des admirateurs curieux; et surtout s'ils ont amené leur sac de voyage. Alors, la foule commence à chuchoter: «Tu vois, ils vont s'entraîner. Nous allons les voir patiner.» Même sans tourner la tête, ils savent très bien qu'on les poursuit des regards: Ernst Baier fait un petit sourire et balance le sac mystérieux...



AU TYROL

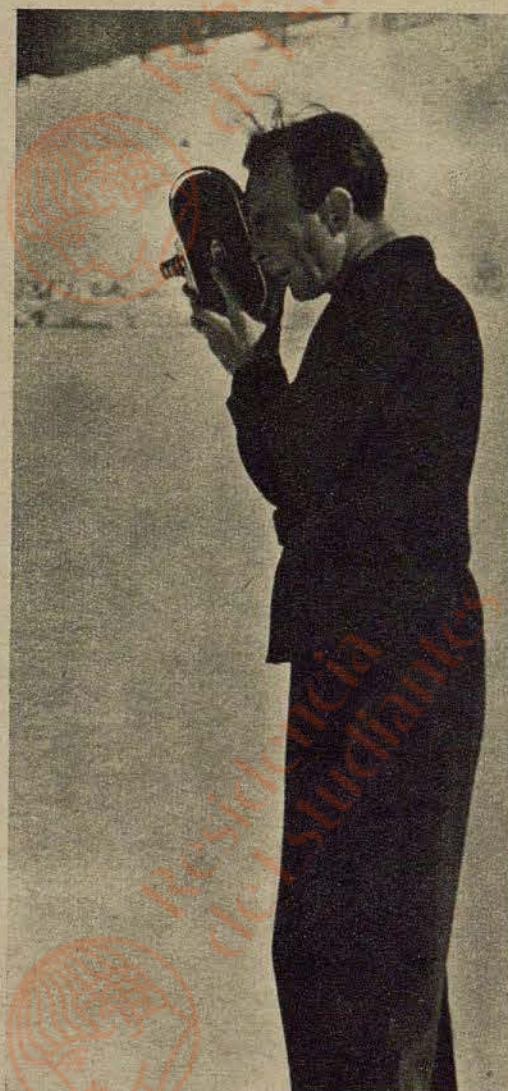
...c'est juste, le sac contient en effet les patins. Deux paires de jambes que des souliers de fourrure protègent contre le froid, le cachent à la vue, et tous ceux qui ont couru après ces jambes les fixent maintenant des yeux. Car, et voici ce qui les distingue de beaucoup d'autres vedettes du cinéma, ce sont vraiment des jambes uniques! Mais alors, on va commencer



Non... on ne commence rien! Deux oranges!... voilà tout ce qu'ils ont tiré du fond de leur sac, et ils les dévorent avec appétit



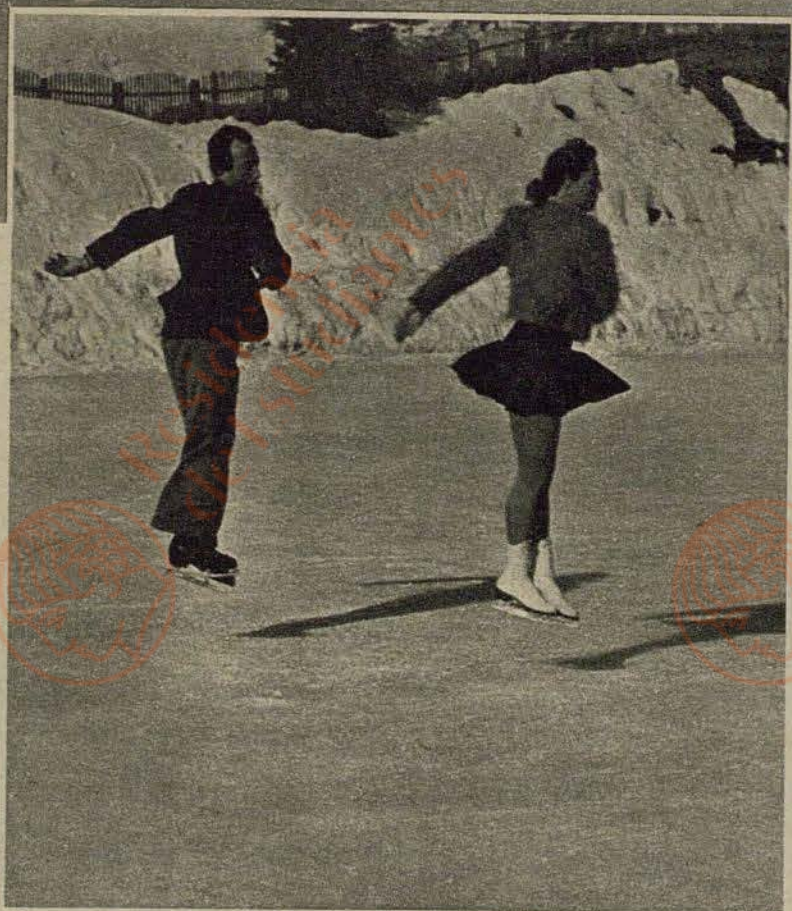
Un coup d'œil au scénario. Maxi et Ernst montrent leur art à deux dans un film de patinage. Tous les mouvements sont fixés d'avance sur le papier car, pour eux, la glace n'est rien d'autre qu'une surface blanche sur laquelle on trace des lignes



Maxi a son film personnel et Baier prend les photos de son patinage à l'aide de son appareil photographique à bandes étroites. A la maison, il étudie les films, et par l'œil de cet arbitre incorruptible, il scrute chaque mouvement: Impitoyable critique



Au beau milieu de «l'escargot». Un patinage pour l'appareil de prises de vue qui tourne tout l'entraînement. On commence très tôt le matin, quand la glace de février s'y prête le mieux. Mais il fait encore bien froid, et Maxi n'a pas trop chaud dans sa petite veste de laine. Du reste, les patins des deux artistes ne sont pas sur mesure; ils les ont achetés tout faits. L'exercice de patinage est souvent interrompu. Ernst Baier qui dirige tout l'ensemble, corrige d'un mot, explique encore soigneusement comment il faut faire ... et l'on recommence



Tout ce qu'on fait, on le fait ensemble. Chaque mouvement est le même chez tous deux. La piste entière est vide, à cause des prises de vues; mais tout autour grouille la foule des spectateurs. Maxi n'aime pas du tout cette observation permanente, dont on poursuit la vedette. Si l'on prend sa photo pendant l'entraînement, bon, ça va! Mais il y a toujours de ces gens qui se faufilent à pas de loup, n'importe où elle se trouve, et qui la menacent tout à coup d'un appareil photographique. Cette sorte de chasseurs n'est pas de son goût



Exposés à la tenacité des appareils photographiques! Au-dessus, l'on tourne; au-dessous, la foule des spectateurs prend des photos





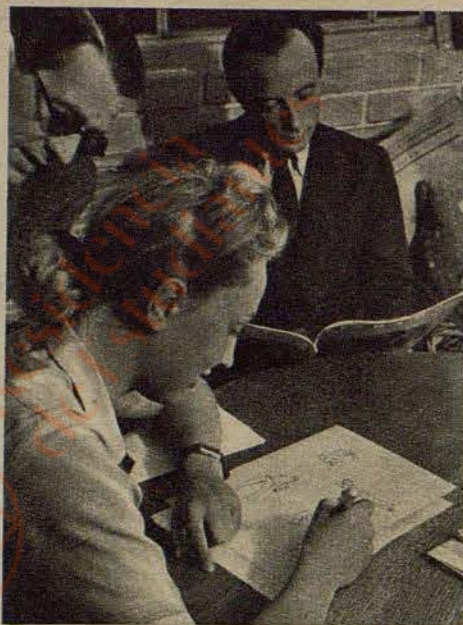
Un beau jour, Ernst et Maxi prennent le train, toujours au complet en saison d'hiver et vont à Garmisch: Là aussi, on désire les voir



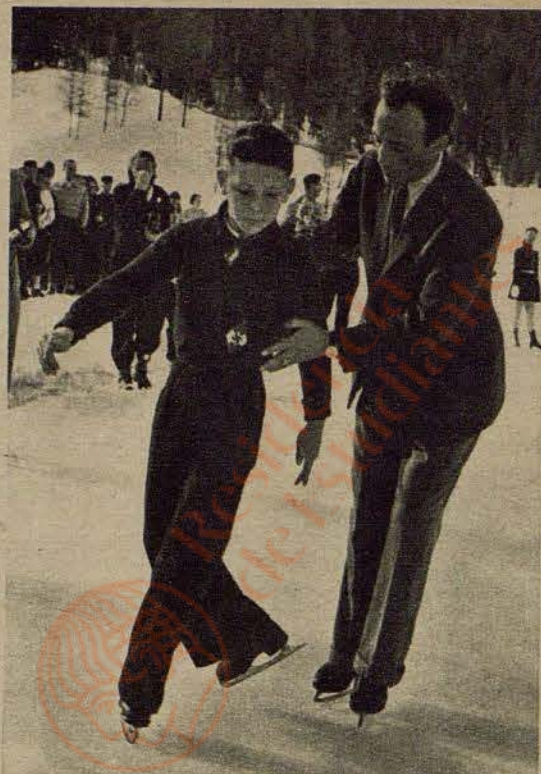
Partout la même chose, comme de juste: Un accueil «chaud» les attend à Garmisch. Un agent de police prend soin qu'on ne les étouffe pas. Il y en a trop qui attendent. (Photo ci-dessous)



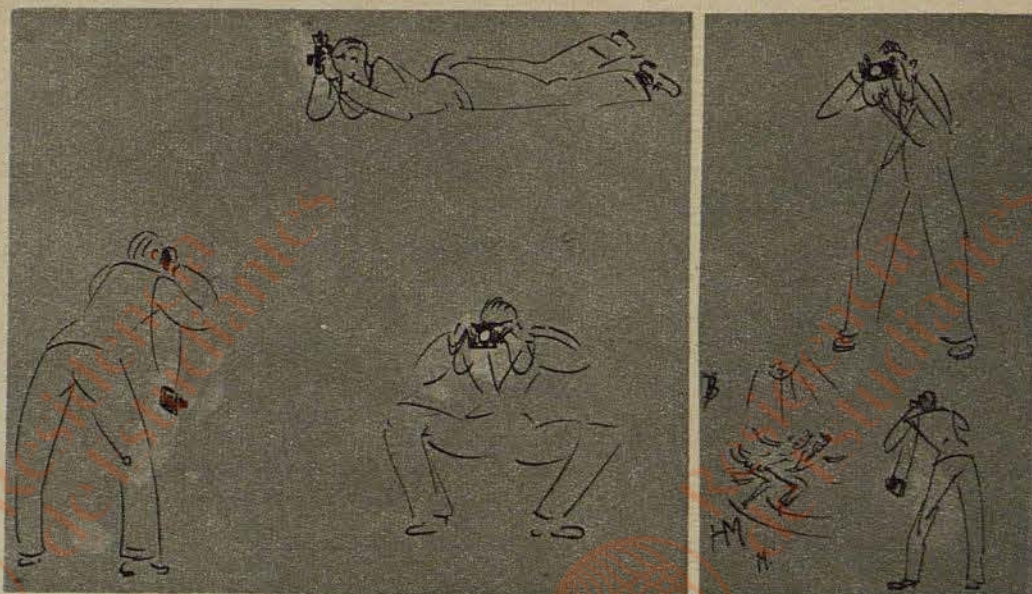
Vite, à Garmisch, aller et retour!



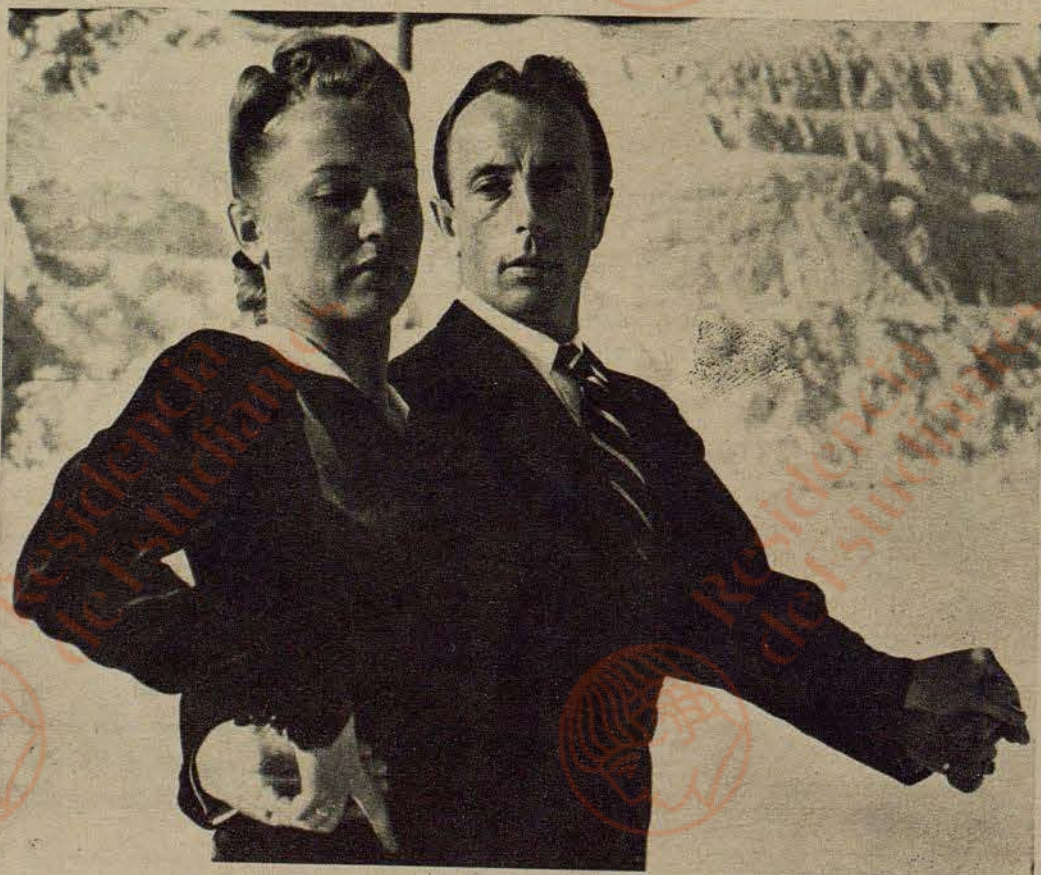
De retour à Seefeld: - Mais qu'est-ce que c'est que ça? Maxi fait des croquis!... Vite, une photo



Encore une passion d'Ernst Baier: Quand il aperçoit de jeunes talents, il ne peut passer sans leur avoir donné un bon conseil!



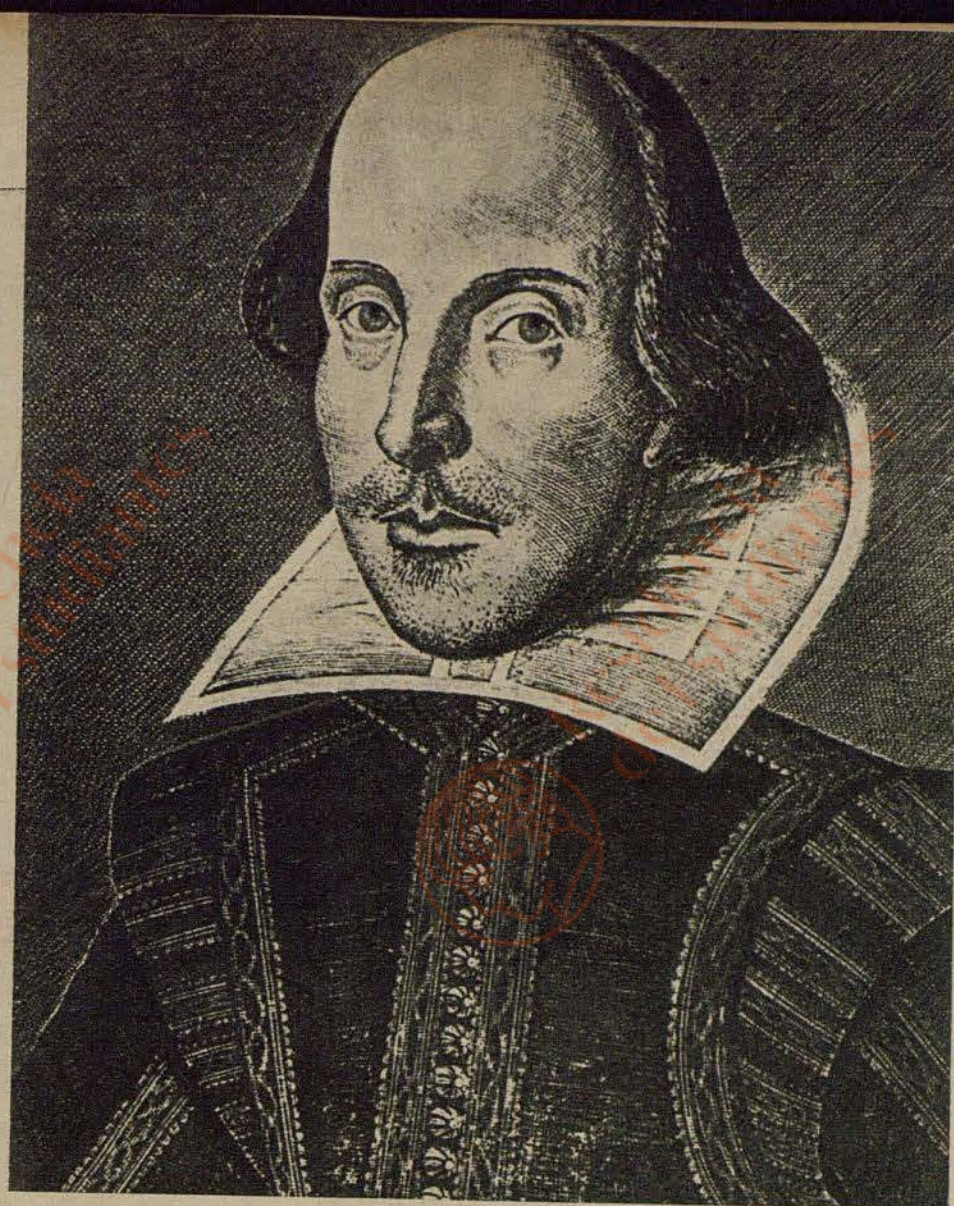
C'est vous, M. le Kangourou avec votre façon de sauter autour de nous depuis quelques jours!... En le croquant, l'ingénieuse Maxi espérait enfin se débarrasser du photographe de «Signal»



Mais tout de même encore une dernière photo! Nous voyons deux hommes travailler à leur entraînement, infatigables et calmes, deux hommes qui ne se lassent point, et la maîtrise de leur art est un jeu ravissant et gracieux pour tout le monde

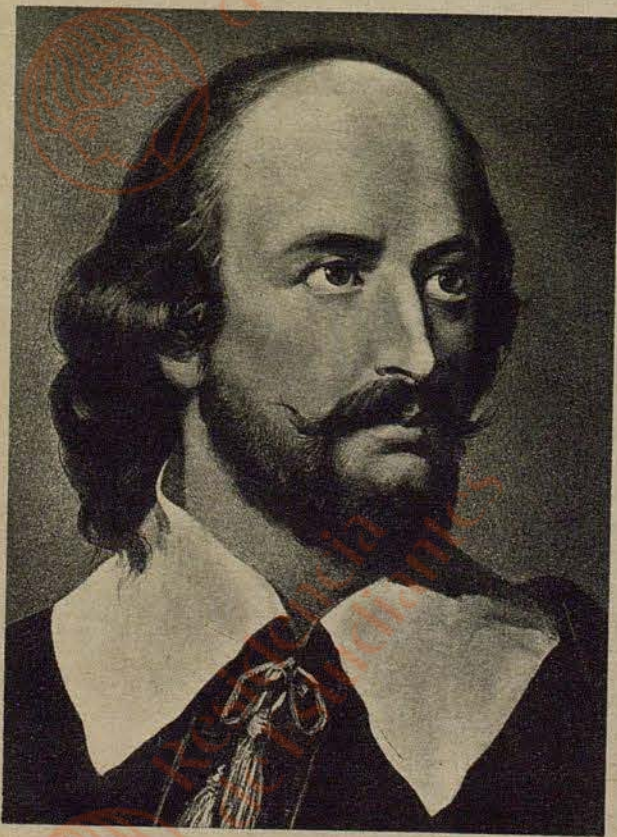


Monument funéraire sans tombeau. Dans le cimetière de Stratford se trouve ce monument en pierre; on y peut lire ces mots: «Passant, lis si tu le peux, qui la mort a terrassé là. Ci-gît Shakespeare et la Nature avec lui». En réalité, il n'y a rien sous le monument. La tombe de Shakespeare est autre part. Du reste, ce ne sont pas les traits que représente le buste. Les savants disent même que l'on aurait ajouté plus tard, les avant-bras, les mains, le papier et la plume

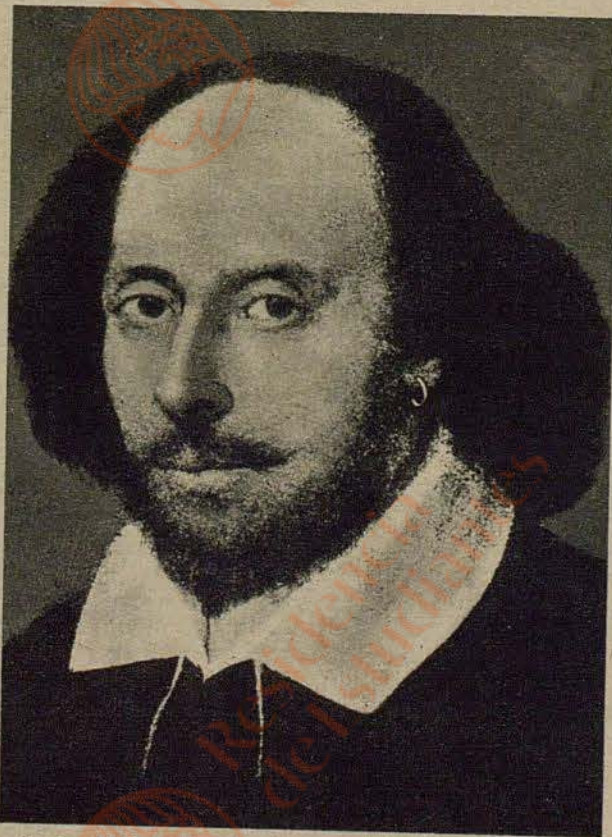


Le prétendu portrait authentique de Shakespeare. Gravure qui se trouve dans l'édition complète des œuvres de Shakespeare, publiée en 1623. Les «antistratfordiens» prétendent qu'elle ne représente qu'un masque rigide. Le dessinateur aurait, du reste, nettement souligné ce caractère en traçant une forte ligne noire qui part de l'oreille gauche et va jusqu'au menton. De plus, l'oreille n'en serait pas une, mais bien un doigt tenant le masque. Le véritable Shakespeare regarde à travers les fentes du masque

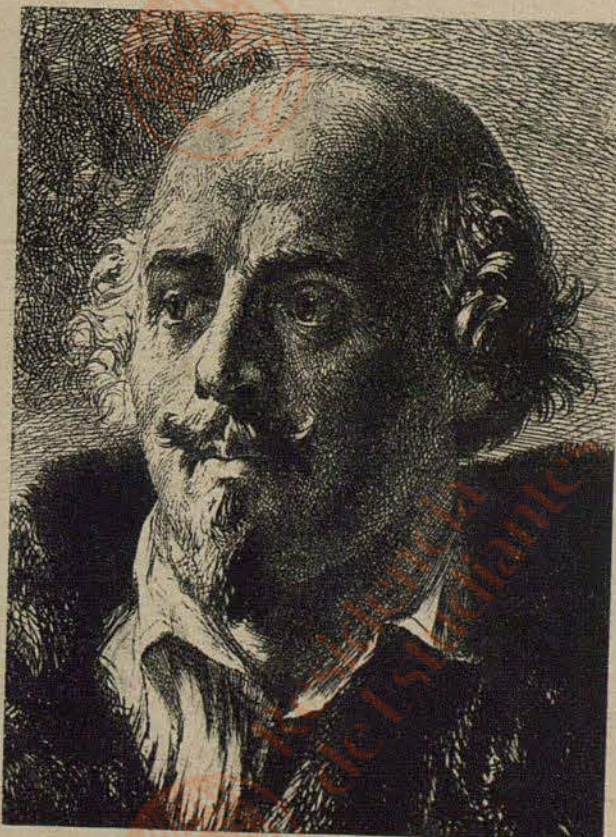
L'auteur que personne ne voyait?



Portrait imaginaire de Shakespeare. Comme personne ne voulait croire que Shakespeare avait eu les traits que l'on voit sur son monument (ci-dessus), le peintre allemande Kaulbach créa, au XIX^e siècle, ce portrait



C'est après la mort de Shakespeare que fut peint ce portrait. L'artiste a emprunté certains traits à la figure du monument et d'autres à la gravure de l'in-folio de 1623. Il a repris le détail de la fraise rigide que portaient les lords,



Le plus beau des portraits représentant Shakespeare est dû à Adolf Menzel, l'illustre peintre allemand. Il n'a conservé des modèles historiques que la chevelure un peu éclaircie, les sourcils bien arqués et le nez mince

Shakespeare était-il un de ceux-ci?



Francis Bacon, grand érudit, mais homme vénal. Au XIX^e siècle, une de ses descendantes, Délia Bacon, proclama que c'était lui le vrai Shakespeare. Thomas Carlyle disait d'elle: «A l'entendre, Bacon aurait même inventé la machine à vapeur.»

ou un
de
ceux-ci?



Roger Manners, cinquième comte Rutland, que l'écrivain Karl Bleibtreu, un Allemand, déclara être le véritable Shakespeare, mourut déjà à l'âge de 36 ans. Sa famille n'a jamais réagi en présence de telles déclarations

Un journal suisse mande de Londres que, dans un vieil exemplaire de la fameuse chronique de Hall où se trouvent relatés les faits des gouvernements de Henri IV et de Henri V, on a découvert des notes marginales d'une écriture qui a une ressemblance frappante avec celle de Shakespeare. La chronique contient plus de 400 de ces anno-

tations. On voudrait conclure de ce fait que les œuvres de Shakespeare sont bien celles de l'acteur William Shakespeare de Stratford, affirmation qui ne pourra être dûment examinée qu'après la guerre, car les savants allemands et français ont aussi leur mot à dire dans la controverse qui reste ouverte autour de William Shakespeare

Parmi les nombreux problèmes qui occupent l'humanité civilisée, il n'en est guère qui aient autant enflammé les esprits que celui de Shakespeare, ce qui semble absurde à première vue, car nous ne savons non plus si les poèmes de Homère sont vraiment de lui, ce qui ne nous empêche pas d'en admirer la beauté. Pourquoi ne pas se laisser émouvoir tout simplement par l'histoire du prince Hamlet ou par celle de Roméo et Juliette, sans chercher à savoir si c'est réellement le gros acteur de Stratford qui les a écrites?

Les premiers doutes sur la paternité de Shakespeare se firent jour vers le milieu du siècle dernier. Le consul américain Hart fut le premier à les évoquer dans un magazine. Vingt ans plus tard, la controverse était devenue si violente que stratfordiens et antistratfordiens ne se saluaient même plus dans la rue, on en venait à des offenses personnelles, il y eut même des rixes. Les feuilles américaines étaient obligées de tenir leurs lecteurs au courant de la question et partout on interviewait les célébrités de l'époque pour leur demander leur opinion sur l'affaire. La réponse de Mark Twain fit rire tout le monde. L'humoriste avait simplement écrit à l'enquêteur cette phrase laconique: «Les œuvres de Shakespeare ne sont pas de Shakespeare, mais d'un auteur du même nom».

Ce sage jugement n'arriva pas cependant à calmer les esprits, et la discussion se poursuivit. Les publications relatives au problème s'entassaient et quand on croyait qu'il était définitivement enterré sous le poids de tant de papier, voilà qu'il renaissait comme le phénix de sa cendre, toujours plus actuel et plus virulent. Une nouvelle soudain lancée, comme celle du journal suisse, et les cerveaux de nouveau s'échauffent. On se demande si tout cela n'est qu'un

jeu, le goût de l'énigme, pareil à celui que l'on trouve à dépister le coupable dans un roman policier, ou si vraiment les esprits sont émus par de hautes raisons éthiques.

De quoi s'agit-il au fond dans cette «affaire Shakespeare»? Entre 1590 et 1616, un auteur anglais écrivit, sous le nom de William Shakespeare, de trente à trente-six drames et un volume de sonnets. Toutes les questions qui peuvent émouvoir le cœur et la pensée de l'homme y sont traitées. L'œuvre transcendante ne peut être comparée en littérature qu'à celles de Homère, Dante, Molière et Goethe; extrêmement abondante, elle débute par «Peine perdue» et se termine par «La Tempête» que les servents appellent le Faust anglais. C'est l'acteur William Shakespeare de Stratford qui passait pour l'auteur de ces œuvres, homme à demi cultivé qui avait

appris le métier de boucher chez son père et que l'on fustigea publiquement pour crime de braconnage. On le retrouve plus tard à Londres, palefrenier au Théâtre du Globe. Passé souffleur, il réussit à devenir acteur et co-propriétaire du théâtre. L'origine de sa fortune reste mystérieuse; on sait qu'il l'augmenta par des affaires d'usure et qu'il avait affirmé les recettes fiscales de sa ville natale. Impitoyable, il faisait jeter en prison ceux qui ne pouvaient faire face à leurs obligations. C'était un créancier au cœur de roche et un ivrogne.

En 1593, au moment où commencent à paraître les drames de Shakespeare, le célèbre auteur dramatique Robert Green écrivit contre lui un pamphlet dans lequel il l'appelait «corbeau au cœur de tigre» et lui reprochait de se faire encore payer pour se parer des plumes d'autrui. Il l'accusait ouvertement de ne pas être l'auteur de ses

œuvres et disait qu'il y avait dans la société anglaise certains personnages haut placés qui ne voulaient pas avoir à répondre de leur production littéraire et se servaient pour cela de l'homme de Stratford. Le libraire chez lequel avait paru le pamphlet, fit plus tard des excuses publiques à Shakespeare, mais Robert Green n'a jamais rétracté un seul mot de ses accusations.

William Shakespeare mourut en 1616 à Stratford, sa ville natale où il était né en 1564. Dans son testament il ne fait aucune mention de son œuvre littéraire, il n'y prend non plus aucune disposition touchant ses manuscrits et ses livres et ne laisse d'ailleurs que les dernières volontés d'un être médiocre, préoccupé seulement des questions les plus mesquines. A sa femme, paysanne illettrée, il laisse le deuxième de ses meilleurs lits et institue comme héri-

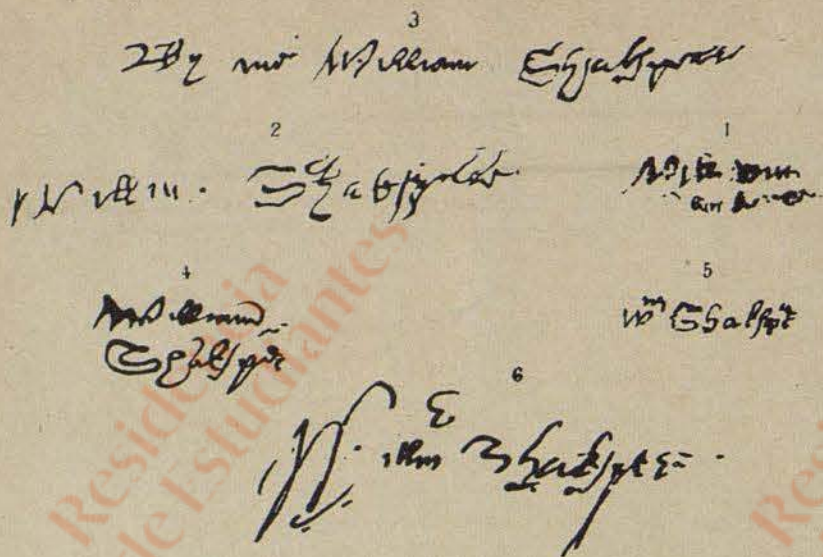


Les partisans de la théorie baconienne prétendent que le lord-chancelier aurait fait dans ses ouvrages des allusions indiquant qu'il était l'auteur des œuvres de Shakespeare. Frontispice d'un ouvrage de Sélamus attribué à Bacon. Une figure, symbolisant la gloire, arrache la «Cap of Maintenance» à Bacon, représenté assis. La figure représenterait Shakespeare



STUTTGART

La métropole de l'Allemagne du Sud-Ouest



Les seules lignes manuscrites que l'on ait de Shakespeare, ce sont, en tout, six signatures, écrites chaque fois d'une manière différente, mais jamais selon l'orthographe du nom placé en tête de ses œuvres. Les signatures 1-3 se trouvent en divers endroits de son testament; le n° 4 est une signature apposée au bas d'un contrat de vente d'une maison; le n° 5 une signature au bas d'une lettre de gage; le n° 6 se trouve dans l'édition Florio de Montaigne

Suite de la page 20

L'auteur que personne ne voyait

tière universelle une de ses filles, mariée à un médecin de campagne, mais qui, elle non plus, ne savait ni lire ni écrire. Dans une épitaphe mal rimée et composée par lui-même, Shakespeare maudit ceux qui oseraient troubler dans la tombe la paix de ses ossements. Quelques années plus tard, on lui élève un monument ridicule et de peu de prix où il est représenté sous les traits d'un gros homme dans le genre de Falstaff.

Sept ans après sa mort paraît la première édition de ses œuvres complètes, publiée par deux acteurs qui avaient été les collègues du défunt. Dédicée au comte Pembroke et à Lord Southampton, elle est précédée d'un portrait de l'auteur qui ne ressemble guère à l'homme que représente le buste de Stratford.

Le poète Ben Johnson a écrit pour cette édition complète un poème dans lequel il invite le lecteur à ne pas trop regarder le portrait, mais plutôt à lire l'œuvre, car c'est là qu'il découvrira le vrai Shakespeare. On ne fut pas surpris alors de voir l'ouvrage dédié à Lord Southampton, car Shakespeare avait lui-même dédié à ce lord «Vénus et Adonis», lorsque cette histoire



Le poète français Jean Richepin, membre de l'Académie française et l'un des Immortels, lança l'opinion pour le moins originale que Shakespeare se serait appelé Jacques Pierre, dont les barbares anglais auraient fait Shakespeare

d'amour parut pour la première fois. Écrit dans un style ardent et empreint d'une forte sensualité, ce livre était devenu la lecture favorite des filles publiques de Londres. Les contemporains s'étaient seulement demandé comment un homme d'aussi basse extraction que le palefrenier Shakespeare pouvait oser dédier son poème sur un ton si cavalier à l'un des lords les plus en vue, comme s'il était son égal.

Pourquoi Shakespeare ne peut être Shakespeare

Durant un siècle et demi, l'œuvre de Shakespeare resta dans l'oubli; ce n'est que vers la fin du XVIII^e siècle qu'on redécouvrit le plus grand écrivain de l'époque humaniste. Le jeune Goethe déclarait solennellement qu'il fallait voir en Shakespeare le plus grand génie littéraire de tous les temps, et il l'appelait le divin William. C'est alors que l'on commença à s'intéresser à la vie de ce poète unique, et l'on ne trouva qu'une maigre biographie écrite en 1709, c'est-à-dire environ un siècle après sa mort. Elle ne contenait d'ailleurs aucun renseignement précis. On y peut lire que Shakespeare, après avoir bu immodérément en compagnie de Ben Johnson et d'un autre écrivain, avait été atteint d'une fièvre maligne à laquelle il avait succombé.

L'intérêt que les temps modernes éprouvaient pour ce génie anglais ne pouvait se contenter de si maigres indications. On voulait découvrir l'homme derrière l'œuvre, on voulait savoir comment ce grand moraliste, cet artiste consommé, ce brillant défenseur de l'idéal humaniste et des vertus chrétiennes avait acquis tant de connaissances et ce qu'il avait pensé des problèmes qui agitaient son époque. On se rendit en pèlerinage à Stratford, et on resta saisi en présence de cette face de Falstaff et du monument où ces mots étaient gravés dans la pierre:

«Lis, passant, si tu le peux, qui la mort a terrassé ici».

«Cette tombe recouvre Shakespeare et avec lui la Nature.»

En réalité, sous ce monument, il n'y a rien, la tombe de Shakespeare se trouve ailleurs. Le sens mystérieux et le ton presque ironique de l'épitaphe stimulèrent à de nouvelles recherches les amis de l'auteur. Dans les papiers laissés par Shakespeare, on ne découvrit que cinq signatures, tracées par une main malhabile, mais le nom n'y était jamais complètement écrit.

La plus complète de ces signatures est celle qui est écrite «Shakespere». Or, l'orthographe exacte était «Shakespeare», ce qui veut dire «brandisseur de javelot», sens qui était parfaitement entendu de l'époque et auquel on a fait plus d'une allusion.

Comment s'expliquer que l'auteur le plus érudit de son temps n'ait laissé aucune ligne de sa main? Les acteurs qui firent paraître la première édition de ses œuvres complètes, n'avaient trouvé eux-mêmes aucun manuscrit original, mais seulement des copies exécutées par des scribes. Ils s'en vantaient même dans leur préface en disant que leur collègue n'avait jamais rien corrigé ni biffé de leurs rôles. Alors on commença à rechercher dans les œuvres des contemporains, mais on n'y découvrit pas même une nécrologie. Quand l'acteur de Stratford mourut, sa mort ne frappa aucun de ses contemporains et Ben Johnson lui-même qui, disait-on, avait été le compagnon de ses beuveries, ne se souvint de la mort de son ami que sept années plus tard, lors de la publication de l'im-folio.

Tout ce que les chercheurs arrivèrent à trouver, ce fut le pamphlet de Robert Green et, plus tard, une lettre de Lady Southampton, dans laquelle elle écrivait que la haute noblesse d'Angleterre n'avait jamais appelé Shakespeare autrement que Falstaff. En lisant attentivement le poème de Ben Johnson dans l'édition princeps des œuvres complètes de Shakespeare, on fut frappé par les mots suivants: «Tu es un monument sans tombeau». Alors on se ressouvint que Ben Johnson avait conseillé de ne pas s'attacher au portrait de l'auteur et de chercher dans son œuvre à le reconnaître.

La vie assez répugnante de l'usurier de Stratford cadrait assez mal avec l'idéal que l'on s'était fait de l'écrivain. Peut-être découvrirait-on dans ses œuvres sa véritable personnalité. En les lisant, on remarqua un détail qui ne revient avec autant d'insistance chez aucun autre auteur: les héros de Shakespeare ont un mystérieux penchant pour le déguisement et la mascarade. Dans le prologue de la «Mégère apprivoisée», un riche lord qui revient de la chasse, rencontre un paysan ivre et sale et imagine la singulière plaisanterie de lui donner tout ce qu'il possède et de lui faire tenir son rôle dans la société. Le paysan Sly devient lord et le lord un paysan ivrogne. Or, Sly n'est qu'un précurseur de Falstaff. Le prince Henri accomplit des actes héroïques qu'il attribue à Falstaff, lequel peut s'en vanter. Hamlet, pour qu'on ne le reconnaisse pas, met un masque. Coriolan se refuse à montrer ses blessures à la foule stupide et prétend qu'un autre a accompli le plus grand de ses hauts faits.

A force d'étudier l'œuvre de Shakespeare, on en vint à conclure que le monument de Stratford ne représentait pas les traits de l'écrivain et qu'il les dissimulait sous un masque. On regarda alors plus attentivement le portrait mis en tête des œuvres complètes et on s'aperçut que ce visage sans expression n'était que celui d'un masque. Le dessinateur en avait d'ailleurs souligné le caractère, car l'oreille gauche n'en est pas une et le trait accentué qui, partant de cette oreille, va jusqu'au menton indique bien que l'on a devant soi un masque recouvrant un visage dont on voit briller les yeux à travers les fentes du masque. Du reste, le personnage représenté porte le costume des lords et l'acteur de Stratford, qui n'a pu porter blason que dans la dernière année de sa vie et se faire appeler gentleman, n'a jamais revêtu pareil costume. La manche gauche en est placée de travers dans l'emmanchure, bref tout

indique que l'on se trouve en présence d'un mannequin cachant la véritable identité de Shakespeare.

Shakespeare, était-il le lord-chancelier Bacon?

Si Shakespeare n'était pas Shakespeare, qui était donc Shakespeare? En 1852, un savant américain, Harry Smith, publiait les résultats d'une découverte sensationnelle qui l'aida à créer ce qu'on appelle la théorie de Bacon. Dans les papiers du chancelier de la reine Elisabeth, Francis Bacon, l'un des hommes d'Etat et des savants les plus fameux de son époque, se trouvait une lettre dont les termes concordait presque littéralement avec ceux du fameux passage d'Hamlet dans lequel Laerte exhorte avant son départ son fils Polonius. Ce sont les célèbres règles du «parfait gentleman». Comment la lettre de Bacon avait-elle pu passer dans Hamlet.



Les «baconiens» ont détecté cette vieille édition de l'histoire de Henri de Bacon et en présentent le frontispice en témoignage que leur favori était bien le vrai Shakespeare, le «brandisseur de javelot». L'homme représenté serait Bacon. En réalité, il ne brandit pas de javelot, mais avec son bâton cherche à arrêter la roue de la fortune

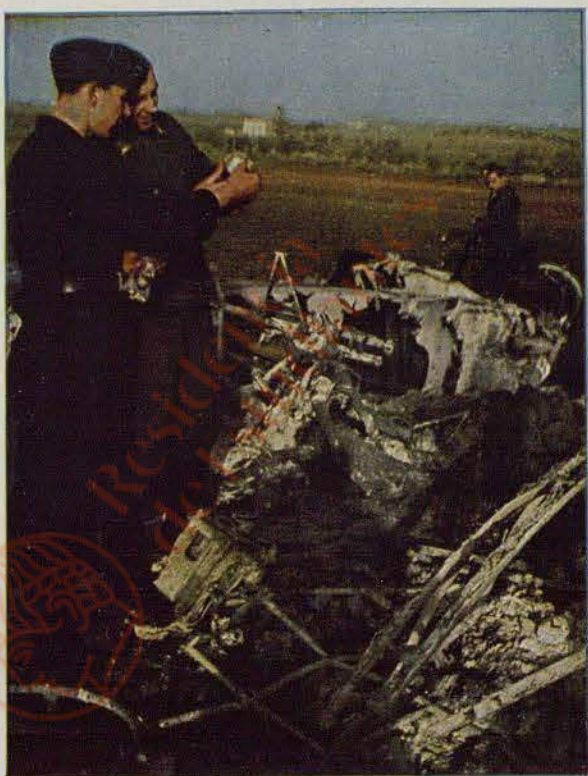
question qui fut le point de départ de la théorie baconienne. Une riche descendante de Francis Bacon, enchantée à l'idée que son ancêtre avait pu être l'auteur des œuvres de Shakespeare, fut, au fond, la promotrice du mouvement déclenché en faveur de cette théorie, lequel donna plus tard prétexte à la boutade de Mark Twain.

Les «Baconiens» se mirent alors à chercher des preuves pour étayer leur théorie. Ils crurent que Bacon, qui, comme beaucoup de gens de son époque, aimait se servir de mystérieux cryptogrammes et travestir sa pensée, avait laissé dans son œuvre poétique des indications permettant de déterminer qu'il était l'auteur des œuvres de Shakespeare. Le monde des savants apprit avec stupeur cette théorie, et les stratfordiens qui considéraient l'acteur comme l'auteur des œuvres parues sous son nom, la combattirent avec horreur. On n'en finissait plus de découvrir toujours de nouveaux cryptogrammes dans les drames de Shakespeare et les baconiens décrochèrent la timbale en découvrant que Bacon était non seulement l'auteur des œuvres de Shakespeare, mais se vantait aussi d'avoir écrit les poésies de Ben Johnson, de Spenser, de Green, voire même les ouvrages de Peele, Kyd et Marlowe. Qui plus est, on avait déchiffré dans

Suite page 36



Un avion de combat, pendant un vol contre l'ennemi, au-dessus de la Sicile: direction Malte!



Abattu par la DCA allemande:
les débris d'un avion anglais qui avait atta-
qué un aérodrome en Sicile. A droite: Des
avions de combat sur un aérodrome en Sicile

LA CROIX GAMMÉE sur le front méridional



Des paysannes sans travail



Chaque hôte habite une jolie
chambre de style rustique

L'œuvre d'assistance allemande « la Mère et l'Enfant » s'occupe aussi des paysannes qui ont besoin de repos. Le foyer de mères « Ruhwinkel » près de Ruhpolding, en Haute-Bavière, accueille 40 personnes chacune pour un mois. Ce sont des femmes qui ont souvent 12 à 13 enfants. Actuellement, il y a parmi les hôtes 6 femmes qui ont, à elles toutes, 65 enfants vivants. Les paysannes s'habituent difficilement à ce repos qui leur est entièrement inconnu, mais une fois accoutumées, elles jouissent de jours gais et insoucians. Elles reçoivent naturellement des soins médicaux



Ce sont de vraies vacances!

Les mains laborieuses ne connaissent pas le repos complet; mais soudain, le bruit des aiguilles s'arrête, et une tête, ridée par le labeur et les soucis, songe au bonheur des jours présents. Dans la grande salle, à droite, les paysannes se sont réunies pour prendre le café, pour bavarder et pour s'amuser

**En permission
dans la capitale**

Tous les soirs au
music-hall. Un en-
semble magnifique de
couleurs, de lumières,
de jolies femmes offre
quelques heures de
gaieté et d'insouciance





Jeu de rêve dans l'aquarium

Tel un jeu magique nous apparaît le va-et-vient continu des poissons. Leurs couleurs scintillantes qui semblent des lumières magiques, les plantes phosphorescentes, prisonnières, elles aussi, derrière un mur de verre — tout cela révèle un monde de rêve, grouillant d'une vie silencieuse. L'excellente

photo présentée ici est la première qui ait été réussie en couleurs, car les poissons transforment ou même perdent leurs couleurs sitôt qu'on les transporte dans une nouvelle ambiance. Il a fallu peu à peu les accoutumer à la lumière artificielle. Photo en couleurs de l'aquarium berlinois de Heddehausen

Maintenant l'Angleterre restait seule

Par le Colonel Ritter von Xylander

Notre série d'articles sur l'importance et le cours de la présente guerre se terminait par la description de la débâcle de la France jusqu'à l'armistice qui entra en vigueur le 25 juin 1940 à 1 h. 35. L'auteur, l'un des plus fameux écrivains militaires allemands, étudie maintenant le grand problème de la guerre contre l'Angleterre. Il montre comment a commencé l'affaiblissement de la Grande-Bretagne et il confirme par des chiffres exacts les grands succès remportés par la marine de guerre et l'armée de l'air allemandes contre la navigation anglaise

Cependant à l'Ouest de la France une bonne partie de la côte de l'Atlantique, que l'Allemagne devait occuper tout entière aux termes des dispositions de l'armistice était tombée entre les mains des Allemands, qui avaient atteint l'embouchure de la Gironde et la région d'Angoulême pour pousser ensuite, les deux jours suivants, jusqu'à la frontière espagnole, tout d'abord avec leurs formations motorisées. De même, au centre du pays, ils avaient partout gagné la future ligne de démarcation allant de Tours le long du Cher dans la direction de Moulins, avant que les armes cessassent d'avoir la parole. Dans cette région, les Français ne s'étaient défendus qu'en quelques points. Il n'avait pas eu de chocs plus graves lorsque, entre le pays montagneux du centre de la France et la frontière de l'Est, des troupes allemandes pénétrèrent jusqu'au Sud de Lyon vers Grenoble et dans les Alpes de Savoie derrière Genève tombant dans le dos de l'armée des Alpes aux prises avec les Italiens. Et à la cessation de la lutte des formations de montagne allemandes auxquelles on avait eu recours, étaient aussi en progression victorieuse dans le massif peu praticable au Sud du cours supérieur du Rhône.

Le destin de l'Armée française s'accomplit

Tous ces événements se déroulèrent sans liaison directe avec l'anéantissement de l'armée française de l'Est survenu entretemps. La 8^e armée qui couvrait la Haute-Alsace appartenait aussi à cette masse combattante surtout formée du groupe 2 avec ses trois armées. Quelques éléments peu importants de cette 8^e armée qui avaient vainement cherché à percer vers le Sud-Ouest, avaient été repoussés à Vesoul le 16 juin. D'autres formations peu étoffées passèrent sur le territoire neutre de la Suisse où elles furent internées. Quant à la masse de l'armée de l'Est, l'avance concentrique des troupes allemandes contre l'Alsace et la Lorraine décida de son sort. L'aile gauche du groupe d'armées allemand A, aile qui avait fait un mouvement de conversion vers l'Est, avait pris, le 15 juin au cours de sa marche vers la Moselle tous les ouvrages de Verdun et, après la reddition de Montmédy, Longuyon. Le 16, elle s'approchait de Saint-Michel, pénétrait dans Metz le lendemain et poursuivait sur Toul. D'autres formations du groupe se dirigeaient sur Neufchâteau, tandis que le général Guderian obliquait de Besançon vers le Nord-Est pour gagner la ligne de Belfort-Epinal et achever l'encerclement de l'armée française de l'Est.

C'est qu'entretemps le groupe d'armées allemand C avait attaqué celle-ci dans ses retranchements de la ligne Maginot. En dépit de la puissance de ses ouvrages, la 1^{re} armée était passée à l'offensive, toutes forces concentrées, le 14 juin, au Sud de Sarrebruck et, le jour d'après, la 7^e armée avait franchi le Rhin, malgré sa largeur et ses rapides, près de Neubrisach et dépassé les lignes de blockhaus se trouvant immédiatement au-delà. Ces irruptions dans ces fortifications de la frontière qui passaient pour imprenables s'étaient effectuées avec

l'intense coopération de l'arme de l'Air et de l'artillerie lourde. Sur les deux points les succès furent rapidement exploités, la 1^{re} armée se dirigeant vers la ligne Lunéville-Sarrebourg, et la 7^e vers les Vosges en détachant des forces contre Strasbourg. Une troisième percée eut lieu plus tard au Sud de Wissembourg, tandis que des points de rupture on cherchait à enlever les ouvrages de la ligne Maginot en les prenant à revers. Par ces initiatives multiples visant le centre de l'Alsace et de la Lorraine, l'armée de campagne française qui était prête à se mettre en marche et qui ne se défendit avec acharnement que par endroits, se trouva désagrégée en plusieurs groupes dont d'importantes fractions se rendirent, en englobant les commandants des quatre armées, jusqu'à la dernière reddition, celle d'un corps d'armée sur le Donon. N'avaient tenu jusqu'au début de l'armistice que les parties de la ligne Maginot qui, pour éviter des pertes, n'avaient pas été attaquées, la fin de la lutte devant amener automatiquement leur capitulation.

Ce qui après ces six semaines de campagne demeurait encore à la France, représentait environ un tiers du territoire métropolitain. Dans ce secteur où l'ennemi n'avait pas encore pénétré il n'y avait plus, à part les troupes se trouvant à la frontière des Alpes, de formations en état de combattre; il ne restait que des débris d'unités profondément démoralisées et privées de tout matériel. Il ne fallait réellement plus songer à résister. Le nouveau gouvernement s'était engagé dans la seule voie raisonnable pour mettre fin à une lutte inutile. Le coup était rude pour l'Angleterre abandonnée à elle-même en face de l'Allemagne et de l'Italie. Le Reich ne pouvait que demeurer indifférent à ses efforts en vue de dresser un contre-gouvernement français et d'organiser des corps d'auxiliaires avec les éléments militaires qui avaient fui dans son île ou dans ses possessions, il pouvait les considérer avec la même imperturbabilité que la formation d'unités du même genre avec les ressortissants de tous les alliés lâchés par l'Angleterre et voués à leur perte par celle-ci. En effet, sa situation se trouvait extraordinairement améliorée par cette campagne d'Occident qui avait pris six semaines. Stratégiquement, le Reich enveloppait maintenant la métropole de l'Empire britannique, de la Norvège à la Bretagne et dans le secteur Sud-Ouest de ce demi-cercle se trouvait tellement rapproché de l'île que ses forces aériennes et navales pouvaient agir contre elle avec une efficacité incomparablement accrue. La nouvelle Grande Guerre se trouvait sur terre déjà incontestablement terminée au désavantage des Alliés d'autrefois et de la Grande-Bretagne dans sa peu «splendide isolation». Les perspectives que la guerre maritime pouvait offrir à celle-ci se trouvaient également très diminuées. Le Reich était redevable de ces résultats à la supériorité de sa direction qu'Adolf Hitler incarnait au double point de vue politique et militaire. C'est aux décisions de cette direction, décisions de la plus extrême audace mais qui tenaient soigneusement compte des possibilités de fait et s'appuyaient sur la plus minutieuse des préparations,

qu'étaient surtout dues l'ampleur et la rapidité des succès remportés.

Pourquoi cette Victoire fut la plus glorieuse de tous les temps

Et l'armée allemande dans tous ses éléments, grâce à sa structure remarquable, aux forces qui l'animaient et à son instruction hors de pair, avait été à la hauteur de toutes les exigences. C'était beaucoup plus que ce que les adversaires et aussi la «communis opinio» avaient estimé réalisable. La campagne avait montré que les critiques antérieures des spécialistes militaires de l'étranger, d'après lesquelles l'armée allemande ne connaissait que les assauts massifs sans stratégie, étaient injustifiées et que l'opinion selon laquelle l'armée allemande avait une préférence excessive pour l'enveloppement comme passe-partout de victoire, ne répondait pas à la réalité. Certes, on avait anéanti à différentes reprises de grandes armées en les encerclant; mais dans la première phase de la campagne ce résultat avait été obtenu par une attaque frontale comme point de départ avec percée consécutive et dans la dernière phase la poursuite à travers l'Ouest et le centre de la France avait provoqué l'effondrement de l'adversaire. Aucun schéma stratégique, aucun attachement à des théories préconçues, aucune imitation aveugle des précédents, le haut commandement allemand avait été au-dessus de tout cela. Certes, il avait tenu compte des grands principes immuables de l'art de la guerre, mais il les avait appliqués avec une complète maîtrise de tous les moyens et données techniques de notre époque pour en tirer un summum de résultats. En cela il était de beaucoup supérieur à ceux qui lui furent opposés. Aussi, dans le manifeste qu'il publia à l'occasion de la conclusion de l'armistice, le Führer pouvait-il dire de la période de guerre ainsi terminée que c'était «la plus glorieuse victoire» de tous les temps. Il avait ainsi toute la liberté de commencer la suivante au moment qui lui paraissait le plus opportun et de l'ordonner comme il lui semblait bon.

L'Angleterre et les «Français libres»

L'effondrement de la France joint à la grave défaite du corps expéditionnaire anglais qui, dans sa fuite vers l'Angleterre, avait perdu tout son équipement, ébranla profondément la position de la Grande-Bretagne. Elle chercha avant tout à s'assurer l'aide de ces parties de l'armée française qu'elle avait encore sous la main. Outre les formations de l'armée de terre qui s'étaient réfugiées en Angleterre, elle voulait surtout s'emparer de la flotte française. Bien que l'Allemagne eût donné l'assurance, dans les conditions du traité d'armistice, qu'elle n'emploierait pas contre l'Angleterre la marine de guerre française, la Grande-Bretagne se servit du prétexte d'une telle éventualité pour agir par la force contre les parties de la marine de guerre française qu'elle pouvait atteindre. Les croiseurs français stationnés à Alexandrie furent désarmés ainsi que d'autres navires de guerre dont l'équipage se refusait à faire cause commune avec les Anglais. Le 3 juillet, une escadre anglaise attaquait, dans le nouveau port de guerre de Mers-el-Kébir, près d'Oran, dont les installations n'étaient pas encore terminées, les navires commandés par l'amiral Gensoul, et qui s'y trouvaient à l'ancre. Après avoir adressé un bref ultimatum à l'amiral, les Anglais coulèrent un certain nombre de ses bateaux, tandis que d'autres réussissaient à se réfugier à Toulon. Le 5 juillet, les Anglais coulèrent dans un combat près de la Crète, le contre-torpilleur français «Frondeur»; trois jours plus tard, ils tiraient sur le

nouveau vaisseau de ligne « Richelieu », qui n'avait pas encore tout son équipement de guerre et se trouvait en rade de Dakar. Néanmoins, l'Angleterre ne put ainsi accroître sa flotte que d'un petit nombre de bateaux.

La Grande-Bretagne essaya aussi d'obtenir une aide plus importante de la part des Français en reconnaissant, le 28 juin, le général de Gaulle, qui s'était enfui en Angleterre, comme « chef de tous les Français libres ». D'autres accords furent conclus ultérieurement avec cet officier, condamné entre-temps à mort, dans son pays pour crime de haute trahison. Et tout l'appareil de la propagande et du service secret anglais fut mis en mouvement pour frayer à cet homme des voies dans les possessions françaises. Les machinations tentées près des gouverneurs et des commandants militaires des différentes possessions françaises demeurèrent cependant sans résultat, exception faite de quelques petits mouvements d'importance simplement locale. Partout, le gouvernement français de Vichy intervint rigoureusement, destituant et rappelant tous les hommes dont l'attitude ne lui semblait pas correcte. Par de telles mesures, le Maréchal Pétain réussit à conserver ou à rétablir son autorité.

Au début de septembre, il envoya comme délégué en Afrique française, le général Weygand, muni des plus grands pouvoirs. Celui-ci avait à organiser l'armée, non seulement dans les possessions du Nord de l'Afrique, mais aussi en Afrique Occidentale et Equatoriale, de manière à y consolider la situation. Son influence se faisait déjà valoir à la fin de septembre lorsque les Anglais, poussant en avant de Gaulle, tentèrent de prendre pied dans l'Afrique Occidentale Française. Le 23 septembre des forces navales britanniques importantes parurent devant Dakar. Des parlementaires envoyés par de Gaulle exigèrent la reddition, demande qui fut repoussée. Là-dessus, les Anglais ouvrirent le feu auquel ripostèrent les troupes sous le commandement du général Barreau, pendant que le vice-amiral La Croix faisait sortir du port ses sous-marins. De part et d'autre, l'aviation

intervint aussi dans le combat. Le 24, les Anglais renouvelèrent le bombardement de Dakar, mais ils se virent contraints, le 25 au matin, de cesser l'entreprise, les vaisseaux de ligne anglais « Barham », « Résolution » et le croiseur « Kent » ayant été gravement atteints, alors que seuls deux petits bateaux français avaient pu être coulés. En manière de représailles, l'aviation française bombardait Gibraltar, comme elle l'avait déjà fait après l'attaque contre la flotte française à Oran.

Des Agents de De Gaulle tentent de soulever l'Afrique

Alors que l'Afrique Occidentale restait fidèle au gouvernement du Maréchal Pétain, des parties de l'Afrique Equatoriale avaient déjà été soulevées à la fin du mois d'août, contre son gouvernement par des agents de De Gaulle. Après que les « Français libres » eussent pris pied à l'intérieur du pays et dans le Cameroun, de Gaulle, de nouveau appuyé par des forces navales anglaises, entreprit une attaque contre le Gabon, colonie qui obéissait encore au gouvernement de Vichy. Vers le milieu de novembre les principales localités de cette colonie étaient tombées peu à peu aux mains de De Gaulle. Ainsi, tout un ensemble de territoires, à partir de la côte au nord de l'embouchure du Congo jusqu'au lac Tchad se trouvait soustrait à l'autorité du Maréchal Pétain. Avec l'appui de l'Angleterre et l'aide du Congo belge, ce territoire trouvait les conditions économiques nécessaires pour vivre. Ce n'est que vers la fin de l'année que ses effets militaires se firent sentir quand de faibles détachement de « Français libres », traversant le Sahara se mirent à harceler les postes frontières des Italiens dans le sud de la Tripolitaine. La défection de ces territoires français n'apporta donc pas à l'Angleterre un appoint notable de forces, non plus que les petites unités, formées pour la plupart de Français qui s'étaient enfuis de Syrie, qui participèrent aux attaques anglaises contre les Italiens dans le Nord de l'Afrique.

Les Anglais en sont réduits à leurs propres forces

Une telle aide ne pouvait servir à l'Angleterre que du point de vue de la propagande. L'espoir qu'elle avait pu avoir d'obtenir dans une plus grande mesure l'aide de la France, ne se réalisa pas. En effet, lors d'une entrevue que le Führer eut le 24 octobre à Montoir avec le Maréchal Pétain, le gouvernement français exprima, comme il l'avait déjà fait à diverses reprises, sa volonté de collaborer avec l'Allemagne. Bien que la situation de la politique intérieure en France ne fût pas encore complètement éclaircie, tout espoir de voir se modifier l'attitude de la France disparut en entendant confirmer cette volonté de collaboration. La présence de gouvernements fantômes de la Pologne, de la Norvège, de la Belgique et des Pays-Bas, ainsi que la prétendue formation de forces armées de ces États, n'eurent pas non plus grande importance pour l'Angleterre. Dans sa lutte contre l'Allemagne, elle en était réduite à ses propres forces.

Il ne semblait pas au gouvernement britannique, après l'effondrement de la France, et vu la panique qu'il produisit en Grande-Bretagne, que l'Angleterre fût assez forte pour détourner le pire destin. Lorsque l'Allemagne se fut emparée des côtes de la Manche et de l'Océan Atlantique et que, le 30 juin, les troupes allemandes eurent pris possession des îles de la Manche, première conquête de sol britannique, l'Angleterre demeura dans l'angoisse permanente de voir les Allemands débarquer. Il est de fait que ses forces terrestres notamment étaient tout à fait insuffisantes, tant au point de vue du nombre que de l'équipement et de l'instruction, pour empêcher un tel débarquement.

Les hommes qui jusque-là avaient joué le rôle le plus important dans l'armée furent relevés de leurs postes. Le général Sir E. Ironside, commandant en chef des troupes métropolitaines, fut remplacé par le général Sir A. Brooke, qui avait toujours préconisé la motorisation. Le commandant du corps expéditionnaire en France, Lord



Dans chaque main l'élégance même : le stylo transparent Pelikan

Gort obtint le poste peu important d'inspecteur général de l'instruction militaire. Pour les régions du sud de l'Angleterre qui semblaient le plus menacées, on choisit le général Auchinleck qui avait commandé les troupes à Narvik et avait été aussi commandant de la division motorisée. C'est à lui que l'on confia la direction des troupes motorisées. On commença aussi à réorganiser l'armée en augmentant considérablement sa mécanisation, dans l'intention de tenir toujours prêtes, à l'intérieur du pays de grandes formations de troupes mobiles et rapides. Celles-ci devaient secourir à temps les troupes qui surveillaient les côtes, de manière à anéantir les Allemands qui débarqueraient, en s'appuyant sur de nouveaux barrages et de nouvelles fortifications.

L'Angleterre étend les obligations militaires

Peu à peu de nouvelles classes furent soumises à l'obligation de servir dans la milice. Un décret, signé par le Roi, le 28 janvier 1941, étendit l'obligation du service militaire à 23 classes en tout, de 18 à 40 ans. Il est vrai que le recrutement de la plus jeune des classes et des quatre classes les plus âgées n'était pas encore effectivement prévu. Outre ce recrutement pour l'armée régulière, on créa une nouvelle milice dans laquelle devaient s'enrôler volontairement les autres habitants mâles de l'île, pour autant qu'ils n'étaient pas déjà enrôlés dans les services de la défense passive. Cette nouvelle partie de l'armée fut destinée à la protection locale contre les troupes d'invasion et, passant outre à toutes les lois du droit des gens, à pratiquer une guerre de francs-tireurs contre les Allemands qui pénétreraient en Angleterre.

Les hommes d'état anglais prétendent que ces mesures ont permis de mettre sous les armes 4 millions de combattants, la milice en comprenant 1.700.000; mais les possibilités d'utiliser toutes ces recrues pour des buts militaires sont demeurées relativement très faibles. Le manque de chefs et de personnel pour l'instruction s'est

fait tout particulièrement sentir. En ce qui concerne la milice, on n'a pu résoudre le problème des chefs. Durant longtemps, l'équipement resta des plus défectueux, car il fallait aller d'abord au plus pressé et remplacer tant bien que mal l'équipement perdu en France. Même lorsque l'on eut comblé les plus grandes lacunes, l'effort pour mécaniser l'armée ne put être que partiellement réalisé.

On constate une situation analogue dans les autres parties de l'armée. Un grand manque de personnel se faisait sentir dans les forces aériennes et surtout la fabrication des appareils se montra parfaitement insuffisante. Aussi Lord Beaverbrook fut-il nommé Ministre pour la fabrication d'avions et, vu l'importance de son activité, nommé, au début du mois d'août, membre du cabinet de guerre. Les plaintes qui s'étaient fait entendre après la campagne de France où, disait-on, l'aviation avait mal soutenu les efforts de l'armée de terre, eurent pour effet la création, le 1^{er} décembre, d'un nouveau service. «Le commandant en chef pour la collaboration avec l'armée de terre» doit coordonner les efforts des deux catégories de troupes qui, jusqu'à présent, ne collaboraient pas d'une façon suffisante. Son chef d'état-major est un officier de l'armée de terre.

L'affaiblissement de l'Angleterre commence à s'accuser

Le débarquement allemand tant redouté ne s'étant pas produit, les Anglais se sentirent délivrés de ce cauchemar; mais ils avaient beau se donner l'air d'avoir remporté un grand succès du fait que l'invasion n'avait pas eu lieu, la marche des événements ne devait pas tarder à leur faire savoir le contraire, à eux et au monde entier. Il y avait, en effet, d'autres moyens de menacer gravement la Grande-Bretagne.

Les discussions qui se poursuivaient à l'étranger sur les mesures qu'allait bien pouvoir prendre l'Allemagne, ne pouvaient en rien influencer le Führer, toujours

décidé à n'agir que suivant les exigences de la situation. Après la victoire remportée sur la France, la première tâche qui incombait à l'armée allemande était d'organiser les positions conquises sur la Manche et sur l'Océan Atlantique. Ce n'était pas en prévision d'une attaque menée par l'Angleterre, qui venait d'être battue, qu'il fallait procéder à des installations sur les côtes de la France, de la Belgique et des Pays-Bas, mais pour préparer la poursuite ultérieure de la guerre. De grands travaux attendaient de ce fait la marine de guerre et l'armée de l'air. Il s'agissait d'agrandir et de créer des bases pour les forces navales, ainsi que des aérodromes. Il fallait préparer une concentration de grand style des forces qui devraient s'élancer contre un ennemi que la mer et la Manche séparaient de l'armée allemande. En temps, on passa à l'exécution des mesures de combat ordonnées par le Führer. Pour la période envisagée, il s'agissait d'affaiblir l'Angleterre, pour préluder ainsi à sa défaite. A cause de la situation géographique du pays ennemi, l'armée de terre allemande cessa de jouer le premier rôle dans le combat. A part les quelques batteries qu'elle mit en position à côté de pièces à longue portée que la marine avait installées sur la côte, l'armée de terre se retira pour le moment du combat contre la Grande-Bretagne, laissant aux deux autres parties de l'armée le soin de la poursuivre.

Le but de cette lutte était d'affaiblir les forces de l'ennemi que l'on pourrait atteindre et de diminuer la force de résistance de la nation anglaise. Ce but devait être atteint par une étroite collaboration entre les forces aériennes et navales qui paralyseraient l'importation indispensable à la Grande-Bretagne, troubleraient et, autant que possible, anéantiraient la fabrication de ses engins de guerre, enfin, ébranlèrent la volonté de combattre du peuple anglais entier.

La lutte déjà commencée contre les communications maritimes de l'Angleterre pouvait encore être rendue plus efficace grâce aux positions stratégiques que l'Al-

N'avez-vous rien oublié?

Vite! Examinez le contenu de votre poche ou de votre sac à main : le porte-monnaie, les clefs, la carte d'identité, tout est là ; oui, mais peut-être quelque chose de presque aussi important y manque-t-il encore : l'appareil de poche TENAX. Petit et léger, cet appareil de petit format 24x24 mm., instantanément prêt à l'emploi, peut être logé dans chaque poche. C'est pourquoi il devrait toujours être avec vous pour vous permettre de profiter des multiples motifs qui se présentent chaque jour devant vos yeux. Ses particularités principales sont : le dispositif d'armement rapide, l'objectif Novar qui, grâce à sa courte longueur focale, a une profondeur



de champ très étendue, le déclenchement sur le boîtier, la possibilité d'actionner le levier d'armement et le bouton de déclenchement avec deux doigts, le viseur optique automatique et l'obturateur "COMPUR" donnant des vitesses de 1 à 1/300 de seconde. Le TENAX II se distingue de l'appareil de poche TENAX avant tout par le télémètre-viseur, les objectifs Zeiss interchangeables de haute luminosité et le déclencheur automatique encastré. Le format 24x24 mm. est très économique puisque, sur bobine CONTAX normale, il donne 50 poses, ce qui est un grand avantage surtout pour l'emploi du film en couleurs.

Les trois conditions du succès: Appareil Zeiss Ikon, Objectif Zeiss, Film Zeiss Ikon!

Pour recevoir des imprimés, prière de s'adresser aux représentants de Zeiss Ikon AG., Dresde :

en France : "Ikonta" S.A.R.L. Paris XI^e, 18-20, Rue du Faubourg du Temple - en Suisse : Merk, Zurich, Bahnhofstr. 57 b - en Belgique : H. Nièraad, Bruxelles-Schaerbeek, 14, Rue Fraikin

Allemagne venait de gagner pendant les dernières campagnes, et grâce aussi au renforcement de la marine de guerre allemande, qui allait toujours s'accroître. Jamais, dans l'histoire moderne de l'Angleterre, un ennemi ne s'était trouvé dans des positions si favorables vis-à-vis de la Grande-Bretagne. En possession des côtes, depuis le Cap Nord jusqu'aux Pyrénées, l'Allemagne pouvait efficacement menacer avec ses moyens de combat les voies d'accès de l'Angleterre. Le sud-est de celle-ci se trouvait étroitement encerclé entre Texel et Brest, ce qui permettait l'emploi d'armes offensives dirigées contre l'Angleterre à distances favorables. Et même en face de Calais, les Allemands dominaient avec leurs canons à longue portée une importante partie de territoire anglais.

Etant donné ces petites distances, la vedette rapide commença à jouer un rôle très important. Les Anglais, en effet, ne pouvaient traverser la Manche que sous la protection de la nuit et du brouillard, sans parler de toute sorte de mesures de précaution. Le port de Londres qui, en temps normal, est essentiel pour l'importation britannique, ne pouvait plus être utilisé que de façon restreinte. Si l'on réussissait à éliminer pour une bonne part les ports au sud et à l'est de l'Angleterre, les installations des ports sur la côte occidentale ne suffiraient plus et le réseau ferroviaire partant de ces ports n'arriverait plus à assurer le ravitaillement du pays en ces grandes quantités de matières premières et de denrées alimentaires dont il ne pouvait se passer. Du reste, les ports sur la côte occidentale n'étaient déjà plus sûrs eux-mêmes. L'entrée dans la mer d'Irlande par le sud était trop près des côtes de la Bretagne, de sorte que l'on en pouvait gêner fortement le passage, d'ailleurs barré par les soins de l'Angleterre. Ainsi les bateaux qui se rendaient dans des ports anglais se voyaient contraints de choisir l'entrée par le nord, ce qui facilitait encore la menace exercée par les forces navales de l'Allemagne.

Blocus total et guerre de croiseurs sur toutes les mers

Lorsque la Grande-Bretagne repoussa de nouveau, après la débâcle de la France, l'appel à la raison que le Führer lui avait adressé dans son discours de paix du 19 juillet, lorsqu'elle eut persisté non seulement à continuer contre l'Allemagne une guerre sur mer contraire aux principes du droit des gens, mais encore eut contraint toute la navigation neutre à subir son contrôle, lorsqu'elle s'empara des bateaux de commerce des Etats vaincus par l'Allemagne et obligea leurs équipages à la servir, l'Allemagne put déclarer, le 19 août, le blocus total contre l'île britannique. Tout bateau qui s'approcherait des côtes de l'Angleterre s'exposerait à être coulé. Peu de temps après, l'Italie fit une déclaration analogue pour les territoires entrant en considération dans sa lutte.

Par ces mesures, l'Angleterre se vit contrainte, plus encore que par le passé, d'employer le système de convoiement, lequel diminuait encore la possibilité d'utiliser le tonnage, vu la perte de temps résultant de la nécessité de réunir tous les bateaux d'un convoi et aussi de la nécessité de régler la marche du convoi d'après la vitesse du bateau le plus lent. L'extension du théâtre de la guerre navale à de vastes régions eut des conséquences de même nature. En effet, non seulement les transports de l'Angleterre se trouvaient menacés en Méditerranée et dans le Golfe d'Aden par les actions de la marine italienne; mais le nombre des bateaux allemands, s'attaquant aux cargos, augmentait sur les mers lointaines et ils y détruisaient le tonnage commercial de la Grande-Bretagne.

Le 8 Novembre et le 29 Décembre, des convois anglais furent attaqués dans le Nord de l'Atlantique par des bâtiments allemands et gravement endommagés. En poursuivant dans le Sud de l'Atlantique des croiseurs auxiliaires allemands, l'Alcantara fut gravement endommagé dans le combat livré contre eux, à la fin de juillet et, au commencement de décembre, le « Carnarvon Castel » subit le même sort. Dans l'Océan Indien, le bateau-citerne « British Commander » fut coulé le 28 août. Des bateaux allemands posèrent au mois d'août des mines dans le voisinage de la côte sud de l'Australie et ils détruisirent dans un combat le vapeur armé « Turakina ». Vers la fin de l'année, un grand nombre de bateaux furent arraisonnés dans les eaux de la Polynésie et, le 27 décembre, des objectifs militaires furent bombardés sur l'île de Nauru à l'Est de la Nouvelle-Guinée. Les

pertes subies en janvier et février 1941 prouvent que la navigation britannique continue à être sans cesse menacée dans l'Océan Pacifique. L'occupation des îles Féroé et de l'Islande par les Anglais n'a pu elle-même empêcher les bâtiments de guerre allemands de poursuivre une guerre de croiseurs au Nord de la Grande-Bretagne. L'occupation de la côte de l'Atlantique offrait à la marine allemande de nouvelles possibilités d'action.

La flotte anglaise ne pouvait faire face aux besoins accrus par la nécessité de protéger les convois, car elle possédait beaucoup moins de bâtiments aptes à le faire qu'à la fin de la grande guerre. L'Angleterre se vit donc contrainte, le 25 août, d'accepter les conditions que lui faisaient les Etats-Unis pour mettre à sa disposition 50 contre-torpilleurs d'un type déjà vieilli. Les négociations à ce sujet duraient déjà depuis longtemps, car les Etats-Unis exigeaient, en revanche, des points d'appui dans toutes les possessions britanniques devant la côte Est de l'Amérique. C'est pour ce plat de lentilles, accroissement très douteux de sa flotte de guerre, que la Grande-Bretagne abandonna la suprématie qu'elle exerçait depuis des siècles dans la partie occidentale de l'Atlantique. Seule l'amère nécessité pouvait motiver une telle décision. Du reste, c'était là le premier pas dans une voie où elle se trouvait contrainte de persévérer. Les Etats-Unis s'approprièrent à recueillir l'héritage de la Grande-Bretagne.

Le rapport fait au Sénat en 1941, par l'ancien candidat à la Présidence, Willkie, à son retour d'Angleterre à Washington, montre que les navires cédés par les Etats-Unis n'ont guère rempli leur destination. Les hommes d'état anglais avaient déclaré qu'il était nécessaire d'obtenir encore d'autres contre-torpilleurs et que, pour assurer la sécurité des transports par mer, il était indispensable que l'Amérique envoyât sans cesse de nouveaux bâtiments de guerre. La tentative faite pour remédier au manque de navires capables de convoier la flotte marchande, en créant le nouveau type de « corvette » que l'on peut construire rapidement, n'a produit que des résultats insuffisants.

Il ne faut pas oublier les forces aériennes ...

La solution recherchée pouvait d'autant moins satisfaire que, dans la lutte menée par les forces allemandes contre l'importation britannique, l'aviation secondait la marine de la manière la plus active, non seulement en posant des mines aux points les plus importants des routes navigables, mais aussi en attaquant directement les bateaux anglais ou ceux qui naviguaient au service de l'Angleterre. La situation des nouvelles bases aériennes et l'amélioration des machines leur permettaient d'étendre toujours plus leur rayon d'action. Non seulement la Mer d'Irlande se trouvait comprise dans ce rayon d'action, mais les avions allemands de combat pénétrèrent de plus en plus loin dans l'Atlantique, loin au delà de la côte occidentale de l'Irlande. Alors qu'au début on pouvait annoncer des résultats obtenus contre des bateaux rencontrés à 200 km. à l'ouest de l'Irlande, depuis la fin de 1940, la navigation anglaise est menacée déjà à 500 et même à 600 km. à l'ouest de cette île. Le 9 février 1941, des bombardiers allemands attaquèrent également un convoi anglais à 500 km. à l'ouest des côtes du Portugal, donc dans le centre de l'Atlantique, et coulèrent de nombreux bateaux, représentant 50.000 tonnes brutes. Le même jour, un aérodrome anglais en Islande apprit à ses dépens qu'il n'était plus à l'abri des attaques d'aviateurs allemands. Les nouveaux modèles d'avions de combat à long rayon d'action Focke-Wulf-Kurier, permettent des entreprises sur longs parcours et avec de grandes charges de bombes. Au début de novembre, le major d'aviation Harlinghausen put annoncer qu'il avait coulé le $\frac{1}{20}$ des bateaux de commerce atteints, représentant une perte de 100.000 tonnes brutes.

Dans cette lutte menée de concert par la marine de guerre, et les forces aériennes de l'Allemagne, les deux catégories d'armes ont fait merveille. Les équipages des contre-torpilleurs, torpilleurs et vedettes rapides ont eu souvent l'occasion de gagner l'insigne du front créé au mois d'août. C'est ainsi que, le 18 Octobre, devant le canal de Bristol, des contre-torpilleurs allemands rencontrèrent une flottille de croiseurs et de contre-torpilleurs anglais bien supérieurs en nombre, qui ouvrit aussitôt le feu contre les Allemands à une distance où ne pouvaient porter nos canons; alors, en plein jour, les Allemands

passèrent à l'attaque à la torpille et ils purent voir, après un coup bien placé, les Anglais virer de bord. Parmi les entreprises exécutées par les vedettes rapides, il faut mentionner celle du 23 décembre au cours de laquelle, devant la côte orientale de l'Angleterre, un convoi protégé par 6 croiseurs britanniques perdit un grand bateau-citerne et un bâtiment de transport. Les bateaux allemands rentrèrent indemnes, bien qu'ils eussent dû combattre de près les contre-torpilleurs.

... ni les sous-marins

Les attaques de sous-marins augmentèrent encore par l'entrée en action de sous-marins italiens, qui surent toujours forcer le passage difficile à travers le détroit de Gibraltar, portant ainsi leur attaque jusque dans le Sud de l'Atlantique. Certains commandants de sous-marins allemands furent particulièrement heureux dans leurs entreprises. Ainsi au début de novembre, le lieutenant de vaisseau Kretschmer enregistrant un total de bateaux coulés par lui, représentant 217.089 tonnes brutes. Auparavant, le lieutenant de vaisseau Prien avait déjà dépassé la limite de 200.000 tonnes. Le 17 décembre, le lieutenant de vaisseau Schepke rentrait à sa base et pouvait annoncer des résultats de même importance. Le 27 septembre, jour où l'arme des sous-marins célébrait son 5^{ème} anniversaire, le Grand-Amiral Raeder pouvait annoncer que l'on avait déjà coulé 458 bateaux de commerce — représentant 3.120.000 tonnes brutes — et navires de guerre. Depuis lors, le chiffre de tonnage coulé s'est encore accru, grâce à la collaboration avec les forces aériennes, ainsi qu'on a pu le voir lors de l'épisode typique, à la fin d'octobre, où le grand vapeur « Empress of Britain », jaugeant 42.000 tonnes, fut d'abord incendié par l'avion de combat du lieutenant Jop, puis coulé par le sous-marin de l'enseigne de vaisseau de 1^{ère} classe Jenisch, appelé à la rescousse. L'aviation de reconnaissance a permis également l'effort conjoint de plusieurs sous-marins qui, vers le milieu d'octobre, ayant attaqué un convoi au Nord de l'Irlande, purent anéantir en une seule nuit 26 bateaux portant pleine cargaison et représentant environ 150.000 tonnes brutes. Parfois les attaques de l'aviation contre les navires ont pu être exécutées par d'assez importantes formations. Ainsi, dans les derniers jours d'octobre, des Stukas ont pu intercepter 3 convois devant la côte sud de l'Angleterre, coulant 13 bateaux d'un tonnage de 47.000 tonnes brutes, et en avariant 9 autres. En février 1941, la collaboration des escadres aériennes avec les forces navales et sous-marines a donné d'excellents résultats, de grandes attaques contre les convois ont été effectuées dans l'Atlantique, à l'ouest du Portugal. Le total des résultats obtenus par la guerre navale augmente donc rapidement. Au mois d'août 1940, les forces navales avaient coulé, à elles seules, 596.500 tonnes brutes, dont 93.500 par la marine de guerre de surface. En septembre et octobre, marine et aviation ont coulé ensemble 1.308.600 tonnes brutes, dont 946.000 par les sous-marins (navires de guerre non compris). Depuis le début de la guerre, le chiffre du tonnage coulé s'élève à 7.162.200 tonnes brutes dont 1.810.000 par les navires de guerre de surface, 3.714.000 par les sous-marins et 1.638.200 par l'aviation. Depuis le 25 juin 1940 jusqu'à la fin de l'année, l'Angleterre a perdu, en propre tonnage commercial ou tonnage utilisé par elle, 3.200.000 tonnes coulées par la marine de guerre allemande et 700.000 détruites par l'aviation; en outre, au moins 264 bateaux de commerce, représentant plus de 2.000.000 tonnes brutes ont été endommagés. Pour la même période, le chiffre des pertes de la marine de guerre anglaise a été de 12 contre-torpilleurs, 8 sous-marins, 9 croiseurs auxiliaires, 63 petits bateaux de guerre et 3 canonnières coulés par la marine de guerre allemande et 32 unités diverses détruites par l'aviation. Il faut ajouter à ces pertes celles que les Italiens ont causées aux Anglais. Elles se chiffraient, au milieu de janvier à 138.000 tonnes brutes de bateaux coulés par des sous-marins dans l'Atlantique, tandis qu'en Méditerranée la marine italienne avait coulé 6 bateaux-citernes, 32 vapeurs et 2 voiliers, l'aviation coulait 5 vapeurs, la marine ayant endommagé 11 bateaux et l'aviation 44. Quant à la marine de guerre britannique, la flotte italienne lui avait fait perdre 1 vaisseau de ligne, 6 croiseurs, 11 contre-torpilleurs, 16 sous-marins et 3 bateaux plus petits; l'aviation avait coulé 4 croiseurs et 3 sous-marins, enfin 119 bateaux avaient été plus ou moins gravement endommagés par le feu de l'artillerie ou par des bombes.

La suite au prochain numéro



Lors d'une tournée au «Gouvernement Général», les deux sœurs avaient remporté chez les soldats allemands un succès sans pareil, tel qu'elles invitèrent quelques-uns des spectateurs reconnaissants à venir passer leur prochaine permission chez elles. Ces heureux ne se firent pas attendre — et ils pourront raconter à leurs camarades que les célèbres vedettes de la danse ont dansé, pour eux tout seuls

«Bis... bis!»

Les deux sœurs Höpfner, l'un des couples les plus charmants d'Allemagne, donnent une petite représentation privée



Après quoi on admira longuement les costumes; l'on remarqua surtout le contraste entre les gracieux petits souliers des deux danseuses et les bottes des militaires; puis l'on prit le café pour couronner joyeusement l'aventure mémorable de cette permission



Non, elle n'est pas pliable. Elle obéit à sa propre loi, à un « principe rigide ». En renonçant délibérément au moindre détail étranger à la photographie même, elle a su atteindre une précision exemplaire.

Rolleiflex et Rolleicord sont impérissables. Elles conservent leur précision du premier jour malgré l'emploi le plus réitéré. Elles sont constamment prêtes à être utilisées. La précision proverbiale de la Rollei est, ne l'oublions pas, la condition fondamentale des photos détaillées avec un objectif d'une grande puissance lumineuse.

Un chiffre prouve-t-il quelque chose?

A la Rollei se sont ralliés

400,000

amateurs, que des premiers prix ont récompensés à d'innombrables reprises.



Rolleiflex
Rolleicord

FRANKE & HEIDECKE / BRAUNSCHWEIG

En plus on annonce...

Aide en dernière heure

L'ancien conseiller de «beauté» de feu la reine Marie de Roumanie, M. Donu Edmond, se trouve à Londres.

Mais c'est en Espagne que réside Mme Lupescu, la favorite de l'ex-roi Charles de Roumanie.

D'Espagne est parvenue à Londres la nouvelle sensationnelle que Mme Lupescu



avait perdu tous ses charmes parce que les cosmétiques d'Espagne ne valaient rien.

«Il est effrayant de se représenter que Mme Lupescu doive perdre ses charmes célèbres qui ont conquis le cœur d'un roi!» gémit M. Donu Edmond dans le «Daily Mirror». Mais il ajoute que l'on a expédié par hydravion en Espagne un colis d'une valeur de 20 Livres, contenant: de la poudre de riz, des bâtons de rouge, du rouge pour les joues, des cils artificiels, de la brillantine, de l'huile cosmétique, des crèmes de rajeunissement, des lotions pour teindre les cheveux (rouge vénitien), du lait de narcisse, du vernis pour les ongles et des parfums exotiques. Si ce colis envoyé avec une telle hâte arrive à bon port, on doit pour le moins s'attendre à une évolution sensationnelle de la politique mondiale.

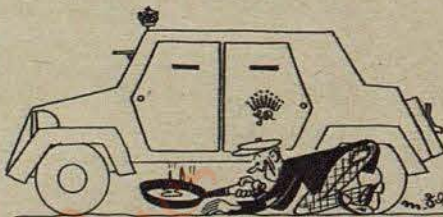
Une âme crédule

A Leeds, en Angleterre, est décédée Mme Elisabeth Hampshire, à l'âge de 102 ans. Elle ne savait pas que son pays se trouvait en guerre, car elle avait l'oreille trop dure pour entendre le bruit des sirènes annonçant l'alerte et ses filles lui avaient expliqué, pour motiver l'obscurcissement, que les allumeurs publics faisaient grève.

La propagande anglaise a malheureusement appris trop tard l'existence d'une femme à tel point crédule, car elle se serait fait un plaisir de lui expliquer pourquoi l'Angleterre devait inmanquablement gagner la guerre.

Abondance en Angleterre

Un journal de Londres fait savoir que le roi et la reine d'Angleterre ne se sont pas



encore servis de la voiture blindée qui suit constamment leur auto.

«La voiture blindée est à l'intérieur trop grasseuse a déclaré la reine, et je ne veux pas gâter mes robes».

Les ouvriers anglais savent du moins maintenant où passent les matières grasses qu'on leur mesure si parcimonieusement.

Abraham Hirsch intervient

Le 31 janvier 1941, un sieur Abraham Hirsch faisait savoir à la «New-York Post» qu'après y avoir longuement et mûrement réfléchi, il avait enfin découvert le sens de la présente guerre. Le progrès social dépendait, disait-il, de la victoire de l'Angleterre. Si Hitler restait victorieux, l'Amérique lui reviendrait, même sans invasion, et avec la même facilité qu'une pomme mûre tombe de l'arbre. Il fallait empêcher cela à tout prix et pour que le lecteur n'aille pas croire

qu'Abraham Hirsch a écrit ces lignes dans le calme de son bureau, il ajoute qu'il vient de remplir à l'instant son feuillet militaire.

Mélange de menaces et de promesses que l'on ne peut trop prendre au sérieux. Si les oies du Capitole ont une fois sauvé Rome, pourquoi un cerf («Hirsch» en allemand) ne sauverait-il pas le Capitole de Washington?

Automatique

Des experts anglais ont déclaré qu'il n'était pas impossible que des bombes incendiaires pussent déclencher automatiquement l'avertisseur par leur propre chaleur.

Pourquoi pas? On aurait un phénomène de même nature que celui que provoquent les nouvelles anglaises qui déclenchent automatiquement par leur sottise le rire du monde entier.

Revanche de Bernard Shaw

«Mon dernier film américain, racontait dernièrement Shaw à un Américain qui l'interviewait, n'est au fond qu'un vieux travail oublié dans mes tiroirs. Le film américain «Maison crève-cœur» est aussi une vieille pièce de théâtre mise au rebut par moi depuis longtemps. Tous mes vieux rossignols s'en vont en Amérique, en échange des vieux contre-torpilleurs tout gondolés que l'Amérique envoie à l'Angleterre.



Effet et...

«Que faire?» répondit F. J. Chapple, directeur des services de la «Tramways and Carriage Comp.» de Bristol à ceux qui se



plaignaient que les autobus circulaient irrégulièrement. «Nos conductrices prennent leur service à la légère; au moins 70 sur 500 manquent chaque matin à l'appel. Et non seulement elles viennent trop tard ou même

pas du tout, mais il y en a parmi elles, et en assez grand nombre, qui, le soir, abandonnent leur autobus quelque part au bord de la route et rentrent chez elles. Telle est la situation à Bristol et il n'en est pas autrement à Coventry...»

Voici ce que l'on pouvait lire dans le «Daily Mail» du 12 février 1941.

...cause

«Pendant deux mois, je suis resté trois semaines sans viande. Dans l'avant-dernière semaine j'en ai obtenu 600 grammes pour cinq personnes. La semaine dernière j'ai voulu prendre mes précautions et je suis allée dès le jeudi chez le boucher. Il n'avait pas encore reçu de

viande. Lorsque j'y suis retournée le samedi à 4 heures tout était vendu et le magasin fermé...»

Et voilà ce que l'on peut lire dans le «Daily Herald» du 10 février 1941.





... et
le
troisième
jour...

Le premier jour: arrive un homme inconnu. Que veut-il? Il sourit toujours. Se méfier.



*A gauche:
Le deuxième jour:
Toujours le même.
Pas un ennemi sans
doute. Il a des idées
originales. Le voilà
passé oncle*

*A droite:
Et le troisième jour:
Un bon vieil ami. Il
ne doit plus s'en
aller, et peut s'appeler
papa, pour
toujours*



Pour tous les goûts

OLYMPIA présente la machine à écrire qui convient. Pour le bureau, l'OLYMPIA 8, dont les multiples qualités ont fait leurs preuves, existe avec chariots de différentes longueurs, et avec un tabulateur décimal. En machines portatives, OLYMPIA offre les modèles suivants: ELITE, PROGRESS et SIMPLEX, ainsi que la PLANA, la première machine à écrire allemande en construction plate. Tous ces modèles, quelles que soient leurs différences de prix et d'emploi, ont en commun le nom, et celui-ci répond à la qualité.

Olympia

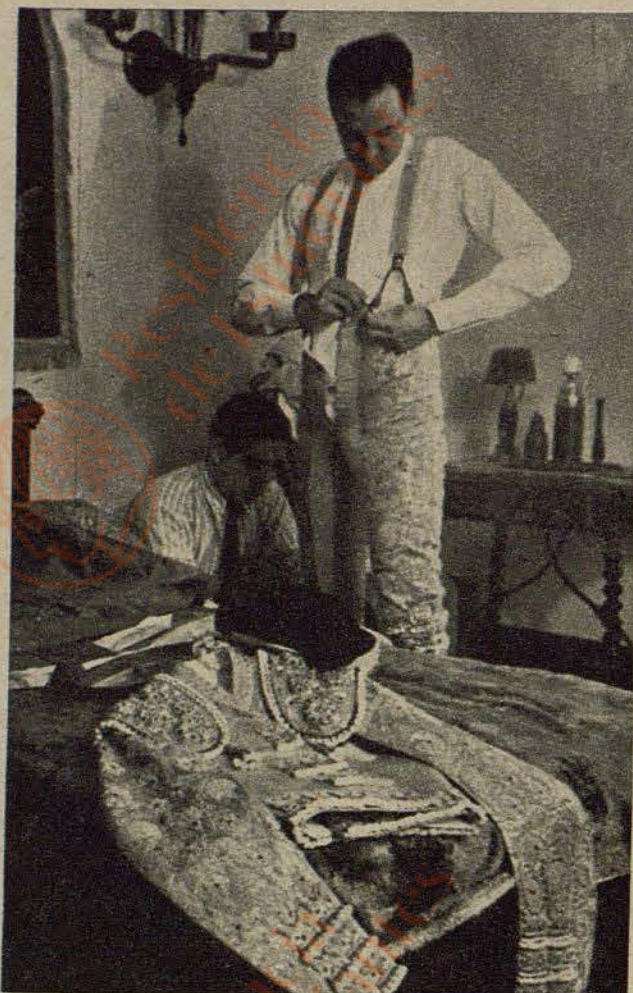
OLYMPIA BÜROMASCHINENWERKE AG. ERFURT



60 minutes avant le coup mortel



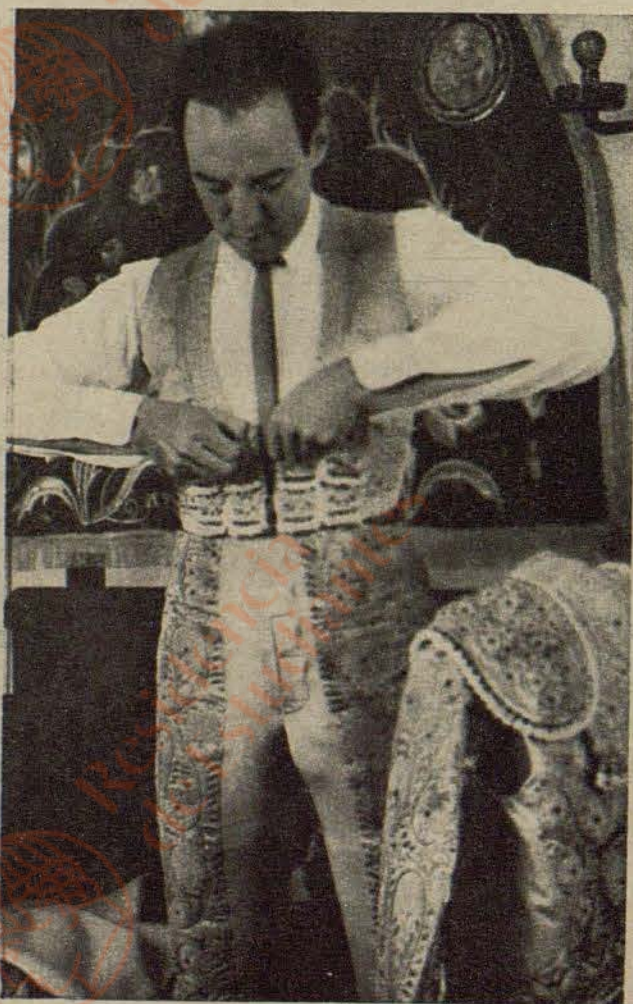
1. Une heure avant le combat contre le taureau fou de rage, le toréro mexicain fait sa toilette. La vieille tradition espagnole des toréros commence déjà au nœud de la cravate. Il importe pour la victoire qu'elle soit bien ajustée.



2. Les pantalons collants permettent tout de même au toréro de se mouvoir librement. L'énervement est son adversaire le plus dangereux. C'est pourquoi Solórzano et son manager exécutent sciemment des mouvements lents et réfléchis.



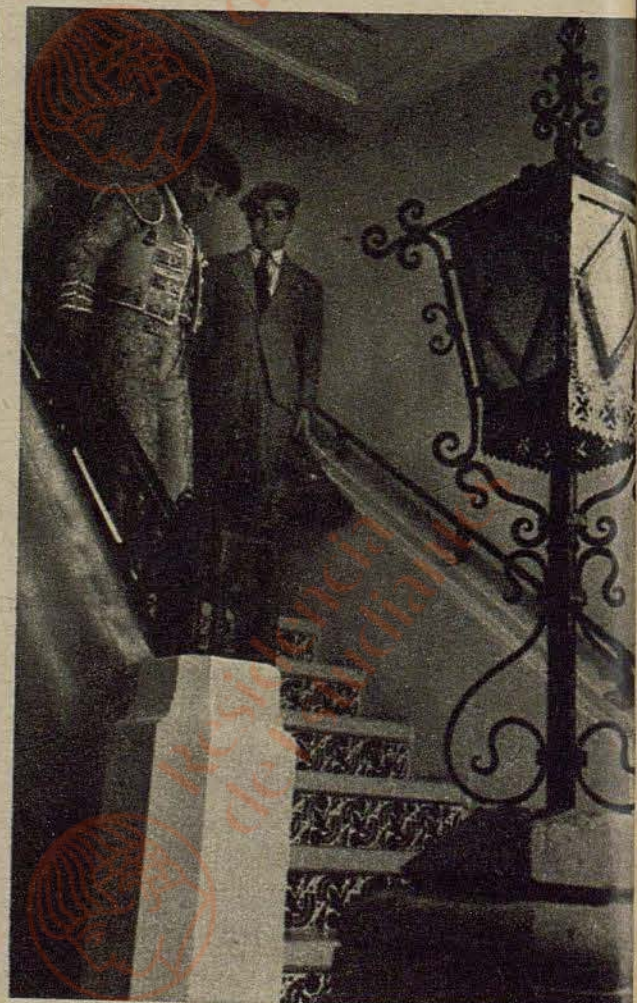
3. Un tournevis et beaucoup de patience doivent fermer d'innombrables petits crochets et boutons. Un zèle trop pressé gâcherait peut-être les précieuses broderies de costume, en or et en argent, dont le toréro mexicain possède toute une collection. Les costumes varient dans leur couleur suivant le jour de combat.



5. Multicolore comme une palette. Habillé, le toréro est couvert de broderies en or et en argent et paré de paillettes étincelantes! Il offre ainsi un spectacle ravissant à ses innombrables adorateurs et adoratrices en Amérique centrale et méridionale.



6. Elle doit lui apporter la victoire, c'est pourquoi Solórzano examine encore une fois la lame de son épée avant d'aller combattre. Chaque toréro a cette habitude, même l'Espagnol, ainsi que Solórzano l'a souvent remarqué pendant ses voyages en Espagne.



7. En avant, au combat, toréro! Habillé, Solórzano quitte sa maison de compagnie de son manager dont la tâche principale est de protéger le toréro contre des admiratrices trop entreprenantes.

Notre envoyé spécial a rendu visite à Solórzano, le plus célèbre toréro du Mexique, qui remporta des centaines de victoires dans l'arène



4. Une touffe de cheveux «qui a une tâche»: un nœud de cheveux artificiels avec une petite natte de soie noire forme un autre gradin de l'échelle de la perfection extérieure du toréro. Cette petite et coquette coiffure est aussi une vieille tradition. Mais elle a des raisons excessivement pratiques: elle doit affaiblir l'effet d'une chute éventuelle sur le derrière de la tête



8. Un baiser à l'enfant, une prière devant la Madone de la Guadeloupe (à droite), la patronne de tous les Mexicains — et la chance sera du côté de Solórzano dans le combat décisif



L'auteur que personne ne voyait

les cryptogrammes que Bacon et le comte d'Essex, la favori de la reine Elisabeth, étaient les enfants illégitimes de la reine vierge.

La théorie baconnienne finit par sombrer dans le ridicule, tant l'Américaine miss Délia Bacon avait exagéré les prétendus mérites de son ancêtre. Les philologues sérieux qui s'étaient occupés de la question, dégoûtés de tout ce bruit, la remirent au point en disant: Nous avons douté de la paternité de Shakespeare parce que le caractère de l'acteur de Stratford ne montre aucun trait commun avec celui des œuvres de Shakespeare. Nous sommes donc partis à la recherche du vrai Shakespeare, mais nous ne pouvons le découvrir

en Bacon, dont le caractère fut aussi rebutant que celui de l'homme de Stratford. Hâbleur, vaniteux et corrompu, Bacon fut convaincu de vénalité et perdit ses charges, enfin il a trahi devant les tribunaux le comte d'Essex, l'un de ses meilleurs amis. S'il fallait croire que Bacon soit Shakespeare, il aurait donc même trahi dans le comte d'Essex son propre frère, lequel, du reste, aurait entretenu un commerce incestueux avec sa propre mère. Il est d'ailleurs invraisemblable qu'un homme d'Etat comme Bacon qui est, en outre, l'auteur de grandes œuvres scientifiques, ait pu créer, pour ainsi dire à ses moments perdus, toute l'œuvre de Shakespeare, sans parler de celle de bien d'autres.

Après la théorie Bacon, la théorie Rutland

Les baconiens, incapables de se rendre à ses arguments scientifiques, tombèrent au rang d'un secte, et l'énigme shakespearienne sembla devoir rester toujours aussi mystérieuse. Cependant, en 1910, parut un ouvrage de l'Allemand Karl Bleibtreu, dans lequel l'auteur indiquait comme étant le véritable auteur des œuvres de Shakespeare, Roger Manners, comte Rutland. Le subtil chercheur avait, en effet, découvert un détail qui avait échappé jusque-là aux baconiens. Le seul indice sérieux sur lequel s'appuyait la théorie baconnienne était la lettre de Bacon sur le parfait gentleman qui se retrouve dans Hamlet. Bleibtreu s'était demandé à qui cette lettre avait été adressée, et il avait découvert que le destinataire était le jeune comte Rutland qui se trouvait à l'époque en voyage à l'étranger. C'est sur la prière de sa mère, amie de Bacon, que celui-ci lui aurait écrit la lettre sur la manière dont un jeune homme doit se comporter à l'étranger.

Du reste, la théorie de Karl Bleibtreu ne s'appuyait pas tant sur une découverte fortuite que sur des déductions logiques. L'Université de Cambridge a publié en 1595, sous le titre de «Polimantia», une épître dédiée au comte d'Essex, dans laquelle sont mentionnés les noms des écrivains et poètes qui avaient étudié à l'université. On y trouve, entre autres, les noms de Spenser, Daniel, Marlowe, Watson et autres, ainsi que celui du «doux Shakespeare», l'auteur de «Vénus et Adonis». Or, l'acteur de Stratford n'a jamais étudié à l'université de Cambridge. Il était donc tout naturel de supposer que le véritable auteur était un homme qui avait étudié à Cambridge et qui, de plus, avait entretenu des relations d'amitié avec ceux auxquels était dédiée son œuvre, c'est-à-dire avec le comte Pembroke et Southampton. Dans les «Joyeuses commères de Windsor», l'auteur nous présente sous son nom véritable un bête, le professeur Dr Caius, et ce professeur de Cambridge a vraiment bégayé. D'autre part, l'une des premières œuvres de l'auteur, «Titus Andronicus», fut représentée par la troupe des comédiens du comte Pembroke avec laquelle l'acteur Shakespeare, membre de la troupe du Globe, n'avait aucune relation.

Dans les drames de Shakespeare, on parle souvent du jeu de la flûte, et le personnage d'Hamlet ne saurait plus être

imaginé sans sa flûte. Or, le célèbre musicien Dowland de Cambridge a donné des leçons de flûte au jeune comte Rutland alors que celui-ci étudiait à l'université de cette ville. La vie de ce descendant de la dynastie royale des York-Plantagenets, né en 1576, ressemble étrangement à celle du prince Henri. Il perd son père à douze ans, et hérite alors d'une des plus grandes fortunes et d'un des titres les plus puissants. Il se rend très tôt à l'université d'où l'on finit par le reléguer à cause des folies de sa vie d'étudiant. Pourtant, on finit par reconnaître ses hautes capacités et, au début de 1595, on lui décerna le diplôme de Magister Artium.

Un an plus tard, il part en voyage pour le continent et reçoit à cette occasion une lettre du lord-chancelier Bacon. Détail étrange, Rutland a fait tous les voyages qui se trouvent mentionnés chez Shakespeare. Il a parcouru la France, la Suisse et l'Italie (Dans «La Tempête» est mentionné le détail que les Suisses souffrent du goitre). Rutland séjourne dans le nord de l'Italie aussi longtemps que Valentin, le héros de «Deux seigneurs de Vérone». Toutes les villes qui apparaissent dans les œuvres de Shakespeare, Rutland les a visitées: Padoue, Milan, Vérone et Venise. On trouve décrit dans «Peine perdue» un tableau de Jules Romain qui se trouvait dans le palais du duc de Gonzague, et dont parle Hamlet. Etrange aussi le fait que Rutland ait rapporté d'Italie une copie de ce tableau, copie qui se trouve actuellement dans la grande salle du château de Belvoir.

Rutland étudia la médecine à Padoue, en même temps que deux étudiants danois nommés Rosenkrantz et Guldenstern. Or, ces deux noms ne se trouvent pas dans la nouvelle de Belleforest qui fait le fond de l'histoire d'Hamlet.

Revenu de Padoue, Rutland continua d'abord ses études à Oxford où il obtint encore un diplôme de Magister, puis il se fit immatriculer à l'Ecole de Droit de Grays Inn. Les connaissances de médecine, de droit, de philosophie et de philologie que l'on trouve éparses dans les œuvres de Shakespeare correspondent à de telles études.

Une fois ses études terminées par un triple doctorat, dirait-on de nos jours, le comte Rutland prend d'abord part à l'expédition du comte d'Essex aux Açores

EXTRA leicht

Hensoldt

DIALYT

Jumelles prismatiques pour voyage-sport-chasse

M. HENSOLDT & SOEHNE
Opt. Werke A-G, Wetzlar (Allemagne)

où il essuya une violente tempête et sentit le charme puissant des îles qu'avait dû connaître l'auteur de «La Tempête». Plus tard, on le voit combattre sous le duc de Northumberland aux Pays-Bas, puis en Irlande, sous le comte d'Essex. Il avança rapidement jusqu'au grade de colonel, mais prit son congé lorsque le comte d'Essex, ancien favori de la reine Elisabeth, tomba en disgrâce. Revenu à Londres, Rutland se tient ostentativement à l'écart

de la Cour, il n'en fréquente que plus assidument son ami le comte Pembroke, avec lequel il se rend chaque jour au théâtre. Le reste de son temps, il le passe dans la forêt de Sherwood, où la légende dit que se serait réfugié le bandit Robert Hood. Le titre de garde-général de cette forêt est héréditaire dans sa famille, et la reine ne le lui a pas enlevé, bien qu'il ait renoncé à la carrière militaire par attachement pour le comte d'Essex.

Shakespeare était-il un rebelle ?

En 1600 éclate la révolte d'Essex. Sous la conduite du héros populaire, trois cents nobles se révoltent contre les caprices d'une reine devenue tyrannique. La veille de la révolte, on donna au théâtre du Globe, comme dans tous les autres théâtres de Londres, «Richard II». Le second acte de ce drame avec la harangue fulminante de Gaunt, était un appel à la révolution. Ces scènes ont dû être introduites dans la pièce peu avant la représentation, et la reine sait fort bien qui elles visent. «Savez-vous que c'est moi Richard II» dit-elle à son entourage. La révolte éclate, mais, insuffisamment préparée, elle ne tarde pas à échouer. Essex fut exécuté et le comte Rutland condamné au cachot à perpétuité.

Si l'acteur de Stratford avait vraiment été l'auteur des œuvres de Shakespeare, la reine, dans sa colère, n'aurait pas laissé impuni l'auteur de «Richard II», alors qu'elle avait fait couper le nez et les oreilles à un auteur satirique pour une peccadille. Si l'acteur reste impuni, c'est donc que la reine sait fort bien que ce n'est pas lui l'auteur du drame de Shakespeare. Rutland n'avait pas pris une part plus active à la révolte que d'autres seigneurs qui presque tous s'en tirèrent à bon compte. L'a-t-on condamné au cachot à perpétuité parce que la reine savait qui était le véritable Shakespeare ? Dans la cellule de la «Tower» où Rutland fut détenu prisonnier, on a trouvé, gravée dans la paroi, cette inscription en italien : «O malheureux, que je crois être». Or, il n'y avait pas de prisonnier italien dans la «Tower», mais ces mots rappellent le sujet de plusieurs sonnets de Shakespeare. Après la mort de la reine, Rutland fut grâcié, après deux années de détention, et envoyé par le nouveau roi en mission honorable au Danemark. Si Rutland est vraiment l'auteur d'Hamlet, cela expliquerait la connaissance exacte du château d'Helsingör et des coutumes de l'époque. Un fait certain, c'est que le comte Rutland ne put assister jusqu'à la

fin à un banquet donné en son honneur à Elseneur, parce que le bruit du canon, dont se plaint aussi Hamlet, tiré après les toasts, l'avait énérvé. Pourquoi l'université de Wittenberg est-elle indiquée comme celle où aurait étudié Hamlet ? Dans la pièce, on trouve à diverses reprises des citations littérales de Giordano Bruno qui effectivement a enseigné à Wittenberg.

Le comte Rutland mourut en 1612, une année après la date admise par la critique où aurait été écrite «La Tempête», le dernier drame de Shakespeare. Peu de semaines après, sa belle épouse, la fille du poète Sidney, le suivait dans la tombe. Rutland n'a atteint que l'âge de 36 ans. Si c'est lui le vrai Shakespeare, il faudrait qu'il eût commencé très tôt à écrire ses œuvres, ce que confirmeraient les œuvres elles-mêmes, car il y est dit souvent que le génie commence dès son printemps à rentrer ses récoltes. Beaucoup d'autres circonstances de la vie de Roger Rutland, son fâcheux penchant sexuel, son goût de la conjuration, sa malheureuse union avec la femme tant aimée, sa diffamation politique et son indéracinable penchant pour l'anonymat, expliqueraient que cet homme ait préféré parler au monde par son œuvre.

Les descendants de la famille des Manners n'ont ni contesté ni avoué que Roger Rutland Manners pourrait être Shakespeare. Dans le château des comtes Pembroke, on peut lire sous le portrait de Herbert Pembroke, l'ami de Rutland, le sonnet de Shakespeare dans lequel il invite son ami à remettre son œuvre à la postérité. Il n'existe pas, pour le moment, d'autres preuves plus concrètes donnant à croire que Rutland serait l'auteur des œuvres de Shakespeare. Mais il y a d'autres théories sur le problème shakespearien, aucune d'elles n'a cependant la force de persuasion de celle de Rutland. Quelques savants éminents, belges, français, danois et anglais, se sont ralliés à cette théorie et luttent pour elle.

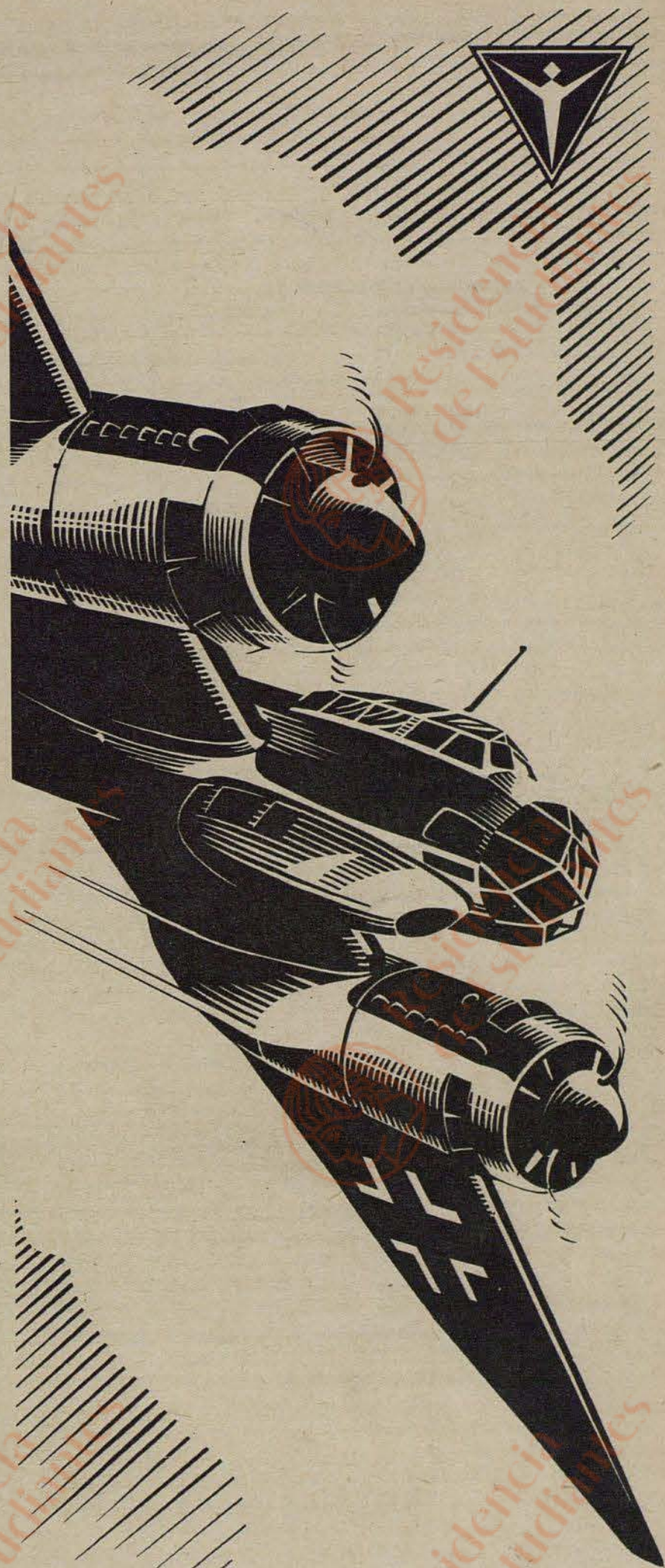
Que conclure ?

Quand on a fini de digérer la foule de livres tous consacrés à la question de savoir qui était Shakespeare, on peut murmurer la phrase à la fois ironique et mélancolique de Mark Twain et se dire : Nous ne savons pour le moment qui a pu être Shakespeare, mais il semble certain que ce ne fut pas l'acteur de Stratford. C'est peu de chose, mais cela suffit pour réfuter, au nom de tout ce que l'humanité a de plus sacré, les bavardages des radoteurs littéraires qui, en parlant de l'acteur de Stratford, célèbrent les prodiges de l'intuition. S'il en fallait croire ces gens, ce serait intuitivement que l'usurier de Stratford

aurait pénétré dans le secret des sentiments éternels et aurait ressenti cet enthousiasme pour la science qui traverse toute l'œuvre de Shakespeare. S'il en était ainsi, il n'y aurait plus qu'à fermer toutes les écoles et à attendre l'intuition.

L'étude de l'énigme que nous propose Shakespeare, la plus grande mystification des temps modernes, n'est cependant pas inutile, car elle convainc tous ceux qui s'en sont occupés que seul un grand homme peut écrire une grande œuvre et que seul celui qui a souffert peut exprimer les souffrances des âmes solitaires et exilées.

Lehnau
FIN



JU 88

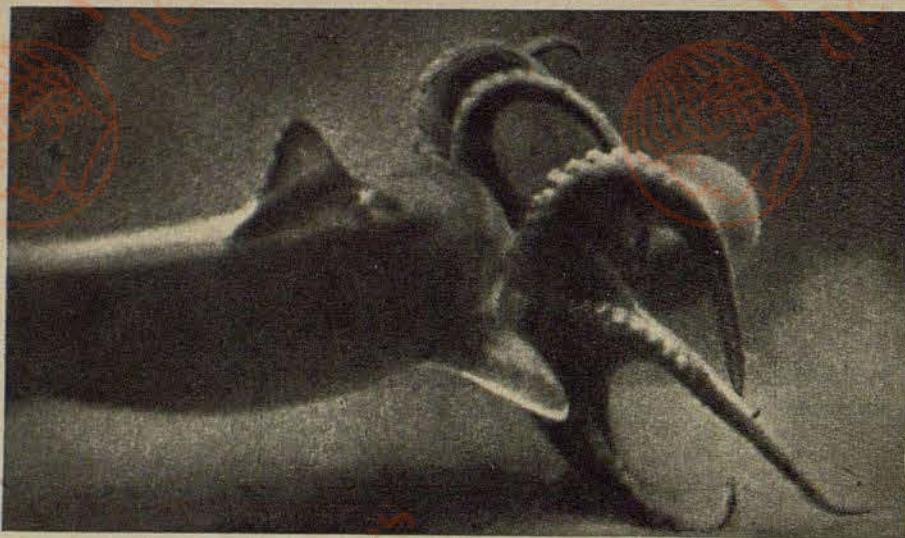
JUNKERS FLUGZEUG- UND -MOTORENWERKE A.-G. DESSAU



1. Une seiche a découvert son pire ennemi: un requin. La lutte est inévitable. Aussitôt, ses glandes à sépia projettent un liquide couleur d'encre et elle commence à s'envelopper de brume



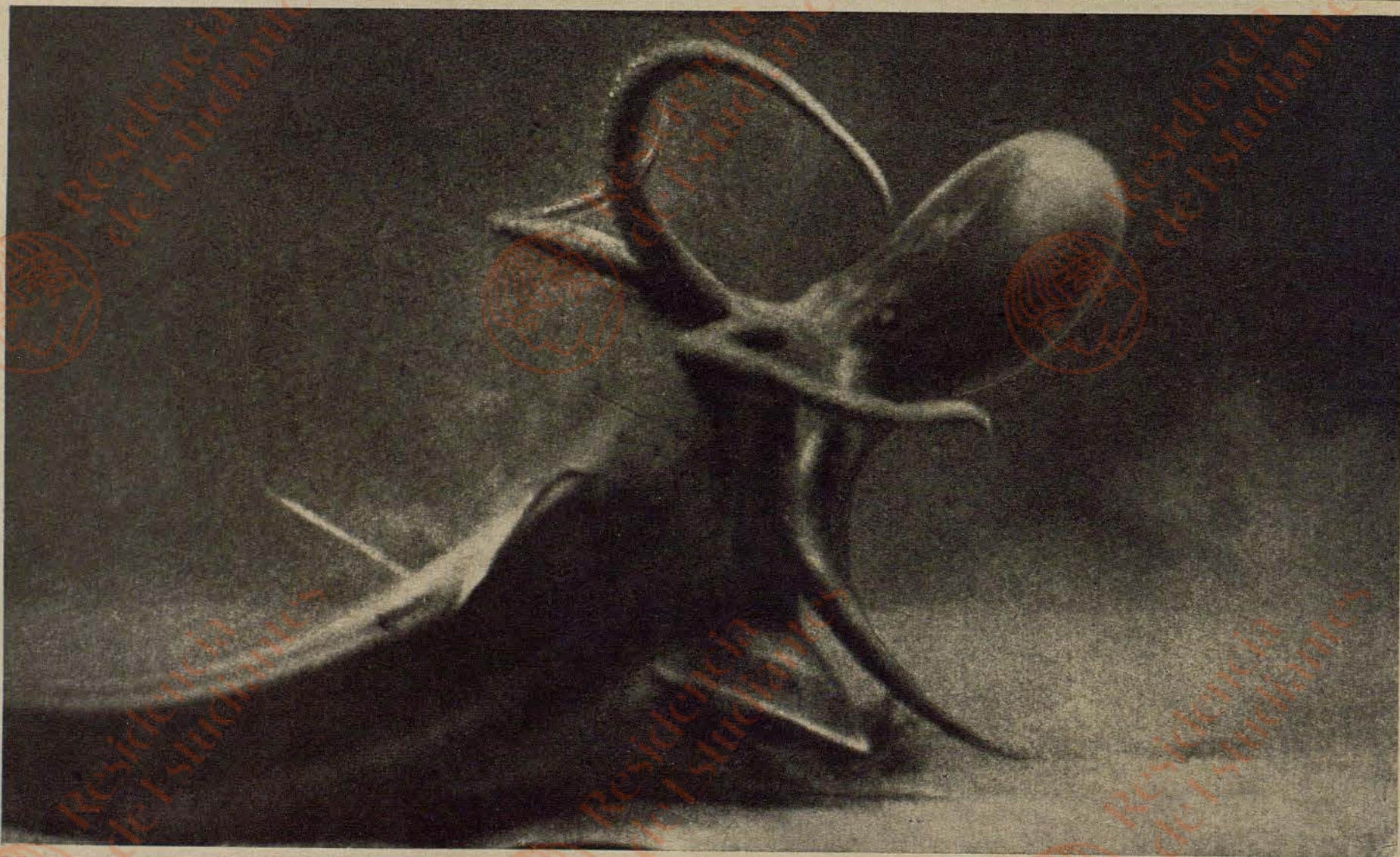
2. Mais le requin connaît le truc: avant que l'ennemi ait pu disparaître derrière ses propres nuages, il fonce sur lui, rapide comme l'éclair. Deux animaux féroces de la pire espèce viennent de se rencontrer



3. Chacun d'eux est maître de ses armes. Une lutte mortelle a commencé. Le requin se voit en présence d'une multitude de tentacules. Celles-ci le palpent insidieusement, puis reviennent, repartent et essaient de l'enchaîner...



4. Là, soudainement, la chance semble favoriser le requin. Des dents, il essaie d'arracher les bras de son adversaire. L'un après l'autre, tout en attendant de pouvoir renverser la seiche



5. Mais c'est la seiche qui est la plus forte. Depuis une heure déjà ils luttent ainsi. Lentement, avec une ténacité inexorable, la seiche remporte la victoire. Un drame entre deux ennemis mortels vient de toucher à sa fin

6. Malheur au vaincu! Des bras de fer entourent les ouïes du requin et l'étranglent. Une photo presque spectrale qui montre le triomphe d'une seiche tout au fond de la mer, près des îles Bahama

Du brouillard d'un côté contre des dents de l'autre

un requin et une seiche se livrent un combat mortel



Le directeur Mataloni est le chef de la Scala de Milan, l'Opéra le plus célèbre de l'Italie. La Scala est le centre du Bel Canto. Des noms, ceux de Rossini, Bellini, Donizetti, Verdi et Puccini, par les premières de beaucoup de leurs œuvres, sont liés à jamais à la Scala de Milan. Par l'éclat de leurs noms, des chanteurs tels que Enrico Caruso, Benjamino Gigli et Toti dal Monte, représentaient et représentent encore aujourd'hui un élément considérable de l'attraction qu'exerce cet opéra

Au foyer du Bel Canto



L'école de ballet de la Scala de Milan, fondée en l'année 1812, a, au point de vue artistique, une histoire qui n'est pas moins brillante que celle de la Scala elle-même. C'est de cette école, que les meilleurs élèves ont commencé la conquête des plus grands Opéras du monde



Le terme de « primaballerina » qui est aujourd'hui courant dans le monde entier, est une création de la langue italienne, qui met sur un pied d'égalité la première danseuse et la première chanteuse, la « primadonna ». Notre photo montre la primaballerina de la Scala de Milan, Nives Poli, dans son rôle de l'« Oiseau de feu »



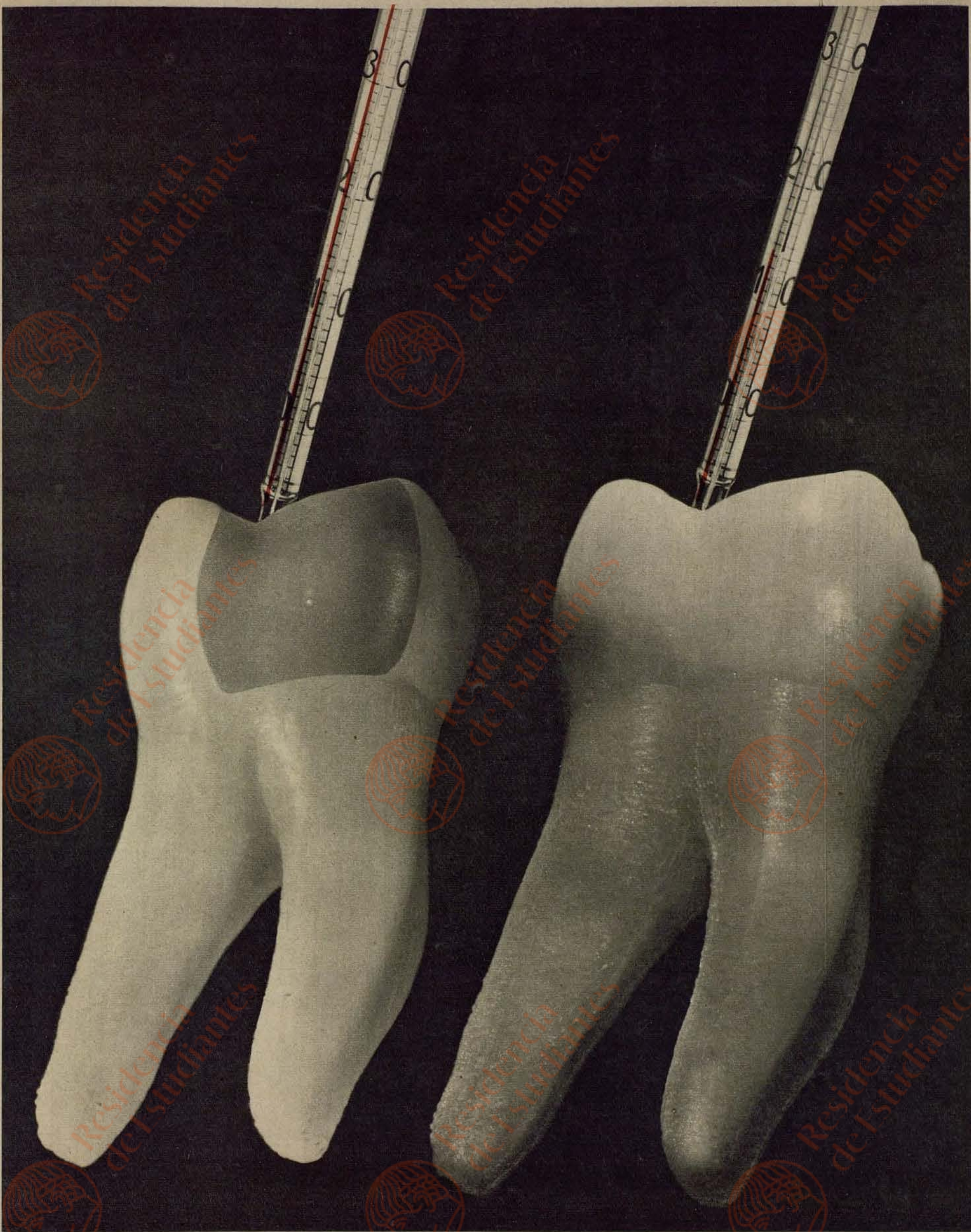
Un costume provenant des riches accessoires de la Scala de Milan, et dont la magnificence multicolore et le riche décor correspondent au goût vif du peuple italien



Dans les coulisses de la Scala: Des danseuses du ballet de la Scala qui auront peut-être, dès demain, une réputation mondiale, quelques secondes avant leur entrée en scène

Devant les coulisses de la Scala: La Scala de Milan ne cultive pas seulement le développement de l'opéra italien; depuis toujours, elle s'est efforcée de porter à la connaissance du public italien les œuvres les plus importantes de l'étranger. C'est ici que les drames musicaux de Wagner, si contraires à la conception italienne, remportèrent de si grand succès malgré toutes les difficultés qu'il fallut surmonter. De même, Richard Strauss, le plus grand compositeur actuel d'opéras, en Allemagne, a su conquérir ici par son « Chevalier à la Rose » et par ses autres œuvres, l'appréciation du public italien. A côté des œuvres allemandes, l'on joua également des opéras français et russes à la Scala de Milan. Notre photo ci-dessous montre le Conseil des Boyards, une scène de l'opéra « Boris Godounov », du maître russe Modest Moussorgsky





Deux molaires qui ont la fièvre ?

Non, l'une seulement, celle qui a un plombage en amalgame d'argent, car le métal, bon conducteur du chaud et du froid est cause des douleurs, qu'occasionnent boissons et mets et dont la dent ressent la température jusqu'au nerf. C'est un des inconvénients des plombages métalliques. Grâce à un nouveau procédé complètement bouleversant

cette excitation artificielle du nerf est supprimée, comme le montre le thermomètre placé dans la dent plombée avec le palaponte. Cette nouvelle création, mystérieuse à première vue et due au manque de certaines matières premières en Allemagne, dépasse tout ce que l'on a connu jusqu'ici et pose de nouveau la question...

...L'ersatz ne peut-il être autre chose qu'un succédané ?

Les meilleures inventions sont souvent les plus simples

Le trésor dans la valise

Un dimanche comme tous les autres. Le flot de citadins, avides de goûter aux joies de la nature, quitte le débarcadère d'une ligne de vapeurs et se répand dans la forêt toute proche, par groupes ou isolément.

Voici un couple; l'homme porte la petite valise qui contient le pique-nique, et ne se doute pas qu'il a en mains un trésor étrange et encore inconnu. Après avoir trouvé un bel endroit pour y prendre leur repas, la femme sort de la valise les tasses et les assiettes, faites d'une matière synthétique incassable et d'un vert intense. Pendant qu'elle met le couvert et prépare tout pour le repas, l'homme, perdu dans ses pensées, contemple l'une des pièces du service et, soudain,

Une folle idée lui vient :

« Cette vaisselle, se dit-il, est faite d'une matière pressée dans un moule. Elle est incassable, légère, résistante. On pourrait en faire aussi des dents artificielles. »

Drôle d'association d'idées, semble-t-il. Mais c'est que l'homme est dentiste. Il ne lâche donc pas son idée et plus il y songe, plus il se persuade que les dents faites de cette matière artificielle pourraient être meilleures que tout ce que l'on a vu jus-

qu'à présent. Il faudrait, il est vrai, fabriquer les dents en leur donnant les nuances qu'elles ont généralement.

La dent verte

Celui qui est possédé par une idée ne voit et n'entend plus rien. Notre homme est tellement absorbé par ses pensées qu'il en oublie tout; c'est à peine s'il mange, s'il échange quelques paroles avec sa femme et il presse au retour. Ce beau dimanche est tout à fait gâché pour son épouse. Arrivé chez lui, notre dentiste brise avec une pince un morceau d'une des assiettes vertes, à la grande colère de sa femme. Mais il se moque de son ire.

Il chauffe le morceau d'assiette, le presse dans une forme de plâtre et quand il brise le moule, il a en main une belle dent d'un vert éclatant.

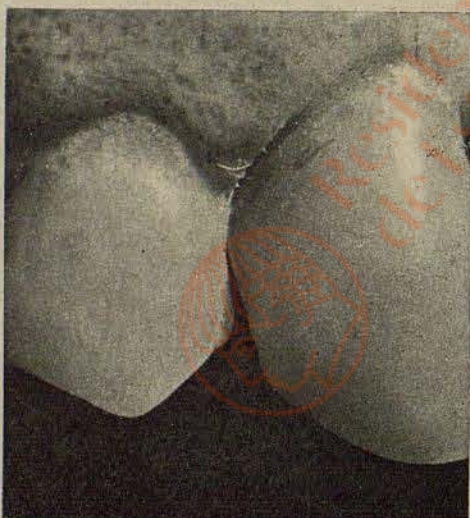
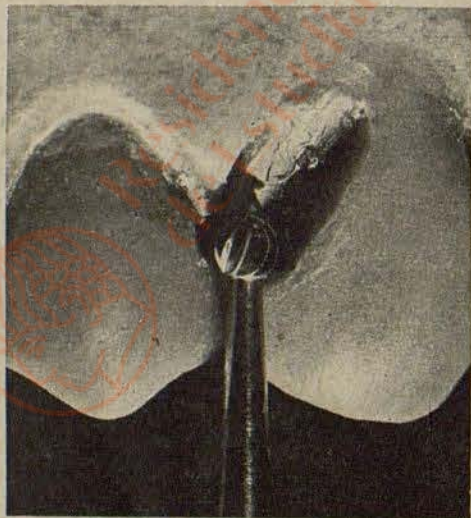
Tel fut le début, prélude d'une solution définitive, l'étrange commencement d'une révolution dans la technique dentaire. Un fait certain, en tout cas, c'est que ce dimanche, qui semblait perdu, fut une journée heureuse et ensoleillée.

L'acide acrylique de Tubingue

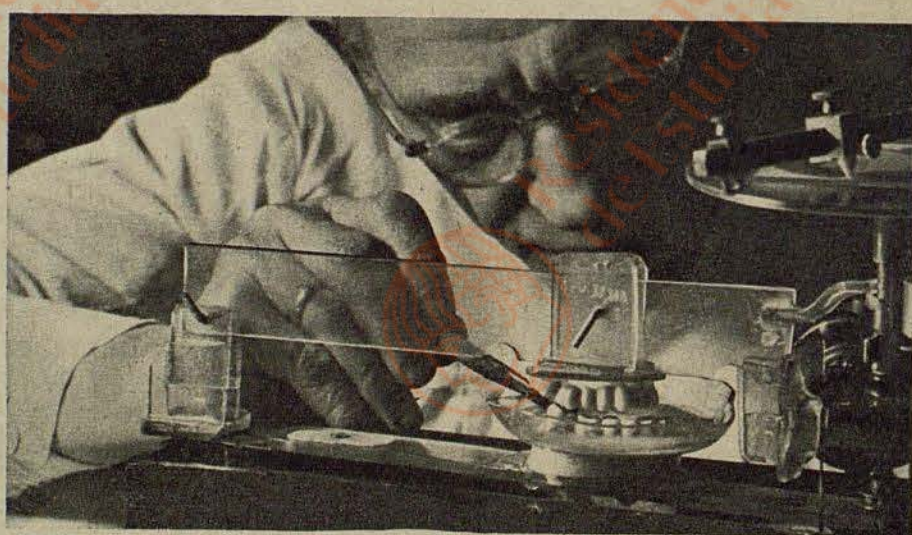
Le baron von Pechmann, professeur de chimie à l'Université de Tubingue, ne se doutait pas de la portée du conseil qu'il

(suite p. 46)

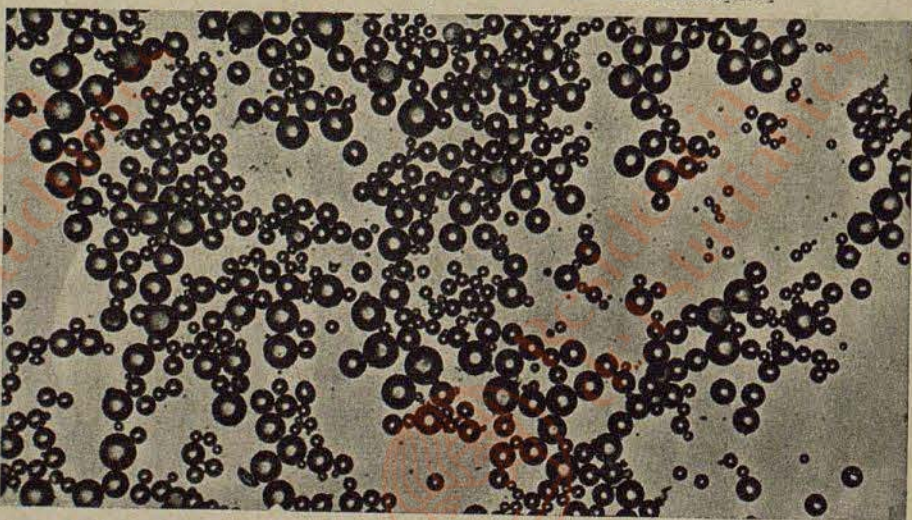
Cherchons la nuance. Les dents artificielles en palaponte sont rangées sur un cercle et présentent toutes les nuances de la dent naturelle. Le dentiste compare, pour se rendre compte de la nuance qui correspondra aux dents du client. La dent artificielle sera donc d'une nuance parfaitement adaptée aux dents naturelles.



Le plombage invisible. Un des plus grands avantages de la nouvelle matière est que l'on peut adapter la nuance du plombage à celle de la dent naturelle, de sorte qu'on ne puisse pas la distinguer d'elle. Comme on ne peut pas cuire le palaponte dans la bouche même du client, l'inventeur a imaginé un procédé permettant, au moyen de rayons ultra-violet, de lier si étroitement la masse artificielle à la dent qu'elle semble ne faire qu'un avec elle. A gauche, nous voyons une canine déjà forée et, à côté, la même dent après le plombage au palaponte. On ne peut aucunement distinguer le plombage



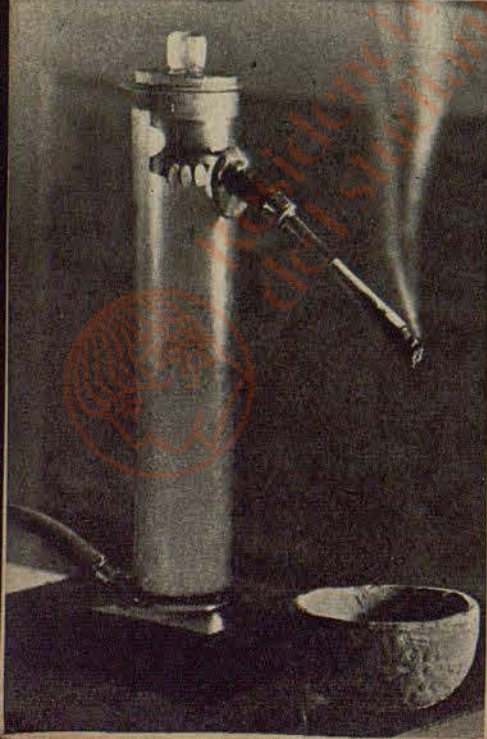
Dents au banc d'épreuve. L'inventeur examine à l'aide d'un appareil qui exécute pendant des mois, jour et nuit, les mouvements de la mastication, la résistance des dents ersatz au frottement. Elle ne diffère pas de celle des dents naturelles.



La merveilleuse nouvelle dent et le mot de l'énigme. On dirait des perles, mais ce n'est, vue au microscope, que la matière de base qui formera l'émail de la dent. C'est une émulsion de verre plexi qui se solidifie sous l'effet d'un bain d'eau chaude ou d'un bain de lumière. Ses composants chimiques sont le carbone, l'hydrogène et l'oxygène. Elle a donc, et c'est la solution la plus simple, la même composition que l'organisme humain et c'est pourquoi la nouvelle dent artificielle se comporte de la même façon que la dent naturelle.



Deux dents sous le marteau. La dent en palaponte a une élasticité supérieure à la dent de porcelaine, comme le prouve ce coup de marteau. La porcelaine, friable se casse; la dent en palaponte reste intacte. Dentier exposé à la fumée. Un dentier en palaponte est exposé à la fumée du tabac, et l'on constate que les nouvelles dents ne se colorent ni davantage ni autrement sous l'effet de la nicotine que les dents naturelles.

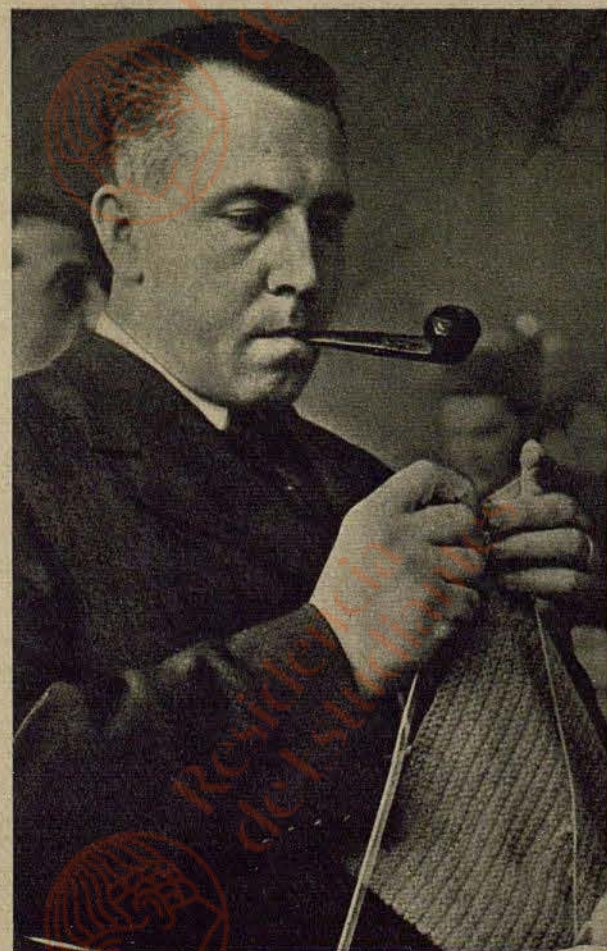




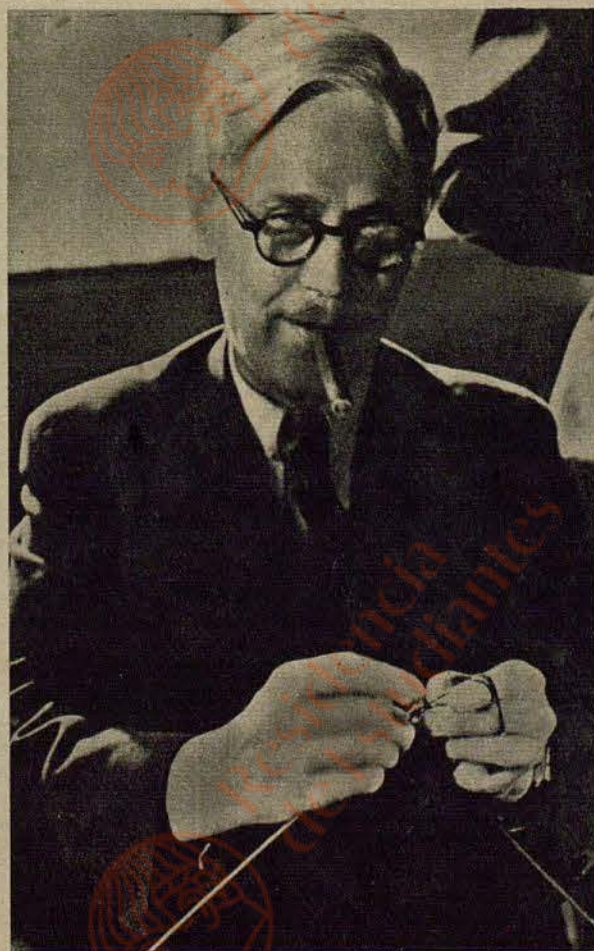
Les voici donc réunis à leur club privé, les 120 tricoteurs de Prague... Le tableau rappelle à peu près des femmes, en train de tricoter, au thé; mais il y a tout de même une différence essentielle. Les heures passent dans un silence profond. Les débutants ne parlent pas parce que, zélés, ils se mordent la langue au bruit des aiguilles et les autres tricotent avec une ambition si concentrée qu'elle ne souffre pas la moindre distraction. Ce qu'homme fait, est fait en entier!...

«A l'exclusion des femmes»

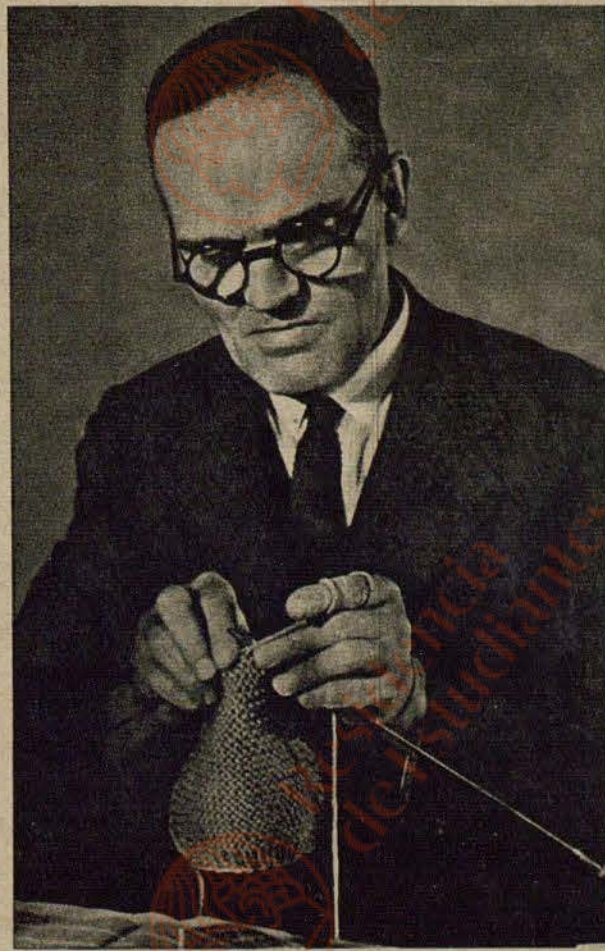
Ce club ne se compose nullement d'amateurs de l'art divin du tricot, mais plutôt de représentants d'une maison d'aiguilles à tricoter et accessoires, de Prague. Afin de démontrer à la clientèle tous les avantages de tels produits, ils ont dû apprendre à tricoter



La pipe aux dents, les voici qui suivent le procédé sensationnel du tricot, et ils guettent la chute d'une maille comme les coups de revolver dans un roman policier. Ici, nous voyons un homme à l'œuvre: avec une précision méthodique, il poursuit tous les secrets du tricot



Un véritable artiste du tricot! Avec une facilité gracieuse, ses mains appliquées œuvrent le fil. Comme presque tous les membres du club, il a fait de nécessité vertu, et il ne tricote pas seulement «professionnellement», mais aussi chez lui à la maison. La tante Paula a certes ri quand, pour la première fois, elle a vu son neveu à l'ouvrage; mais toutes les amies de sa femme l'envient de ce mari unique!



«Attention!... Maille renversée!...» Sans répit, ces hommes apprennent de nouvelles méthodes et s'exercent au travail. Mais le plus étrange de l'histoire, c'est qu'ils y trouvent un vrai plaisir. Bientôt, presque tous ont atteint une réelle pratique, comme s'ils avaient appris à tricoter dès leur première enfance; mais tous affirment que leurs nerfs vont beaucoup mieux depuis qu'ils tricotent régulièrement

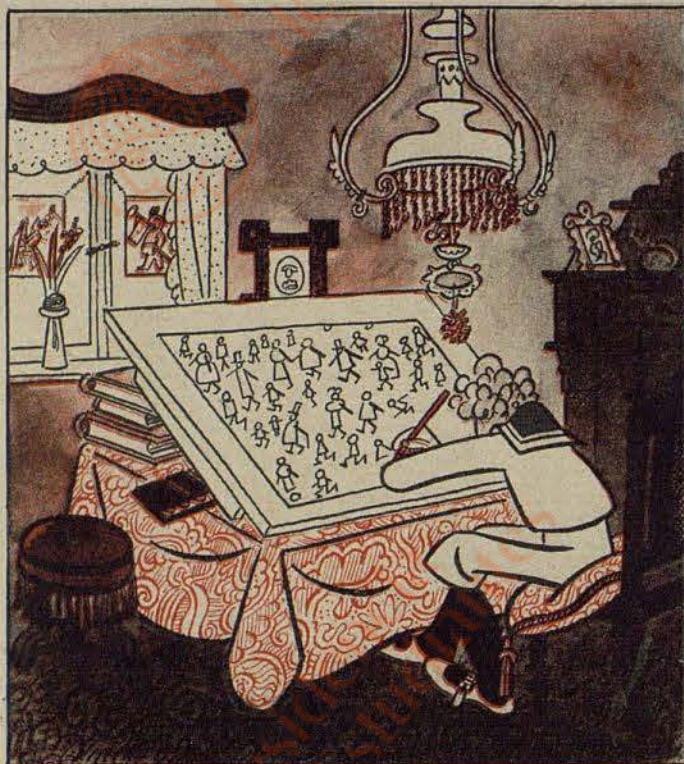
Un CARICATURISTE

nous raconte :



« Pourquoi je suis devenu dessinateur ? Je ne voulais pas du tout en devenir un. Je préférerais de beaucoup devenir une « dessinatrice ». Une jolie femme a tout de même bien plus de facilité près de la rédaction ! »

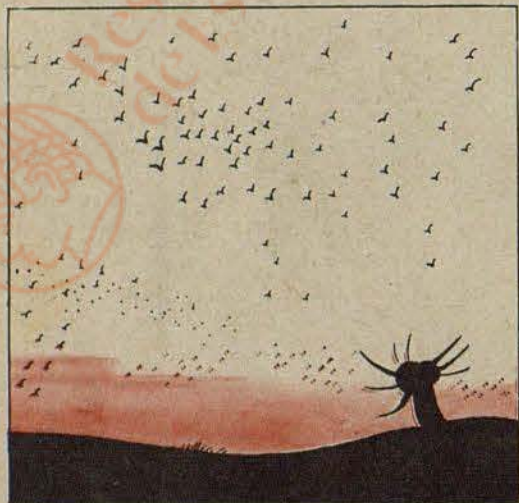
Un caricaturiste ? Qu'est-ce que cela signifie ? A quoi ressemble-t-il, que pense-t-il, comment et où fait-il ses bons mots ? Combien de fois ne se pose-t-on pas de semblables questions ? « Signal » va les éclaircir, en cela que les caricaturistes vont leur répondre eux-mêmes ! Les meilleurs caricaturistes allemands vont donner des renseignements exacts pour nos lecteurs. Nous commençons ces renseignements de faits positifs avec le dessinateur Hans Kossatz...



Ce qu'il a à raconter, il l'expose dans ses dessins, pourtant la modestie qu'il montrait là nous oblige de compléter sa bibliographie par des essais particulièrement caractéristiques de son travail.

Pour préciser son aspect personnel, qu'il soit dit : un géant avec des cheveux blonds ! Ce qui étonne le plus en lui, ce sont les mains. Ces mains formidables qui, même en hiver, ne portent pas de gants et qui travaillent avec les plus petits bouts de crayon. Au reste, un calme magnifique émane de toute sa personne. Celui qui pense qu'un artiste saute jusqu'au plafond lorsqu'il lui est venu une bonne idée se trompe joliment, avec lui du moins. Hans Kossatz ne rit pas, même pas de ses saillies. Il y a de malicieux dessinateurs qui, avec un diabolique sourire exposent leurs idées à la rédaction jusqu'à ce qu'ils soient tous hypnotisés ; il n'appartient pas à ce genre. Il ne rit surtout pas. Pour cela il a sa femme qui est si pétillante et si spirituelle que ses connaissances sont intimement convaincues que tous ses bons mots, au fond, émanent de celle-ci. Kossatz ne se donne pas la moindre peine de rectifier la chose, cela ne le morfond pas non plus. Il est précisément un philosophe. Et c'est cela aussi qui lui donne les directives de son travail. Un observateur muet voit, plein d'ironie, mais aussi plein d'une sérénité réfléchie, la vie autour de lui ; et comme il est mécontent que les gens n'aient pas des idées encore plus folles, il vous les propose avec ses caricatures. Il exagère les choses jusqu'à ce qu'enfin, à son avis, elles soient devenues normales. Que l'on en rie, cela est très clair, mais que, lui-même, reste sérieux, cela est également compréhensible.

Seulement en une chose, toute sa tranquillité philosophique l'abandonne. En un point, l'homme si aimable devient tout à coup un tigre féroce et cela pour une chose qui, en elle-même, semble être insignifiante :



« Je préfère dessiner des animaux, particulièrement des oiseaux »

C'est ainsi que débuta Hans Kossatz : Dans la chambre de la maison paternelle, il s'exerçait sans répit, nuit par nuit. Lui-même nous parle de ce temps-là : « Mes premiers dessins pour la presse étaient composés de centaines de personnes, car je supposais que le paiement était en rapport avec le nombre de personnes figurant dans le dessin. Cette supposition provient du fait qu'auparavant j'avais peint des soldats de plomb, et que j'étais payé par soixantaine.



« Pourquoi je dessine ??? Mais Grand Dieu !, entretenir un chat, cela coûte de l'argent !... »



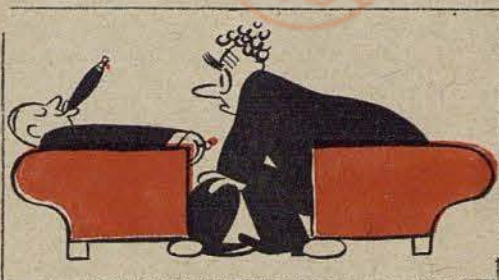
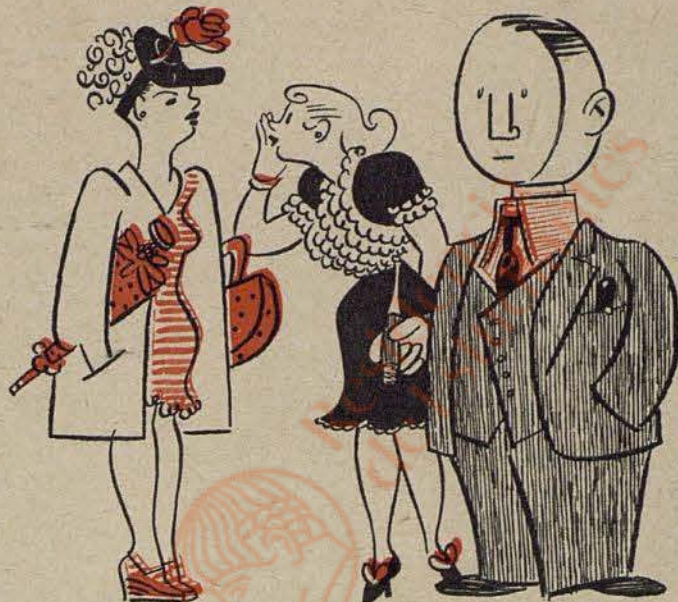
« Et ce que je préférerais faire ? — Rien du tout !!! » Ce « rien du tout » sort de sa bouche d'une façon si convaincue et comme une chose si désirée qu'on le croirait absolument, même sans dessin. Et pourtant cet homme qui prétend, ici, qu'il ne rêve, au fond, que de passer ses jours dans un calme idéal...



Encore un petit aveu ! « Il ne me déplait pas de dessiner de jolies filles ; mais comme les bras et les jambes ne sont pas faciles à dessiner, je me dérobe volontiers »

...Cet homme a un but!

Toujours il recommence à combattre avec ses saillies... le Bouton de Col!



« Cette singulière tête plate ? » — Oui, mon mari rampe avec celle-ci en avant, tous les matins sous les armoires pour chercher son bouton de col ! »



« Une proposition d'amélioration ». Ce serait pourtant une bagatelle de fabriquer les boutons de col en fer. Alors on n'aurait qu'à mettre un aimant dans la chambre à coucher et alors tous les boutons de col qui tomberaient seraient attirés magnétiquement par celui-ci

Ce dessinateur a saisi l'un des grands problèmes du monde : Il n'y a rien de plus méchant que le bouton de col !

« Quoi ??? Tu as avalé ton bouton de col et tu ne vas pas chez le médecin » — « Non, de cette façon, je sais enfin parfaitement où il est ! »

à savoir: le bouton de col. Depuis des années il le poursuit. Toujours, il le met au pilori. Pourquoi? il ne saurait le dire lui-même. Mais peut-être que la raison en est qu'ici l'insuffisance du monde a pris pour lui une forme concrète. C'est seulement ainsi que l'on peut comprendre la chose, que ce curieux et sorniois petit monstre

réussisse à le défier continuellement. Jusqu'à présent Hans Kossatz s'est admirablement tenu dans cette lutte inégale. Avec une force inébranlable, il rentre toujours dans le ring pour de nouveaux rounds. Qui sera, ici, un jour, le vainqueur?...

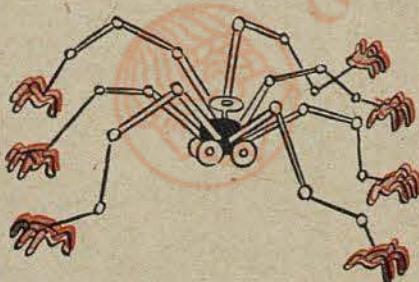
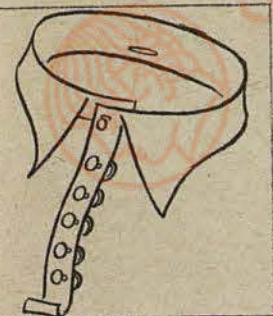
A. S.



Il y a de quoi désespérer! Doit-on de cette façon-là d'empêcher le col de monter?



« Mon Dieu! Un cambrioleur! » — Ah! quoi? Je le sais! C'est mon mari qui, de nouveau, cherche son bouton de col! »

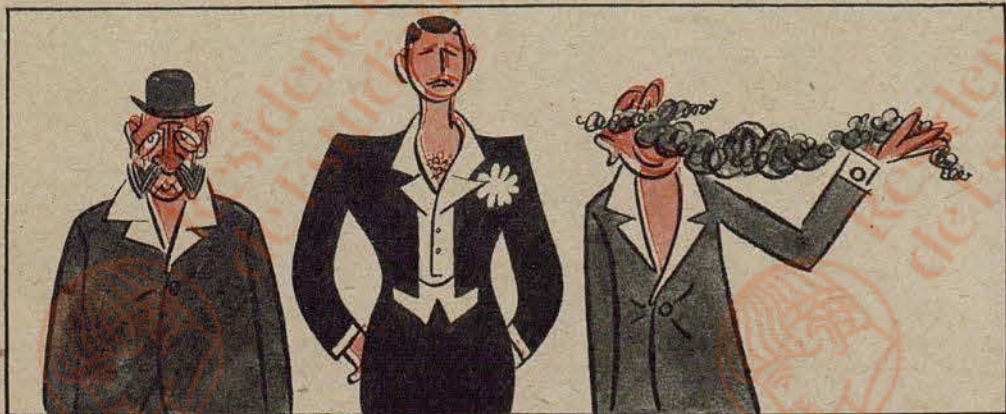


D'autres constructions géniales :

En boutonnant son gilet, cette idée vint à l'artiste : « Des cols avec boutons de recharge que l'on peut arracher ». (Il abandonne cette idée après de sérieuses luttes intimes)

La « méthode du lasso » ! Un homme, qui veut empêcher son bouton de col de sauter, le lie avec soin, pendant la nuit, à sa chemise avec un cordon ou une chaîne !

« La machine à chercher les boutons de col » - On la remonte, et la machine se meut, saisissant de toutes les mains et de tous les côtés. La construction en est si basse qu'elle peut se promener, aisément sous chaque armoire



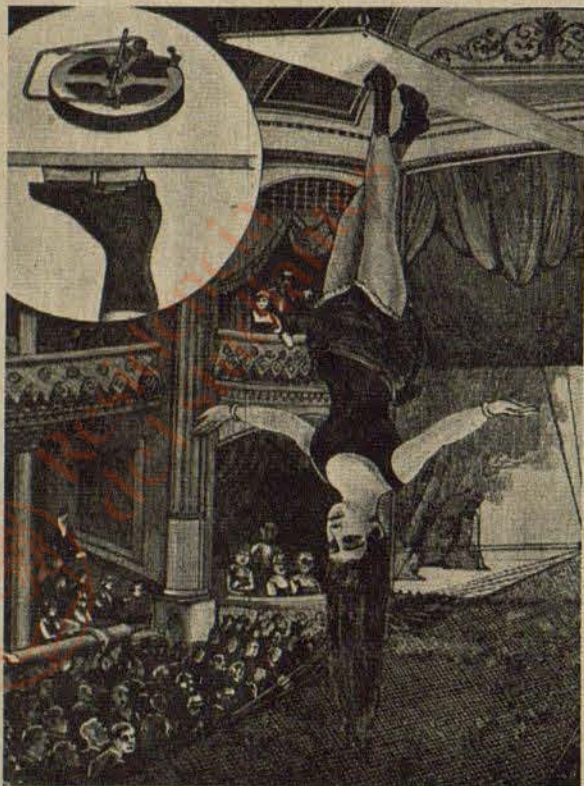
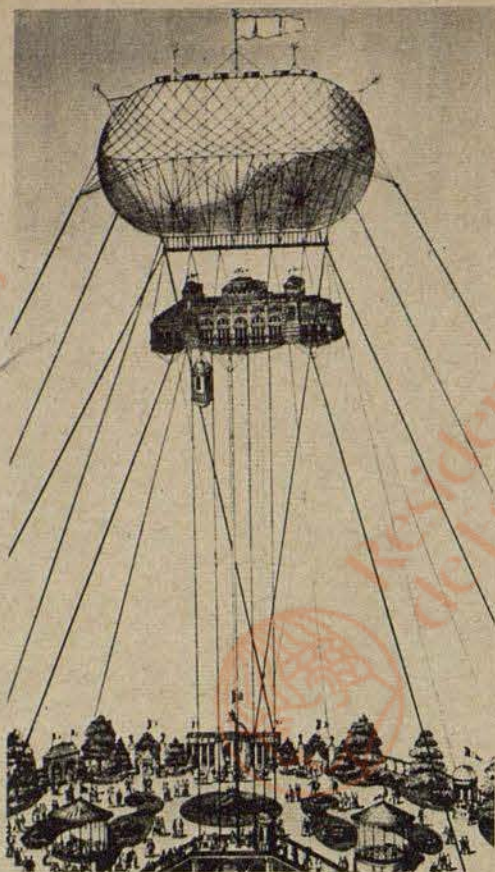
Mais tout cela ne sert à rien; il ne reste qu'une chose : le col d'enfant ! C'est la dernière proposition du dessinateur. Avec lui tous les soucis et tourments dus à ce petit instrument de torture, qui conduisit des générations d'hommes au désespoir, disparaîtraient d'un seul coup !



Mais alors... la vengeance est déchaînée ! Une image de l'avenir que Hans Kossatz, généreux comme le sont tous les artistes, dédierait aux hommes de toute la terre. Et, la main sur la conscience, qui ne voudrait pas vivre ce jour-là où vraiment, une fois pour toutes, chaque ennui avec ce petit objet à bascule, appartiendrait au passé

Notre grand'mère en a fait les yeux ronds

Pour l'Exposition Universelle d'Anvers, de l'année 1894, l'ingénieur belge Tobiansky voulait construire dans les airs un véritable château avec de grandes salles et un parc tout autour. Un grand ballon captif devait supporter le château chimérique, et deux ascenseurs devaient, sans cesse, monter et descendre, afin de transporter les 150 personnes que pouvait contenir le château. Mais le projet est resté un château en Espagne



Aux environs de 1880, Aimée, la «mouche humaine», était le plus grand «clou» du music-hall. Tous ceux qui essayèrent de l'imiter ont trouvé la mort. Seule, elle a gardé le secret de marcher au plafond sur des semelles pneumatiques, la tête en bas. Indemne, elle a quitté le music-hall, femme riche, et son art dort avec elle dans la tombe



Il y a soixante ans, en Californie, un marchand de bois qui avait gagné une grosse fortune dans le commerce des bois de sequoia fit raboter les souches des géants de plus de 100 mètres de hauteur, qu'il avait coupés, et les transforma en un parquet de danse pour ses bals en plein air. Aujourd'hui, les derniers sequoias se trouvent au Parc de Yellowstone, sous la protection de la nature

(Suite de la page 42)

...L'ersatz ne peut-il être autre chose qu'un succédané?

donnait à l'étudiant Röhm en lui suggérant d'étudier pour sa thèse les différentes combinaisons de l'acide acrylique. En poursuivant ces recherches, l'étudiant découvrit le comportement étrange de cet «acide oléique» que nous appelons maintenant polymérisation. Les molécules des combinaisons de l'acide acrylique, s'unissent sous l'effet de la chaleur ou des rayons ultra-violetts. Elles s'accroissent pour atteindre un multiple de leur grandeur G et, pendant qu'elles deviennent des molécules géantes, le liquide, qui originellement était clair comme l'eau, s'épaissit et forme une masse solide, incolore, opaque, une résine artificielle.

C'est sur cette thèse d'un étudiant qu'au cours des années s'est fondée une nouvelle et intéressante industrie dont les produits sont ce que l'on nomme le «verre plexi».

Le dentiste Schnebel se rendit donc à l'établissement où l'on fabrique ce verre afin de s'y procurer la matière lui permettant de continuer ses expériences. On lui démontra par de nombreux exemples que le verre plexi n'était pas nuisible aux tissus de l'organisme humain, ce qui était pour M. Schnebel de première importance, car les gencives ne devaient pas réagir sous les nouvelles dents comme sous un corps étranger.

Meules en opale et en cristal de roche

Avec une boîte de poudre incolore d'acide acrylique «à demi polymérisé», les expériences se continuèrent. Il fallait obtenir que les nouvelles dents fussent d'abord si belles, si belles, que l'on ne pût les distinguer des dents naturelles, tant par leur couleur que par leur émail; il s'agissait donc d'opérer avec des matières colorantes anodines et d'une bonne «luminosité», afin d'obtenir les nuances des dents naturelles. Une fine poudre de cristal de roche et d'opale fut jointe à la masse dont on voulait faire les dents artificielles. Il se révéla que les minuscules cristaux qui dépassaient la surface de la dent facilitaient la mastication. La surface rugueuse faisait effet de meule.

La couronne de verre

Peu à peu, à force de tâtonnements, fut réalisée la première dent, la première

couronne en verre plexi, ressemblant à s'y méprendre à la dent naturelle. Elle en avait la nuance naturelle, un peu plus jaune vers le haut, l'éclat, la transparence et les veines; elle ne donnait pas une impression de froid comme la porcelaine, restait à la température de l'organisme, était élastique comme l'ivoire de la dent. Incassable, elle était inattaquable au vinaigre et aux stimulants, et même elle ne se tachait pas de nicotine comme la dent naturelle. Et ce qu'il faut surtout faire ressortir, c'est qu'elle était facile à fabriquer. Alors qu'il avait fallu cuire la dent de porcelaine, il suffisait de mettre une demi-heure la dent de verre au bain-marie et déjà elle était prête!

Restez deux heures sans manger

C'était la formule stéréotypée que prononçait le dentiste après avoir rempli le trou de la dent d'un plombage d'amalgame métallique, car cet amalgame ne durcissait qu'au bout de deux heures. Le plombage d'amalgame, qui résiste mal à la chaleur et au froid, appartient au passé; dorénavant, on utilisera le plombage en matière synthétique allemande. On ne le distingue pas, il a les mêmes propriétés que l'ivoire de sorte qu'une dent plombée a la même apparence qu'une dent saine. Certes, on ne peut cuire dans la bouche même la matière qui forme le plombage, mais nous avons dit que la polymérisation, c'est-à-dire le durcissement, n'était pas produite seulement par la chaleur, mais aussi par les rayons ultra-violetts.

Dents sous le soleil artificiel d'altitude

Au lieu de s'entendre dire: «Restez deux heures sans manger», on entendra à l'avenir ces paroles: «Restez immobile durant quelques minutes», pendant que la dent sera exposée aux rayons du soleil d'altitude. Et en quittant le fauteuil, si redouté, on aura la joyeuse impression qu'une nouvelle dent vous a poussé, meilleure encore que celle que nous donne la nature, puisque la matière synthétique dont elle est faite ne peut être atteinte de carie. Le terme de prothèse dentaire prend un aspect moins rébarbatif. On commence à comprendre qu'un «ersatz» n'est pas toujours un pis aller et qu'il est des surrogats ayant une valeur bien supérieure à ce qu'ils sont appelés à remplacer.

CIGARE ET CIGARETTE : deux contraires

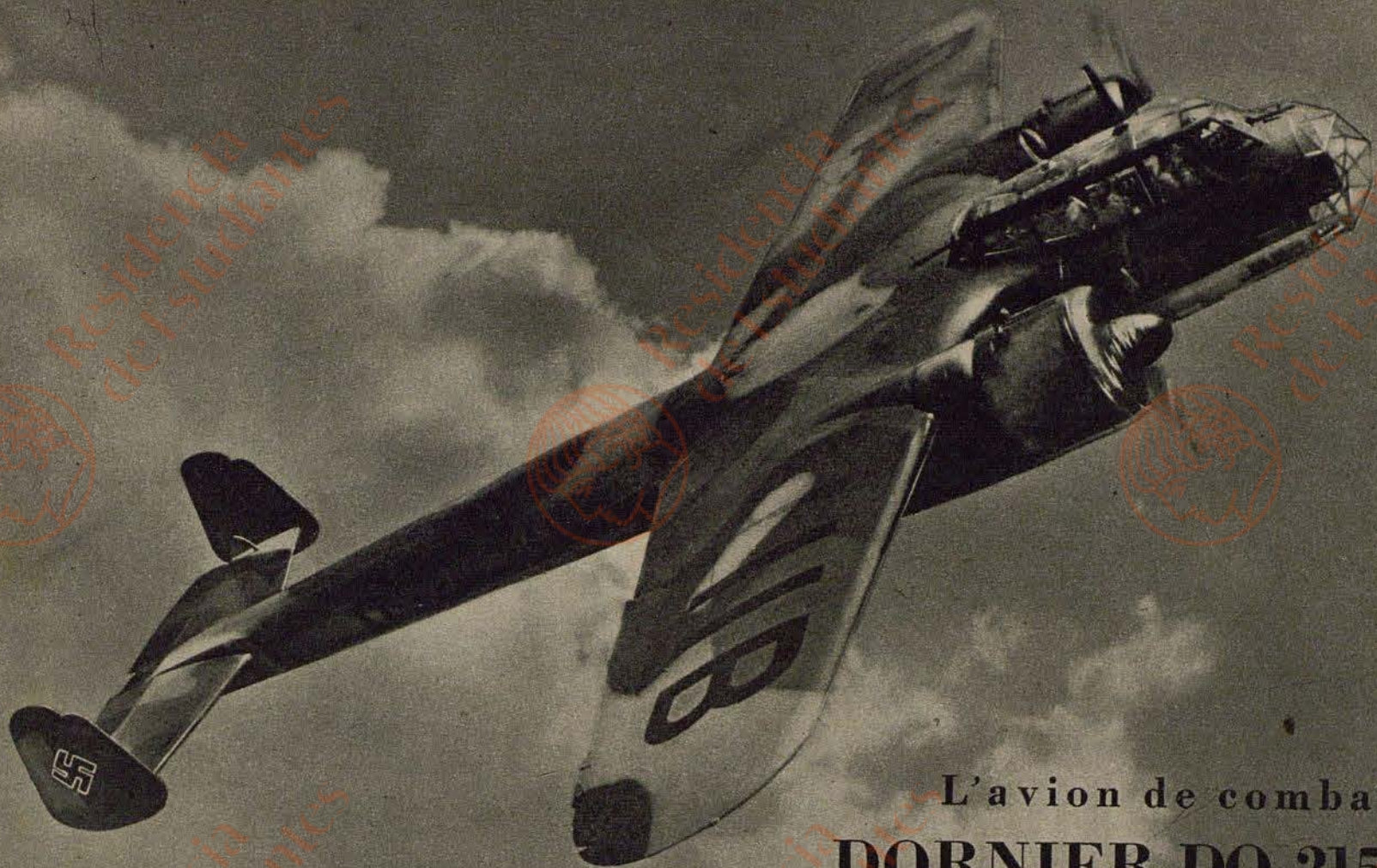
Entre le cigare et la cigarette, il n'y a pas qu'une différence de goût. Comme le Dr. Wenusch (Vienne) le constate dans la «Medizinische Klinik», selon qu'il s'agit d'un cigare ou d'une cigarette, la quantité de nicotine communiquée au corps, varie.

Les cigarettes fumées exclusivement par la bouche, ne transmettent au corps que 2% environ de leur nicotine; s'il y a inhalation, la quantité de nicotine transmise au corps passe à 20 et même à 40%. Cependant qu'on peut ou non avaler la fumée du cigare: la différence est inappréciable. Par contre, le bout du cigare, autrement dit le «mégot», joue un rôle d'importance: le premier tiers d'un cigare ne dépose presque pas de nicotine dans l'organisme, alors que, pour ce qui est de la cigarette, la longueur du bout non fumé n'entre pas en ligne de compte. Une cigarette humide, fumée lentement est plus légère qu'une cigarette sèche; un cigare humide, au contraire, est plus fort qu'un cigare sec. La cause de ces différences, la voici: les tabacs qui entrent dans la composition des

cigarettes sont acides; le cigare, lui, est composé de tabacs alcalins.

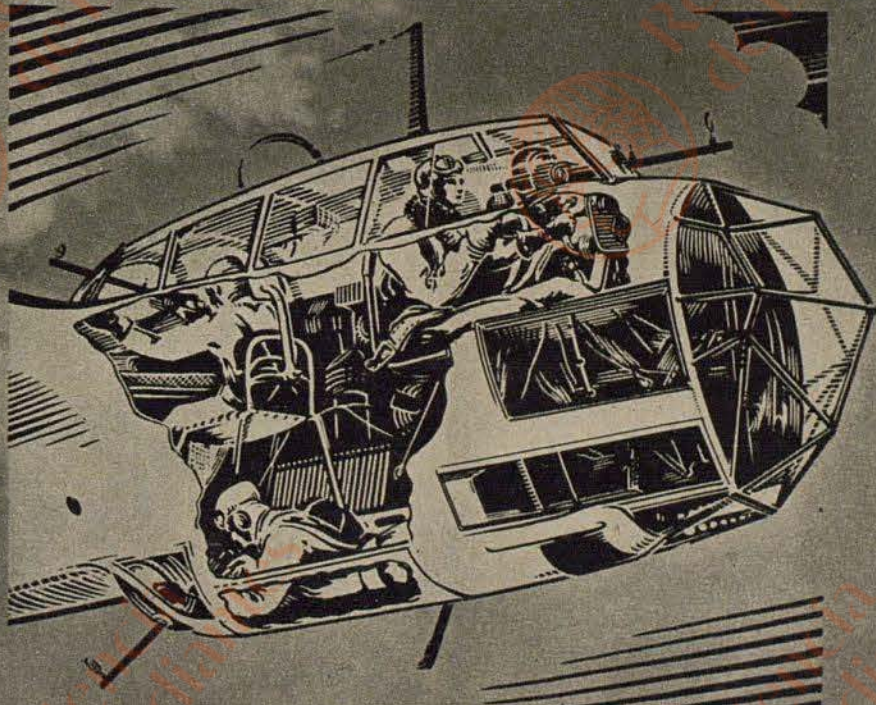
Le jus de pommes de terre remédie à l'hyperacidité de l'estomac

Les médicaments auxquels on a recouru jusqu'ici pour combattre l'hyperacidité de l'estomac, ne se sont révélés efficaces qu'en partie, et d'autant moins que les cas étaient plus graves. A la recherche d'un nouveau remède, un médecin allemand, le Dr. Magerl de la Clinique Rudolf Krehl, de Heidelberg, a découvert les vertus du jus pressé de pommes de terre nouvelles, particulièrement de la variété rouge. Ces vertus sont probablement dues à la présence de la solanine, alcaloïde végétal semblable à la belladone et qui s'attaque à l'acidité; le jus renferme, en outre, une forte dose d'amidon, de mucine et de sels, substances qui protègent la muqueuse stomacale; enfin, il y a la vitamine C qui combat l'inflammation. Il a suffi de deux à dix jours de traitement pour que le malade ne se ressente plus de rien.



L'avion de combat
DORNIER DO 215

unit d'incomparables qualités de vol à une puissance de combat élevée. — La disposition des armes garantit les meilleurs champs de tir dans toutes les directions.



Le spacieux poste avant à large vue peut contenir tout l'équipage, soit 4 hommes, ce qui permet une collaboration idéale en plein vol et en plein combat.

DORNIER - WERKE

G. M. B. H. / F R I E D R I C H S H A F E N

Signal



«Et tout cela à cause de nous!»